INTRODUCTION

Folklore, légendes, mythes et contes de fées ont accompagné l'enfance à travers les âges, car tout enfant équilibré manifeste un goût spontané et sain pour les histoires fantastiques, merveilleuses, et de toute évidence imaginaires. Les fantaisies ailées de Grimm et d'Andersen ont plus contribué au bonheur des cœurs enfantins que n'importe quelle autre création humaine.

Toutefois, ayant servi pendant des générations, les contes de fées du temps jadis peuvent être à présent rangés dans le rayon « historique » des bibliothèques de la jeunesse; car l'époque est venue de renouveler le genre des contes merveilleux : il convient d'en éliminer les stéréotypes désuets de génies, de nains et de fées, en même temps que toutes ces horribles péripéties qui glacent le sang, imaginées par leurs auteurs en vue de doter chaque récit d'une moralité terrifiante. Comme l'éducation moderne comprend l'apprentissage de la morale, les enfants contemporains recherchent seulement le divertissement dans les contes merveilleux, et se passent allègrement de tout incident désagréable.

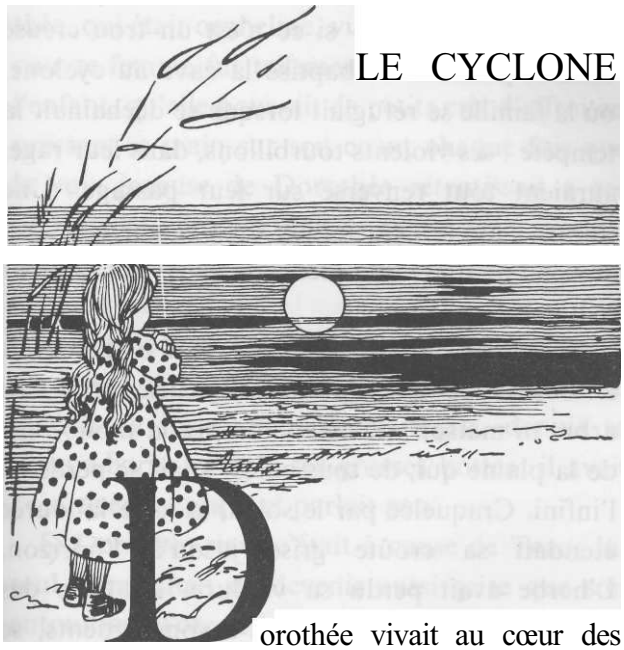
C'est dans cet esprit qu'a été écrite l'histoire du « Merveilleux Magicien d'Oz », dans le seul but de plaire aux enfants d'aujourd'hui. Elle aspire à être un conte de fées modernisé, qui, tout en conservant l'émerveillement et la joie propres au genre, en bannisse les chagrins et les cauchemars.

L. FRANK BAUM

Chicago, avril 1900

CHAPITRE I

LE CYCLONE



Dorothée vivait au cœur des grandes prairies du Kansas, avec l'oncle Henry qui était fermier, et tante Em, la femme du fermier. Leur maison était petite, car, pour la construire, il avait fallu apporter de très loin le bois en charrette. Elle avait quatre murs, un plancher et un plafond, ce qui faisait une pièce; celle-ci était garnie avec un vieux fourneau rouillé, un buffet pour la vaisselle, une table, trois ou quatre chaises et des lits. Le grand lit

d'oncle Henry et de tante Em occupait un coin, le petit lit de Dorothée l'autre coin. Il n'y avait ni grenier ni cave — si ce n'est un trou creusé dans le plancher et baptisé la cave au cyclone, où la famille se réfugiait lorsque se déchaînait la tempête : ses violents tourbillons, dans leur rage, auraient tout renversé sur leur passage. Une trappe s'ouvrait au milieu du plancher, et l'on descendait par une échelle dans cet obscur réduit.

Du seuil de la maison, Dorothée n'apercevait autour d'elle que l'immense prairie grise. Ni arbre ni maison ne venait rompre la monotonie de la plaine qui, de tous côtés, allait se perdre à l'infini. Craquelée par le soleil, la terre labourée étendait sa croûte grise jusqu'à l'horizon. L'herbe avait perdu sa verdure, les têtes des hautes tiges, brûlées par les rayons ardents, se confondaient avec la grisaille environnante. La maison, peinte jadis, n'offrait plus que des murs aussi ternes, aussi gris que ce qui l'entourait, le soleil ayant fait des cloques dans la peinture, les pluies l'ayant délavée.

Lorsque tante Em vint vivre là, c'était une jeune et jolie femme. Le soleil et le vent l'avaient transformée, elle aussi. Ils avaient éteint l'éclat de ses yeux, décoloré le rouge de ses joues et de

ses lèvres. A présent, amaigrie et maussade, tante Em ne savait plus sourire. Quand Dorothée, qui était orpheline, vint habiter chez elle, la pauvre femme fut tellement saisie par le rire de l'enfant, qu'elle poussait de petits cris d'effroi en pressant sa main sur son cœur, chaque fois que la voix joyeuse de Dorothée retentissait a ses oreilles; et elle regardait la petite fille avec de grands yeux, s'étonnant qu'on pût trouver quelque chose risible.

Oncle Henry ne riait jamais non plus. Il travaillait dur du matin au soir et ignorait ce qu'était la joie. Lui aussi était gris, depuis sa longue barbe jusqu'à ses grosses bottes; il avait l'air sévère et grave et parlait peu.

Si Dorothée riait, c'était à cause de Toto; lui seul l'empêchait de devenir aussi grise que son entourage. Toto n'était pas gris pour un sou : petit chien noir aux longs poils soyeux, ses yeux pétillants clignaient gaiement de chaque côté de sa drôle de truffe. Toto passait ses journées à jouer. Dorothée partageait ses jeux et l'aimait tendrement.

Aujourd'hui pourtant, ils ne jouaient pas. Oncle Henry était assis sur le seuil de la porte et, d'un air soucieux, regardait le ciel, encore plus gris que d'habitude. Debout dans l'embrasure,

Dorothée tenait Toto dans ses bras et contemplait le ciel, elle aussi. Tante Em faisait la vaisselle.

Le vent du nord leur arrivait avec une sourde plainte; ils pouvaient voir les hautes herbes se coucher à l'approche de la tempête. Un sifflement strident dans l'air leur fit tourner la tête vers le sud; ils virent alors des vagues de vent accourir dans l'herbe de ce côté aussi.

Immédiatement, oncle Henry fut sur pied.

— Un cyclone, Em! cria-t-il à sa femme; je vais m'occuper des bêtes.

Et il courut vers les étables où l'on gardait les vaches et les veaux.

Tante Em laissa tomber sa besogne et se dirigea vers la porte. D'un regard, elle comprit l'imminence du danger.

— Vite, Dorothée, cria-t-elle, cours à la cave!

Toto sauta des bras de Dorothée et alla se réfugier sous le lit; la fillette essaya de l'en déloger. Tante Em, au comble de la frayeur, ouvrit brusquement la trappe du plancher et dégringola par l'échelle dans le petit trou sombre. Dorothée avait enfin rattrapé Toto et allait suivre sa tante, quand un hurlement de la tempête la surprit au milieu de la pièce. La maison fut secouée avec une telle violence que

l'enfant en perdit l'équilibre et se retrouva assise par terre.

Alors une chose étrange advint.

La maison tournoya deux ou trois fois sur elle-même et s'éleva lentement dans les airs. Dorothée se crut transportée en ballon.

Le vent du nord et le vent du sud se rencontrèrent à l'endroit où se trouvait la maison et en firent le centre exact du cyclone. Au cœur même d'un cyclone, l'air est calme d'habitude, mais la forte pression des vents, de part et d'autre de la maison, la poussait si haut, si haut qu'elle se retrouva à la pointe du cyclone; elle y resta perchée et fut emportée comme une plume à des lieues et des lieues de là.

Il faisait très sombre, et le vent l'entourait de ses mugissements horribles, mais Dorothée trouva qu'elle voguait plutôt confortablement. Les premiers tourbillons passés, la maison avait encore une fois basculé dans le vide, puis la fillette se sentit balancée avec douceur, comme un bébé dans son berceau.

Ce remue-ménage n'était guère du goût de Toto. Il courait en tous sens dans la pièce, avec des jappements nerveux; Dorothée, assise sur le plancher, attendait calmement la suite des événements.

A un moment, Toto s'approcha trop près de la trappe restée béante, et disparut ; la petite fille crut bien l'avoir perdu. Mais bientôt elle aperçut l'une de ses oreilles pointant au bord du trou : la vigoureuse pression du vent maintenait l'animal en l'air et l'empêchait de tomber. L'enfant rampa jusqu'à l'ouverture, saisit Toto par l'oreille et le ramena dans la pièce; puis elle rabattit la trappe pour éviter de nouveaux accidents de ce genre.

Au fil des heures, Dorothée se remettait peu à peu de ses émotions; mais elle se sentait bien seule, et le vent l'assourdissait de ses cris déchirants. Au début, elle avait craint de se briser en mille morceaux, quand la maison retomberait sur le sol. Mais à mesure que le temps passait, rien de terrible ne se produisait; elle cessa donc de s'inquiéter et décida d'attendre paisiblement et de voir ce que le futur amènerait.

En rampant sur le plancher qui tanguait, elle finit par atteindre son lit et s'allongea; Toto vint se réfugier auprès d'elle.

Malgré le roulis de la maison et les clameurs du vent, Dorothée ferma les yeux et sombra bientôt dans un profond sommeil.

CHAPITRE 2

LA RENCONTRE AVEC LES MUNTCHKINZ

Dorothée fut réveillée par un choc si brusque et si violent que, si elle n'avait été allongée sur son lit moelleux, elle aurait pu se faire mal. La soudaineté de la secousse lui coupa le souffle et elle se demanda ce qui s'était passé; Toto colla son petit museau froid contre son visage en gémissant tristement. Dorothée s'assit sur son lit et remarqua que la maison ne bougeait plus; il ne faisait pas sombre non plus, car le soleil entrait par la fenêtre,

inondant la pièce de sa clarté. Elle sauta du lit et courut à la porte, Toto sur ses talons.

La petite fille poussa un cri d'admiration et regarda autour d'elle ; ses yeux s'écarquillaient à chaque merveille qu'elle découvrait.

Le cyclone avait déposé la maison tout doucement — pour un cyclone — au beau milieu d'un pays d'une beauté prodigieuse. De ravissants parterres de gazon verdoyaient sous des arbres majestueux, lourds de fruits savoureux. Des fleurs superbes formaient des massifs de tous côtés, et des oiseaux au plumage rare et étincelant chantaient et voletaient dans les arbres et les buissons. Un peu plus loin bondissait un ruisseau dont les eaux scintillaient entre ses rives moussues : que le murmure de sa voix était agréable, pour une petite fille qui avait vécu si longtemps dans les prairies sèches et grises!

Tandis qu'elle dévorait des yeux ce spectacle d'une étrange beauté, elle vit venir à elle un groupe d'êtres bizarres, comme elle n'en avait jamais vu. Ils n'étaient pas aussi grands que les grandes personnes auxquelles elle était habituée depuis toujours, mais ils n'étaient pas tout petits non plus. En fait, ils semblaient à peu près de la taille de Dorothée, qui était grande pour son âge; en revanche, d'après leur

« Je suis la Sorcière du Nord. »

apparence, ils étaient beaucoup plus vieux.

Il y avait trois hommes et une femme, tous bizarrement costumés. Ils étaient coiffés de chapeaux ronds qui se terminaient en pointe, à trente centimètres au-dessus de leurs têtes ; leurs bords s'agrémentaient de clochettes qui tintaient au moindre mouvement. Les chapeaux des hommes étaient bleus; celui de la petite femme, blanc, comme aussi la robe qui tombait en plis de ses épaules; de petites étoiles parsemaient l'étoffe et scintillaient au soleil comme des diamants. Les hommes étaient vêtus de bleu, de la même nuance que leurs chapeaux, et leurs bottes bien astiquées s'ornaient de revers bleu foncé. Dorothée se dit qu'ils pouvaient avoir l'âge d'oncle Henry, car deux d'entre eux portaient la barbe. Mais la petite femme, elle, était sans aucun doute beaucoup plus vieille : elle avait le visage couvert de rides, ses cheveux étaient presque blancs et elle marchait avec une certaine raideur.

A quelques pas du seuil où se tenait Dorothée, ces petites personnes s'arrêtèrent et chuchotèrent entre elles, comme effrayées d'aller plus loin. Puis la petite vieille s'avança vers Dorothée, fit une grande révérence et, d'une voix douce, prononça ces mots :

— Soyez la bienvenue, très noble Enchanteresse, au pays des Muntchkinz. Nous vous sommes très reconnaissants d'avoir tué la Méchante Sorcière de l'Est et d'avoir libéré notre peuple de l'esclavage.

Dorothée écouta ce discours avec étonnement. Que voulait dire cette petite femme, en l'appelant enchanteresse et en affirmant qu'elle avait tué la Méchante Sorcière de l'Est? Dorothée était une petite fille innocente et inoffensive; un cyclone l'avait transportée à des lieues et des lieues de chez elle; et jamais de sa vie, elle n'avait tué quoi que ce soit.

Visiblement, la petite femme attendait d'elle une réponse; alors Dorothée dit, non sans hésitation :

— Vous êtes très aimable, mais ce doit être une erreur — je n'ai rien tué du tout.

— En tout cas, votre maison l'a fait, répliqua la vieille femme en riant, et cela revient au même. Voyez! poursuivit-elle en montrant un coin de la maison, on voit encore ses deux orteils qui dépassent de sous ce gros morceau de bois.

Dorothée regarda et poussa un petit cri de frayeur. En effet, juste sous l'angle de la grosse poutre qui soutenait la maison, deux pieds

dépassaient, chaussés de souliers d'argent à bout pointu.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Dorothée en joignant les mains, consternée, la maison a dû lui tomber dessus. Qu'allons-nous faire?

— Il n'y a rien à faire, dit calmement la petite femme.

— Mais qui était-ce? demanda Dorothée.

— C'était, je vous le répète, la Méchante Sorcière de l'Est, répondit l'étrange vieille. Pendant des années, elle a tenu en esclavage tous les Muntchkinz et les faisait travailler pour elle jour et nuit. Les voilà tous libres désormais, et ils vous sont reconnaissants du bienfait.

— Qui sont les Muntchkinz? demanda Dorothée.

— Les gens qui vivent dans ce pays de l'Est, où sévissait la Méchante Sorcière.

— Etes-vous une Muntchkin?

— Non, moi je vis dans le pays du Nord, mais je suis leur amie. Quand les Muntchkinz ont vu que la Sorcière de l'Est était morte, ils m'ont dépêché un rapide messager et je suis accourue aussitôt. Je suis la Sorcière du Nord.

— Oh, ciel! cria Dorothée. Vous êtes une vraie sorcière?

— Assurément, répliqua la petite femme. Mais je suis une bonne sorcière et les gens m'aiment beaucoup. J'ai moins de pouvoirs que la Méchante Sorcière qui régnait ici, sinon j'aurais libéré ce peuple moi-même.

— Mais je croyais que toutes les sorcières étaient méchantes, dit la fillette, peu rassurée de se trouver en présence d'une vraie sorcière.

— Oh non, c'est une grossière erreur. Il y avait quatre sorcières en tout dans le pays d'Oz; deux vivent au Nord et au Sud et sont de bonnes sorcières. Je sais que c'est vrai. Je suis l'une de ces deux-là, je ne peux donc pas me tromper. Celles qui habitaient à l'Est et à l'Ouest étaient vraiment de méchantes sorcières; mais, maintenant que vous en avez tué une, il ne reste plus qu'une Méchante Sorcière dans tout le pays d'Oz — celle qui vit à l'Ouest.

— Mais, dit Dorothée après un moment de réflexion, tante Em m'a dit que les sorcières étaient toutes mortes — il y a des années et des années.

— Qui est tante Em? questionna la vieille femme.

— C'est ma tante, elle vit au Kansas, le pays d'où je viens.

La Sorcière du Nord sembla réfléchir un

instant, la tête penchée et les yeux baissés vers le sol. Puis elle leva les yeux et dit :

— Je ne sais pas où se trouve le Kansas, car je n'ai encore jamais entendu parler de ce pays. Mais, dites-moi, est-ce que c'est ur/ pays civilisé?

— Oh oui, répliqua Dorothée.

— Alors tout s'explique. Dans les pays civilisés, je crois bien qu'il ne reste plus de sorcières, ni de magiciens, ni d'enchanteresses ni d'enchan-

teurs. Par contre, voyez-vous, le pays d'Oz n'a jamais été civilisé, car nous sommes coupés du reste du monde. C'est pourquoi il existe encore des sorcières et des magiciens parmi nous.

— Quels sont les magiciens? demanda Dorothée.

— Oz seul est le Grand Magicien, répondit la

Sorcière dans un chuchotement. Il a plus de pouvoirs que nous tous réunis. Il vit dans la Cité d'Émeraude.

Dorothée allait poser une autre question, mais à ce moment précis, les Muntchkinz, qui jusque-là avaient gardé le silence, poussèrent un grand cri en montrant du doigt le coin de la maison où gisait la Méchante Sorcière.

— Que se passe-t-il? demanda la vieille femme.

Puis elle regarda et se mit à rire; les pieds de la sorcière morte avaient complètement disparu et il ne restait que les souliers d'argent.

— Elle était si vieille, expliqua la Sorcière du Nord, qu'en un clin d'œil elle s'est évaporée au soleil. C'en est fini d'elle. Mais les souliers d'argent sont à vous et vous devez les porter.

Elle se baissa pour ramasser les souliers et les tendit à Dorothée, après en avoir secoué la poussière.

— La Sorcière de l'Est était fière de ces souliers d'argent, dit l'un des Muntchkinz, car ils détiennent un charme, mais nous avons toujours ignoré lequel.

Dorothée emporta les souliers dans la maison et les plaça sur la table. Puis elle ressortit et s'adressa aux Muntchkinz :

— J'ai hâte de rentrer chez ma tante et mon oncle, car ils vont se faire du souci pour moi, j'en suis sûre. Pouvez-vous m'aider à retrouver mon chemin?

Les Muntchkinz et la Sorcière se regardèrent, regardèrent Dorothée, et secouèrent la tête.

— A l'Est, tout près d'ici, dit l'un d'eux, s'étend un désert, si grand qu'on n'a jamais pu le traverser.

— C'est la même chose au Sud, dit un autre, car j'y suis allé et je le connais. Le Sud est le pays des Koadlingz.

— Je me suis laissé dire, ajouta le troisième, que c'est pareil à l'Ouest. Ce pays-là où vivent les Ouinkiz, est gouverné par la Méchante Sorcière de l'Ouest : elle vous réduirait en esclavage si vous vous aventuriez dans son royaume.

— Le Nord est mon pays, dit la vieille femme, et il est bordé lui aussi par le grand désert qui entoure le pays d'Oz. Mon enfant, il vous faudra rester avec nous, je le crains.

A cette nouvelle, Dorothée éclata en sanglots, elle se sentait bien seule parmi tous ces gens étranges. Ses larmes durent affliger le cœur tendre des Muntchkinz, car aussitôt, ils sortirent leurs mouchoirs et se mirent à pleurer, eux aussi.

Quant à la vieille femme, elle enleva son chapeau et en fit tourner la pointe sur le bout de son nez, en comptant : « Un, deux, trois », d'une voix solennelle. En un instant, le chapeau se changea en une ardoise, sur laquelle on put lire en gros caractères écrits à la craie blanche :

QUE DOROTHÉE AILLE
A LA CITÉ D'ÉMERAUDE

La vieille femme enleva l'ardoise de son nez et, après avoir lu l'inscription, demanda :

— Est-ce vous Dorothée, mon enfant?

— Oui, répondit la fillette en levant les yeux et séchant ses larmes.

— Dans ce cas, vous devez vous rendre à la Cité d'Émeraude. Peut-être qu'Oz vous aidera.

— Où est cette Cité? demanda Dorothée.

— Elle est située exactement au centre du pays et c'est Oz, le Grand Magicien dont je vous ai parlé, qui en est le maître.

— Est-ce un homme bon? questionna la fillette, inquiète.

— C'est un bon Magicien. Quant à savoir si c'est un homme ou non, je ne saurais le dire, car je ne l'ai jamais vu.

— Comment puis-je me rendre chez lui?

— Vous devez y aller à pied. C'est un long voyage à travers un pays tantôt agréable, tantôt sombre et terrible. Toutefois, j'userai de toute ma science magique pour qu'il ne vous arrive rien de mal.

— Vous ne voulez pas m'accompagner? plaida la fillette, qui considérait déjà la vieille femme comme sa seule amie.

— Non, cela m'est impossible, répliqua-t-elle, mais je vais vous donner mon baiser, et personne n'osera nuire à qui a reçu le baiser de la Sorcière du Nord.

Elle s'approcha de Dorothée et lui posa un doux baiser sur le front. Ses lèvres, en touchant la fillette, laissèrent une marque ronde et brillante, ce dont Dorothée ne tarda pas à s'apercevoir.

— La route qui mène à la Cité d'Émeraude est pavée de briques jaunes, dit la Sorcière; vous ne pouvez donc pas vous tromper. Quand vous arriverez devant Oz, n'ayez pas peur de lui, mais racontez-lui votre histoire et demandez-lui son aide. Adieu, ma chère enfant.

Les trois Muntchkinz lui firent un profond salut et lui souhaitèrent un agréable voyage, puis s'enfoncèrent derrière les arbres. La Sorcière fit à Dorothée un petit signe de tête amical,

pirouetta trois fois sur son talon gauche et disparut sur-le-champ, laissant le petit Toto médusé : il se mit à aboyer très fort après elle, maintenant qu'elle n'était plus là, car il n'avait même pas osé grogner en sa présence.

Mais Dorothée n'éprouva pas la moindre surprise; c'était une Sorcière, il était donc normal qu'elle disparût de cette façon-là.

CHAPITRE 3

COMMENT DOROTHEE SAUVA L'ÉPOUVANTAIL

Quand Dorothée se retrouva seule, elle commença à ressentir la faim. Elle alla donc au buffet et se prépara une tartine de pain beurrée. Elle en donna un morceau à Toto, puis de l'étagère, elle décrocha un seau qu'elle alla remplir d'eau claire et brillante au petit ruisseau. Toto partit en courant, japper après les oiseaux perchés sur les arbres. En allant à sa recherche, Dorothée aperçut, pendant aux branches, des

fruits délicieux; elle en cueillit quelques-uns, se disant que cela ferait l'affaire pour son petit déjeuner.

Puis elle retourna à la maison et, sans oublier Toto, se servit un bon verre de cette eau fraîche et limpide, après quoi elle commença ses préparatifs pour le voyage vers la Cité d'Émeraude.

Dorothée n'avait qu'une robe de rechange; par chance, celle-ci était propre et se trouvait accrochée sur un porte-manteau à côté du lit. Elle était en guingan, à carreaux bleus et blancs, et si le bleu avait quelque peu passé à force d'être lavé, elle était encore très mettable. La fillette fit une grande toilette, passa la robe de guingan et noua sur sa tête son béguin rose. Elle prit un petit panier qu'elle remplit du pain du buffet et le recouvrit d'un torchon bleu. Puis elle regarda ses pieds : ses chaussures étaient bien vieilles et bien usées.

— Jamais elles ne supporteront un long voyage, Toto, dit-elle.

Toto la fixa avec ses petits yeux noirs en remuant la queue, pour montrer qu'il avait compris.

Au même instant, Dorothée aperçut sur la table les souliers d'argent qui avaient appartenu à la Sorcière de l'Est.

— Pourvu qu'ils m'aillent! dit-elle à Toto. C'est juste ce qu'il faut pour faire une longue promenade, car ils doivent être inusables.

Elle enleva ses vieilles chaussures de cuir et essaya les souliers d'argent : on eût dit qu'ils avaient été faits pour elle.

Enfin elle prit son panier.

— En route, Toto, dit-elle, nous partons pour la Cité d'Émeraude demander au grand Oz comment retourner au Kansas.

Elle ferma la porte à double tour et mit précieusement la clé dans la poche de sa robe. Et c'est ainsi qu'en compagnie de Toto, trottinant sagement derrière elle, elle commença son voyage.

Il y avait plusieurs routes non loin de là, mais elle eut vite fait de trouver celle qui était pavée de briques jaunes. Peu après; elle cheminait d'un pas alerte en direction de la Cité d'Émeraude, tandis que ses souliers d'argent cliquetaient joyeusement sur les durs pavés jaunes de la chaussée. Le soleil brillait fort, les oiseaux chantaient gentiment et notre Dorothée ne se sentait pas trop désemparée, pour une petite fille arrachée subitement à son pays et larguée au milieu d'une contrée étrangère.

Au fur et à mesure qu'elle avançait, la beauté

du pays l'étonnait. De chaque côté de la route, des barrières fraîchement peintes, d'un bleu délicat, entouraient des champs qui regorgeaient de céréales et de légumes. Visiblement, les Muntchkinz étaient de bons fermiers, capables de produire d'abondantes récoltes. Parfois, lorsqu'elle passait devant une maison, les gens sortaient pour la regarder et lui faire une grande révérence; car tous savaient que, grâce à elle, la Méchante Sorcière avait été anéantie et ils avaient recouvré la liberté. Les demeures des Muntchkinz avaient un aspect étrange : toutes étaient rondes, coiffées d'un gros dôme en guise de toit, et peintes en bleu, car le bleu était la couleur préférée, dans ce pays de l'Est.

Vers le soir, comme Dorothée se ressentait de la fatigue de sa longue promenade et commençait à se demander où elle passerait la nuit, elle arriva devant une maison un peu plus grande que les autres. De nombreux couples dansaient sur le gazon. Cinq petits musiciens jouaient du crincrin aussi fort que possible, et les gens étaient occupés à rire et à chanter, tandis que, non loin de là, se dressait une grande table chargée de fruits, de noix, de tartes et de gâteaux savoureux et de bien d'autres délices.

Les gens accueillirent Dorothée aimablement

et l'invitèrent à souper et passer la nuit en leur compagnie; il faut dire que c'était la demeure d'un des plus riches Muntchkinz de tout le pays et il avait convié ses amis pour célébrer leur délivrance du joug de la Méchante Sorcière.

Dorothée avala un copieux souper et fut servie par le riche Muntchkin en personne; il s'appelait Boq. Puis elle s'assit sur un canapé et regarda les gens danser.

Boq remarqua ses souliers d'argent.

— Vous devez être une grande enchanteresse, dit-il.

— Pourquoi? demanda la fillette.

— Parce que vous portez des souliers d'argent et que vous avez tué la Méchante Sorcière. Ce n'est pas tout : votre robe a des carreaux blancs; or, seules les sorcières et les enchanteresses portent du blanc.

— Ma robe a aussi des carreaux bleus, dit Dorothée en défroissant sa robe.

— C'est gentil à vous de porter ça, dit Boq. Le bleu est la couleur des Muntchkinz et le blanc, celle des sorcières : c'est la preuve pour nous que vous êtes une sorcière amie.

Dorothée ne trouvait rien à répondre; tout le monde semblait la prendre pour une sorcière, mais elle savait pertinemment qu'elle n'était

qu'une petite fille comme les autres, arrivée dans une étrange contrée par le hasard d'un cyclone.

Quand elle fut lasse de regarder les danseurs, Boq la fit entrer chez lui et lui donna une chambre avec un joli petit lit. Les draps étaient de toile bleue et Dorothée y dormit jusqu'au matin d'un profond sommeil, avec Toto roulé en boule sur le tapis bleu, à côté d'elle.

Elle avala un copieux déjeuner et remarqua un amour de bébé Muntchkin qui jouait avec Toto, lui tirant la queue, poussant des cris et riant, ce qui amusait beaucoup Dorothée. Pour tout le monde, Toto était une bête curieuse, car personne n'avait jamais vu de chien auparavant.

— Est-ce loin, la Cité d'Émeraude? fit-elle.

— Je ne sais pas, répondit Boq gravement, car je n'y suis jamais allé. Les gens préfèrent éviter Oz, sauf s'ils ont affaire à lui. Mais c'est loin d'ici et cela vous prendra des jours et des jours. Notre pays est riche et agréable; par contre, il vous faudra traverser des endroits inhospitaliers et dangereux, avant d'arriver au terme de votre voyage.

Voilà qui inquiétait un peu Dorothée, mais seul Oz le Grand pouvait l'aider à retourner au Kansas; s'armant de courage, elle résolut donc de ne pas rebrousser chemin.

Elle fit ses adieux à ses amis et reprit la route de briques jaunes. Au bout de quelques lieues, elle s'arrêta pour se reposer, grimpa sur une barrière en bordure de la route, et s'assit. Un grand champ de blé s'étendait de l'autre côté de la clôture; non loin de là, elle aperçut un Épouvantail, qu'on avait perché au bout d'un pieu pour éloigner les oiseaux du blé mûr.

Le menton dans la main, Dorothée examinait pensivement l'Épouvantail. Un petit sac bourré de paille lui servait de tête, sur lequel on avait peint des yeux, un nez, une bouche, pour lui faire un visage. Un vieux chapeau pointu et bleu, ayant appartenu à quelque Muntchkin, était juché sur son crâne ; le reste du personnage consistait en un costume usé, d'un bleu délavé, et pareillement empaillé. Aux pieds, on lui avait mis des bottes à revers bleus, comme chacun en portait dans le pays. Un pieu piqué dans son dos maintenait ce mannequin au-dessus des épis.

Comme Dorothée dévisageait gravement l'étrange face peinte de l'Épouvantail, elle eut la surprise de le voir cligner lentement de l'œil dans sa direction. Tout d'abord, elle crut s'être trompée : au Kansas aucun Épouvantail ne cligne de l'œil; mais voilà que le mannequin lui adressait un signe amical de la tête. Elle descen-

dit alors de la barrière et s'approcha, tandis que Toto courait autour du pieu en aboyant.

— Bonne journée, dit l'Épouvantail d'une voix plutôt enrouée.

— Vous avez parlé? demanda la fillette, très étonnée.

— Sans doute, répondit l'Épouvantail; comment allez-vous?

— Assez bien, merci, répliqua poliment Dorothée; et vous?

— Ça ne va pas fort, dit l'Épouvantail en souriant, car c'est bien ennuyeux d'être là, perché nuit et jour, à effrayer les corbeaux.

— Vous ne pouvez pas descendre?

— Non, ce pieu est enfoncé dans mon dos. Si vous vouliez bien me l'ôter, je vous en serais très reconnaissant.

Dorothée se hissa jusqu'aux deux bras et enleva le mannequin, qui, bourré de paille, ne pesait pas lourd.

— Merci beaucoup, dit l'Épouvantail, une fois posé à terre. Je me sens un autre homme.

Dorothée était très intriguée; un homme en paille qui parlait, qui s'inclinait et lui emboîtait le pas, tout cela lui paraissait plutôt bizarre.

— Qui êtes-vous? demanda l'Épouvantail en bâillant, après s'être étiré, et où allez-vous?

« Vous devez être une grande enchanteresse. »

— Mon nom est Dorothée, dit la fillette, et je me rends à la Cité d'Émeraude pour demander à Oz le Grand de me renvoyer au Kansas.

— Où est la Cité d'Émeraude? questionna-t-il, et qui est Oz?

— Comment, vous ne savez pas? répliqua-t-elle, surprise.

— Bien sûr que non, je ne sais rien du tout. Voyez-vous, je suis empaillé. Je n'ai donc pas de cervelle, répondit-il tristement.

— Oh, dit Dorothée, j'en suis navrée pour vous.

— Pensez-vous, demanda-t-il, que si j'allais avec vous à la Cité d'Émeraude, Oz me donnerait un peu de cervelle?

— Je ne peux pas vous l'assurer, fit-elle, mais vous pouvez toujours m'accompagner. Si Oz refuse de vous donner de la cervelle, vous n'en serez pas plus mal pour autant.

— C'est juste, dit l'Épouvantail. Voyez-vous, ajouta-t-il sur le ton de la confidence, ça ne me dérange pas d'avoir les jambes, les bras et le corps empaillés, au contraire : on ne risque pas de me faire du mal. Si on me marche sur les orteils ou qu'on m'enfonce une épingle, ça n'a aucune importance, puisque je ne sens rien. Mais je ne veux pas qu'on me traite de sot, et si

ma tête, au lieu d'avoir une cervelle comme la vôtre, reste bourrée de paille, comment apprendrai-je jamais quelque chose?

— Je vous comprends, dit la petite fille qui était vraiment désolée pour lui. Si vous voulez venir avec moi, je demanderai à Oz de faire pour vous tout ce qui sera en son pouvoir.

— Merci, répondit-il avec reconnaissance.

Ils regagnèrent la route, Dorothée l'aidant à franchir la barrière, et prirent le chemin de briques jaunes qui menait à la Cité d'Émeraude.

Toto, au début, n'apprécia guère le nouveau venu. Il grognait en le reniflant comme si un nid de rats avait logé dans sa paille.

— Ne faites pas attention à Toto, dit Dorothée à son nouvel ami, il ne mord jamais.

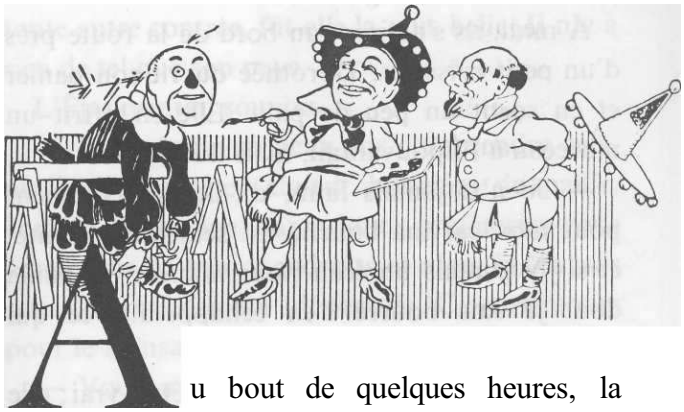
— Oh, je n'ai pas peur, répliqua l'Épouvantail, il ne peut pas faire de mal à ma paille. Je vous en prie, laissez-moi porter votre panier. Ce ne sera pas une corvée pour moi, car j'ignore la fatigue. Je vais vous confier un secret, ajouta-t-il, tout en marchant; il n'y a qu'une chose au monde qui me fasse peur.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Dorothée. Le fermier Muntchkin qui vous a fabriqué?

— Non, répondit l'Épouvantail; c'est une allumette enflammée.

CHAPITRE 4

À TRAVERS LA FORÊT



Au bout de quelques heures, la marche se fit plus difficile; à cet endroit, la route devenait inégale et l'Épouvantail trébuchait à chaque pas; en effet, les briques jaunes, tantôt cassées, tantôt manquantes, avaient laissé des trous; Toto les franchissait d'un bond; Dorothée, elle, les contournait. Mais l'Épouvantail, qui n'avait pas de cervelle, marchait droit devant lui, se prenait les pieds dans les trous et tombait de tout son long sur les pavés durs. Il ne

se faisait jamais mal, cependant; Dorothée n'arrêtait pas de le ramasser et de le remettre sur ses pieds et, à chaque fois, il repartait en riant joyeusement de son infortune.

A présent, les fermes n'étaient plus aussi bien tenues. Les maisons et les arbres fruitiers se faisaient rares et plus ils avançaient, plus cette contrée devenait lugubre et déserte.

A midi, ils s'assirent au bord de la route près d'un petit ruisseau; Dorothée ouvrit son panier et en sortit un peu de pain. Elle en offrit un morceau à l'Épouvantail, mais il le refusa.

— Je n'ai jamais faim, dit-il; heureusement pour moi, car ma bouche est seulement peinte, et si j'y perçais un trou pour manger, la paille dont je suis bourré s'en échapperait, ce qui gâterait la forme de ma tête.

Dorothée vit tout de suite que c'était vrai; elle se contenta donc d'acquiescer d'un signe de tête et continua à manger son pain.

— Parlez-moi de vous et du pays d'où vous venez, dit l'Épouvantail, quand elle eut fini son repas.

Elle lui décrivit donc le Kansas, comment tout était gris là-bas et comment le cyclone l'avait amenée jusqu'à cet étrange pays d'Oz. L'Épouvantail lui prêtait une oreille attentive et dit :

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous désirez quitter ce beau pays, pour retourner dans cet endroit sec et gris que vous appelez le Kansas.

— C'est parce que vous n'avez pas de cervelle, répondit la fillette. Peu importe si, chez nous, c'est gris et lugubre, nous qui sommes faits de chair et de sang préférons ce séjour à toute autre contrée, fût-elle la plus belle. Il n'y a rien de tel que son pays.

L'Épouvantail soupira.

— Bien sûr, je ne peux pas comprendre cela, dit-il. Si vos têtes étaient bourrées de paille, comme la mienne, sans doute préféreriez-vous vivre dans de beaux endroits et alors le Kansas serait complètement dépeuplé. C'est heureux pour le Kansas que vous ayez de la cervelle.

— Vous me racontez une histoire, pendant qu'on se repose un peu? demanda l'enfant.

L'Épouvantail lui lança un regard plein de reproche et répondit :

— Ma vie a été si courte que je ne sais vraiment rien. J'ai été fabriqué pas plus tard qu'avant-hier. J'ignore' totalement ce qui est arrivé dans le monde avant moi. Par chance, quand le fermier a fabriqué ma tête, il a commencé par peindre mes oreilles et j'ai pu

suivre ce qui se passait. Il y avait avec lui un autre Muntchkin et la première chose que j'aie entendue, ce fut le fermier qui lui disait :

— Que penses-tu de ces oreilles?

— Elles ne sont pas droites, répondit l'autre.

— Aucune importance, dit le fermier, ce sont quand même des oreilles (ce qui, dans un sens, était vrai). Maintenant, je vais lui dessiner les yeux.

Il peignit alors mon œil droit et, dès qu'il eut fini, je me retrouvai en train de le regarder, lui et tout ce qui m'entourait, avec curiosité, car c'était mon premier coup d'œil sur le monde.

— Cet œil est assez réussi, fit remarquer le Muntchkin en regardant peindre le fermier; le bleu est juste la couleur qu'il faut pour les yeux.

— J'ai envie de faire le gauche un peu plus grand, dit l'autre.

Et quand le deuxième œil fut terminé, j'y voyais beaucoup mieux. Puis il me dessina le nez et la bouche, mais je ne dis rien car je ne savais pas encore à quoi servait une bouche. Cela m'amusait de les regarder façonner mon corps, mes bras et mes jambes; quand enfin ils attachèrent ma tête, je me sentis très fier, car je croyais alors être un homme tout aussi convenable que les autres.

« J'ai été fabriqué pas plus tard qu'avant-hier », dit l'Épouvantail.

— Ce gaillard aura vite fait d'effrayer les corbeaux, dit le fermier; on jurerait un homme.

— Mais c'est un homme, dit l'autre.

J'étais tout à fait d'accord avec lui. Le fermier m'emporta sous son bras jusqu'au champ de blé et m'installa sur un grand pieu, à l'endroit où vous m'avez trouvé. Il s'en alla aussitôt après avec son ami, me laissant seul.

Je n'aimais pas être abandonné de la sorte; j'essayai donc de leur courir après, malheureusement, mes pieds ne touchaient pas le sol et je fus obligé de rester tout seul sur mon pieu. C'était un bien triste sort, car je ne pouvais penser à rien, puisque je venais tout justement d'être fait. Corbeaux et oiseaux venaient en bandes dans le champ de blé, mais s'enfuyaient à ma vue en me prenant pour un Muntchkin; cela me faisait plaisir, j'avais l'impression d'être quelqu'un d'important. A plusieurs reprises, un vieux corbeau passa près de moi ; m'ayant examiné sur toutes les coutures, il finit par se percher sur mon épaule en me disant :

« Si ce fermier croit me tromper, il s'y prend comme un balai. N'importe quel corbeau de bon sens verrait bien que tu n'es qu'un mannequin bourré de paille. »

Puis il sauta à mes pieds et picora tout son

soûl. Voyant que je ne lui faisais aucun mal, les autres oiseaux vinrent à leur tour se gorger de blé, si bien qu'en peu de temps, je fus entouré de leurs nuées.

J'en fus attristé; somme toute, je ne faisais pas un si bon Épouvantail; mais le vieux corbeau me consola :

« Si seulement tu avais un peu de cervelle dans la tête, tu vaudrais bien les autres hommes, et peut-être mieux que certains d'entre eux. La cervelle est le seul bien digne de ce nom, en ce monde, que l'on soit homme ou corbeau. »

Puis les corbeaux s'envolèrent; je réfléchis alors à la question, et résolus de me procurer de la cervelle par tous les moyens.

Par bonheur, vous êtes passée par là et m'avez arraché à mon pieu : or, d'après ce que vous dites, Oz le Grand me donnera certainement de la cervelle dès notre arrivée à la Cité d'Émeraude.

— Je le souhaite, dit Dorothée, très sérieusement, vous semblez en mourir d'envie.

— A qui le dites-vous ! répliqua l'Épouvantail. C'est tellement désagréable de savoir qu'on est un sot.

— Eh bien, dit la fillette, partons.

Et elle tendit le panier à l'Épouvantail.

II n'y avait plus de barrières au bord de la route à présent, et le pays était rude et inculte. En fin d'après-midi, ils atteignirent une grande forêt, les arbres en étaient si gros et si rapprochés qu'ils formaient une voûte au-dessus de la route de briques jaunes. Il faisait très sombre, car les branches empêchaient le jour de percer; mais nos voyageurs persévérèrent et s'enfoncèrent dans la forêt.

— Si cette route y entre, elle doit aussi en sortir, dit l'Épouvantail, et comme la Cité d'Émeraude se trouve à l'autre extrémité, nous devons la suivre jusqu'au bout.

— N'importe qui pourrait en dire autant, dit Dorothée.

— Certes, et c'est pourquoi je le dis, répliqua l'Épouvantail. S'il avait fallu de la cervelle pour trouver ça, je ne l'aurais jamais dit.

Au bout d'une heure environ, la lumière fit place à la nuit et ils se retrouvèrent trébuchant

dans l'obscurité. Si Dorothée n'y voyait rien du tout, ce n'était pas le cas de Toto — certains chiens y voient très bien dans le noir — ni de l'Épouvantail qui affirmait y voir comme en plein jour. Elle lui prit donc le bras et put ainsi poursuivre sa route sans encombre.

— Si vous apercevez une maison ou un quelconque endroit où nous pourrions passer la nuit, dit-elle, dites-le moi; car ce n'est pas commode du tout de marcher dans le noir.

L'Épouvantail ne tarda pas à s'arrêter.

— J'aperçois une petite chaumière sur notre droite, dit-il, faite de rondins et de branches. On y va?

— Oh oui! répondit l'enfant. Je n'en peux plus.

L'Épouvantail lui fraya donc un chemin à travers les arbres jusqu'à la chaumière; en entrant, Dorothée remarqua un lit de feuilles séchées dans un coin. Elle s'allongea aussitôt et, avec Toto à ses côtés, sombra dans un profond sommeil. Quant à l'Épouvantail, insensible à la fatigue, il resta debout dans l'autre coin et attendit patiemment jusqu'au matin.

CHAPITRE 5

LA DÉLIVRANCE DU BÛCHERON-EN-FER-BLANC

Quand Dorothée se réveilla, le soleil brillait à travers les arbres et Toto, depuis un bon moment, était occupé à chasser les oiseaux autour d'elle. L'Épouvantail était toujours là, debout, qui l'attendait patiemment dans son coin.

— Nous devons aller chercher de l'eau, lui dit-elle.

— Pourquoi voulez-vous de l'eau? demanda-t-il, étonné.

— Pour me nettoyer la figure de la poussière de la route, et aussi pour boire, sinon je vais m'étrangler avec le pain sec.

— Cela ne doit pas être très pratique d'être de chair, dit l'Épouvantail d'un ton pensif, car il vous faut dormir, boire et manger. Par contre, vous avez de la cervelle et cela vaut la peine de supporter tous ces ennuis, pour pouvoir penser comme il faut.

Après avoir quitté la chaumière, ils marchèrent au milieu des arbres et arrivèrent jusqu'à une petite source d'eau claire; Dorothée s'y désaltéra, se baigna et avala son déjeuner. Elle constata qu'il ne restait pas beaucoup de pain dans le panier et la fillette savait gré à l'Épouvantail de ne pas avoir à manger du tout, car il leur restait tout juste de quoi tenir la journée, à elle et Toto.

Après avoir déjeuné, elle s'apprêtait à regagner la route pavée de briques jaunes, quand un gémissement profond, non loin de là, la fit sursauter.

— Qu'est-ce que je viens d'entendre? demanda-t-elle timidement.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répliqua l'Épouvantail, mais on peut toujours aller voir.

Au même moment parvint à leurs oreilles un

autre gémissement, qui semblait venir de derrière eux. Ils se retournèrent et firent quelques pas dans la forêt ; Dorothée remarqua alors dans un rayon de soleil quelque chose qui brillait entre les arbres. Elle courut dans cette direction et s'arrêta net en poussant un cri de surprise.

L'un des gros arbres était à moitié coupé et juste à côté, tenant une hache en l'air, se trouvait un homme entièrement fait de fer-blanc. Sa tête, ses bras et ses jambes étaient fixés à son corps par des articulations, mais il restait parfaitement immobile et donnait l'impression de ne pas pouvoir bouger du tout.

Dorothée le regarda avec stupeur, l'Épouvantail fit de même; quant à Toto, il jappa nerveusement et essaya de planter ses dents dans les mollets de fer-blanc, mais ne réussit qu'à se faire mal.

— Vous avez gémi? demanda Dorothée.

— Oui, répondit l'homme. Vous avez bien entendu. Voilà plus d'un an que je gémis, et personne jusqu'ici ne m'a entendu ou n'est venu à mon secours.

— Est-ce que je peux vous aider? s'enquit-elle doucement, émue par la voix triste de l'homme.

— Allez chercher un bidon d'huile et huilez mes articulations, répondit-il. Je ne peux faire

aucun mouvement, tellement elles sont rouillées; un bon graissage va me remettre d'aplomb. Vous trouverez un bidon d'huile sur une étagère, dans la chaumière.

Aussitôt, Dorothée retourna à la chaumière en courant et trouva le bidon d'huile; puis elle revint et demanda, inquiète :

— Où sont vos articulations?

— Huilez-moi d'abord le cou, répliqua le Bûcheron-en-fer-blanc.

Dorothée s'exécuta, et comme il était vraiment très rouillé, l'Épouvantail saisit la tête à deux mains et la fit bouger doucement dans tous les sens jusqu'à ce qu'elle remue librement; l'homme put alors la tourner tout seul.

— Huilez maintenant les jointures de mes bras, dit-il.

Dorothée les huila et l'Épouvantail les replia doucement jusqu'à ce qu'ils soient entièrement débarrassés de leur rouille et remis à neuf.

Le Bûcheron-en-fer-blanc poussa un soupir de satisfaction; puis il baissa sa hache et l'appuya contre l'arbre.

— Je me sens beaucoup mieux, dit-il, je tiens cette hache en l'air depuis que j'ai commencé à rouiller, et je suis heureux de pouvoir enfin la poser. Si vous voulez bien maintenant huiler les

« Je me sens beaucoup mieux », dit le Bûcheron-en-fer-blanc.

articulations de mes jambes, ce sera parfait.

Ils huilèrent donc ses jambes jusqu'à ce qu'il puisse les remuer à sa guise, et il les remercia mille fois de l'avoir ainsi délivré, car il donnait l'impression d'être quelqu'un de très poli et de très reconnaissant.

— J'aurais fini mes jours dans cette position si vous n'étiez pas passés, dit-il; vous m'avez donc certainement sauvé la vie. Par quel hasard êtes-vous venus jusqu'ici?

— Nous nous rendons à la Cité d'Émeraude pour rencontrer Oz le Grand, répondit-elle et nous avons fait une halte à votre chaumière pour y passer la nuit.

— Pourquoi devez-vous voir Oz? demanda-t-il.

— Je veux qu'il me ramène au Kansas; quant à l'Épouvantail, son désir, c'est d'obtenir, grâce à Oz, un peu de cervelle dans la tête, répliqua-t-elle.

Le Bûcheron-en-fer-blanc sembla un instant perdu dans ses réflexions. Puis il dit :

— A votre avis, Oz pourrait-il me donner un cœur?

— Moi, je pense que oui, répondit Dorothée; s'il peut donner de la cervelle à l'Épouvantail, il pourra aussi facilement vous donner un cœur.

— Très juste, répliqua le Bûcheron-en-fer-blanc. Si donc vous me permettez de me joindre à votre groupe, moi aussi, je vais aller à la Cité d'Émeraude et demander à Oz de m'aider.

— Vous êtes le bienvenu parmi nous, dit aimablement l'Épouvantail.

Et Dorothée ajouta qu'elle serait ravie d'avoir sa compagnie. Le Bûcheron-en-fer-blanc mit donc sa hache sur son épaule et ils traversèrent tous la forêt pour retrouver la route pavée de briques jaunes.

Le Bûcheron-en-fer-blanc avait demandé à Dorothée de mettre le bidon d'huile dans son panier.

— Car, dit-il, si la pluie me surprend et que je rouille encore, j'en aurai bien besoin.

Le sort avait bien fait les choses en donnant à leur groupe ce nouveau compagnon, car peu après leur départ, ils arrivèrent à un endroit où les arbres et les branches, inextricablement emmêlés, empêchaient les voyageurs d'avancer. Mais le Bûcheron-en-fer-blanc se mit au travail et, à l'aide de sa hache, il ne tarda pas à ouvrir un passage pour tout le monde.

Dorothée, en marchant, réfléchissait tellement qu'elle ne remarqua pas que l'Épouvantail était tombé dans un trou et avait roulé jusqu'au bord

du chemin. Il fut obligé d'appeler la fillette à son secours.

— Pourquoi n'avez-vous pas contourné le trou? demanda le Bûcheron-en-fer-blanc.

— Je ne réfléchis pas assez, répliqua joyeusement l'Épouvantail. J'ai la tête bourrée de paille.

— Oh! je vois, dit le Bûcheron-en-fer-blanc. Mais, après tout, la cervelle n'est pas le bien le plus précieux du monde.

— En avez-vous? questionna l'Épouvantail.

— Non, j'ai la tête entièrement vide, répondit le Bûcheron; mais j'ai eu jadis de la cervelle et aussi un cœur; c'est pourquoi, après avoir essayé les deux, je préfère de beaucoup avoir un cœur.

— Pourquoi cela? demanda l'Épouvantail.

— Je vais vous raconter mon histoire, et alors vous comprendrez.

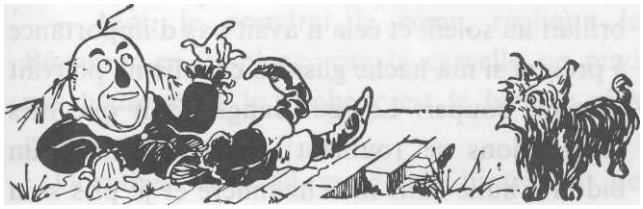
Ainsi, pendant qu'ils cheminaient à travers la forêt, le Bûcheron-en-fer-blanc raconta l'histoire suivante :

— Je suis le fils d'un bûcheron qui abattait des arbres dans la forêt et vendait du bois pour vivre. En grandissant, j'ai appris moi aussi le même métier et, à la mort de mon père, je me suis occupé de ma vieille mère jusqu'à la fin de sa vie. Puis je décidai de me marier, car je ne voulais pas rester seul.

« Il y avait parmi les jeunes Muntchkinz une fille très belle; très vite, je me mis à l'aimer de tout mon cœur. De son côté, elle promit de m'épouser dès que j'aurais gagné assez d'argent pour lui construire une plus belle maison; je m'attelai donc au travail comme jamais je ne l'avais fait. Mais cette fille vivait avec une vieille femme, et celle-ci ne voulait pas entendre parler mariage; elle était tellement paresseuse qu'elle voulait que la fille reste chez elle pour lui faire la cuisine et le ménage. La vieille femme alla donc trouver la Méchante Sorcière de l'Est et lui promit deux moutons et une vache si elle empêchait le mariage. Alors, la Méchante Sorcière jeta un sort à ma hache et, un jour que je travaillais avec ardeur, tant j'avais hâte d'avoir ma nouvelle maison et ma femme, la hache glissa soudain et me coupa la jambe gauche.

« J'eus d'abord l'impression d'un grand malheur, car un homme qui n'a qu'une jambe ne peut pas faire un bon bûcheron. J'allai donc trouver un ferblantier et lui demandai de me fabriquer une jambe en fer-blanc. La jambe fonctionnait très bien, une fois que j'y fus habitué; mais ce remède courrouça la Méchante Sorcière de l'Est, elle qui avait promis à la vieille femme que je n'épouserais pas la jeune et jolie

Muntchkin. Je me remis à couper les arbres, et de nouveau, ma hache glissa et me coupa la jambe droite. Je retournai chez le ferblantier qui me fabriqua une autre jambe en fer-blanc. Par la suite, la hache ensorcelée me coupa les bras l'un après l'autre, mais je ne me laissai pas décourager et les fis remplacer par des bras en fer-blanc. Alors la méchante Sorcière fit glisser ma hache, qui me coupa la tête et je crus bien ma dernière



heure arrivée. Mais le ferblantier se trouvait à passer par là et il me fit une nouvelle tête en fer-blanc.

« Je croyais alors avoir triomphé de la Méchante Sorcière et je travaillais plus fort que jamais; mais j'ignorais à quel point mon ennemie était cruelle. Elle imagina un nouveau stratagème pour tuer mon amour pour la jeune et belle Muntchkin : derechef, ma hache glissa, me traversa le corps et me coupa en deux. Cette fois encore, le ferblantier vint à mon secours et

me fabriqua un corps en fer-blanc; il y attacha mes bras, mes jambes et ma tête en fer-blanc au moyen d'articulations, qui me permirent ainsi de me déplacer comme avant. Mais hélas! je n'avais plus de cœur et c'est ainsi que je perdis tout mon amour pour la jeune Muntchkin ; cela m'était devenu bien égal de l'épouser ou non. Elle doit habiter encore chez la vieille femme, avec l'espoir que je revienne la chercher.

« J'étais très fier de mon corps, tellement il brillait au soleil, et cela n'avait pas d'importance à présent si ma hache glissait, car elle ne pouvait plus me couper. Le seul danger était que mes articulations se rouillent; mais je gardai un bidon d'huile dans ma chaumière et je pris soin de me huiler toutes les fois où c'était nécessaire. Un jour, pourtant, j'oubliai de le faire et, au beau milieu d'un orage, avant que j'aie eu le temps de penser au danger, mes jointures avaient rouillé, et je restai planté dans les bois jusqu'à ce que vous veniez à mon secours. Ce fut une épreuve terrible, mais, depuis un an que je suis ici, j'ai compris que ma vraie perte avait été celle de mon cœur. Quand j'étais amoureux, j'étais l'homme le plus heureux du monde; mais personne ne peut aimer s'il n'a un cœur; c'est pourquoi je suis décidé à demander à Oz de

m'en donner un. S'il accepte, j'irai retrouver la jeune Muntchkin pour l'épouser. »

Dorothée et l'Épouvantail avaient été tous les deux vivement intéressés par l'histoire du Bûcheron-en-fer-blanc, et ils comprenaient maintenant pourquoi il avait tellement hâte de se procurer un nouveau cœur.

— Malgré tout, dit l'Épouvantail, moi, je demanderai de la cervelle au lieu d'un cœur, car à quoi bon avoir un cœur quand on est un sot?

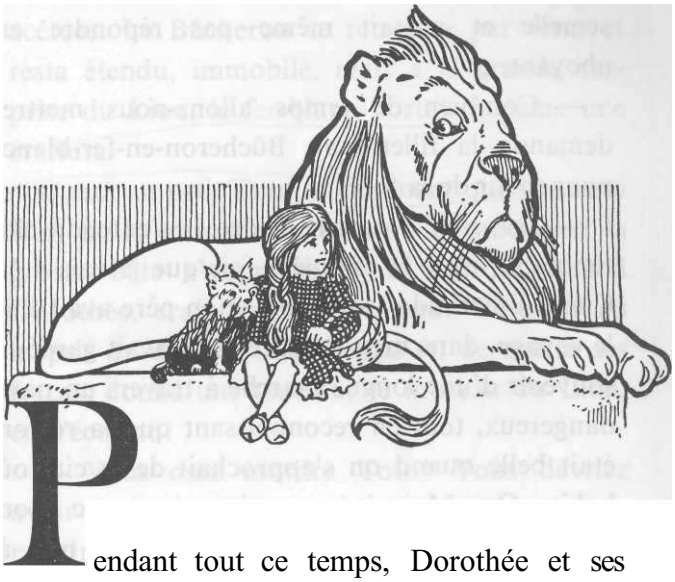
— Moi, je prendrai le cœur, répliqua le Bûcheron-en-fer-blanc, car la cervelle ne rend pas heureux, et le bonheur est le bien le plus précieux du monde.

Dorothée ne disait mot; cela l'intriguait de savoir lequel de ses deux amis avait raison; mais en fin de compte, cela lui était plutôt égal que le Bûcheron n'ait pas de cervelle ni l'Épouvantail de cœur, ou que chacun voie son vœu exaucé, pourvu qu'elle retrouvât le Kansas et tante Em.

Ce qui la tracassait le plus, c'était qu'il ne restait presque plus de pain ou tout juste de quoi faire un dernier repas pour elle et Toto. Certes ni le Bûcheron ni l'Épouvantail ne mangeaient jamais rien, mais elle n'était pas en fer-blanc, encore moins en paille, et il lui fallait manger pour vivre.

CHAPITRE 6

LE LION POLTRON



Pendant tout ce temps, Dorothée et ses compagnons avaient cheminé à travers les bosquets touffus. La route était toujours pavée de briques jaunes, mais elles disparaissaient sous les branches cassées et les feuilles mortes, ce qui rendait la marche pénible.

Les oiseaux se faisaient rares à cet endroit de la forêt, car les oiseaux recherchent les clairières inondées de soleil; par contre, on entendait parfois le grognement profond de quelque ani-

mal sauvage caché parmi les arbres. Cela faisait battre très fort le cœur de la petite fille, car elle se demandait ce que c'était; mais Toto, lui, avait compris, il ne quittait pas Dorothée d'une semelle et n'osait même pas répondre en aboyant.

— Combien de temps allons-nous mettre, demanda la fillette au Bûcheron-en-fer-blanc, pour sortir de la forêt?

— Je n'ai aucune idée, s'entendit-elle répondre, c'est la première fois que je vais à la Cité d'Émeraude. Autrefois, mon père avait fait le voyage, dans mon enfance, et il avait gardé le souvenir d'une longue marche à travers un pays dangereux, tout en reconnaissant que la région était belle quand on s'approchait de la cité où habite Oz. Mais je ne crains rien avec mon bidon d'huile et on ne peut pas faire mal à l'Épouvantail; quant à vous, vous portez au front la marque du baiser de la Bonne Sorcière, qui vous protège de tout danger.

— Mais Toto! dit la fillette inquiète, qu'est-ce qu'il a pour le protéger?

— C'est à nous de le protéger s'il est en danger, répliqua le Bûcheron-en-fer-blanc.

Comme il prononçait ces mots, la forêt retentit d'un formidable rugissement et l'instant

d'après, un Lion bondissait sur la route. D'un coup de patte, il fit valser l'Épouvantail qui retomba de l'autre côté du chemin, puis il donna au Bûcheron-en-fer-blanc un coup de ses griffes acérées. Le Bûcheron se retrouva par terre et resta étendu, immobile, mais à la grande surprise du Lion, le fer-blanc portait à peine une éraflure.

Quant au petit Toto, maintenant que l'ennemi était là, il/courut vers le Lion en aboyant; la grosse bête s'apprêtait à le mordre quand Dorothée, craignant le pire pour Toto, et au mépris du danger, se précipita et, de toutes ses forces, donna une tape sur le museau du Lion, en s'écriant :

— Vous osez mordre Toto! Vous devriez avoir honte, une grosse bête comme vous, de mordre un pauvre petit chien !

— Je ne l'ai pas mordu, dit le Lion en se frottant le museau avec sa patte, là où Dorothée l'avait tapé.

— Non, mais vous avez essayé, répliqua-t-elle. Vous n'êtes qu'un gros poltron.

— Je sais, dit le Lion en baissant la tête d'un air penaud, vous ne m'apprenez rien. Mais qu'y puis-je?

— Comment voulez-vous que je le sache?

Quand je pense que vous avez frappé un homme empaillé comme le pauvre Épouvantail !

— Il est empaillé? demanda le Lion tout surpris, en la regardant relever l'Épouvantail et le remettre sur ses pieds, tandis qu'elle le tapotait pour lui redonner forme.

— Bien sûr qu'il est empaillé, rétorqua Dorothée, encore sous le coup de la colère.

— Je comprends maintenant pourquoi il a roulé si facilement, remarqua le Lion. J'ai été étonné de le voir tournoyer sur lui-même. Et l'autre, il est empaillé aussi?

— Non, dit Dorothée, il est en fer-blanc.

Et elle aida le Bûcheron à se remettre d'aplomb.

— Voilà pourquoi j'ai failli me casser les griffes, dit le Lion. Quand elles ont crissé contre le fer-blanc, j'en ai eu la chair de poule. Et ce petit animal que vous aimez si tendrement, qui est-ce?

— C'est Toto, mon chien, répondit Dorothée.

— Est-il en fer-blanc ou empaillé? demanda le Lion.

— Ni l'un ni l'autre. C'est un chien... euh... en chair, dit la fillette.

— Oh! quel curieux animal; il me semble remarquablement petit, à présent que je le

« Vous devriez avoir honte! »

regarde. Il faut être un poltron comme moi, pour oser s'attaquer à une si petite créature.

— Pourquoi êtes-vous un poltron? s'étonna Dorothée en examinant la grosse bête qui avait bien la taille d'un petit cheval.

— C'est un mystère, répliqua le Lion. J'ai dû naître ainsi. Naturellement, tous les autres animaux de la forêt me croient courageux, car le Lion — c'est bien connu — est le Roi des Animaux. J'ai appris par expérience que si je rugis très fort, tout ce qui respire s'écarte de mon chemin. J'ai toujours eu horriblement peur en présence des hommes; mais il suffit que je rugisse pour qu'ils s'enfuient à toutes jambes. Si les éléphants, les tigres et les ours avaient essayé de m'attaquer, c'est moi qui me serais sauvé, tellement je suis poltron; mais, au moindre de mes rugissements, ils décampent tous, et naturellement, je ne les retiens pas.

— Cela n'est pas bien du tout. Le Roi des Animaux ne devrait pas être un poltron, dit l'Épouvantail.

— Je sais, répliqua le Lion en essuyant du bout de sa queue une larme qui perlait. C'est le drame de ma vie, et j'en suis très malheureux. Mais au moindre danger, mon cœur se met à battre très fort.

— Peut-être avez-vous une maladie de cœur, dit le Bûcheron-en-fer-blanc, vous devriez vous réjouir, car cela prouve que vous avez un cœur. Je n'en ai pas, moi; je ne peux donc pas avoir de maladie de cœur.

— Si je n'avais pas de cœur, réfléchit le Lion, je ne serais peut-être pas un poltron.

— Avez-vous de la cervelle? demanda l'Épouvantail.

— Je l'espère. Je n'ai jamais cherché à le savoir, répliqua le Lion.

— Je vais voir Oz le Grand pour lui demander de m'en donner, fit remarquer l'Épouvantail, car ma tête est bourrée de paille.

— Et moi, je vais lui demander de me donner un cœur, dit le Bûcheron.

— Et moi, je vais lui demander de me renvoyer avec Toto au Kansas, ajouta Dorothée.

— A votre avis, Oz pourrait-il me donner du courage? demanda le Lion Poltron.

— Pourquoi pas, s'il peut me donner de la cervelle, dit l'Épouvantail.

— Ou me donner un cœur, dit le Bûcheron-en-fer-blanc.

— Ou me renvoyer au Kansas, dit Dorothée.

— Dans ce cas, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais vous accompagner, dit le Lion, car ma vie est tout simplement insupportable si on ne me donne pas un peu de courage.

— Vous êtes vraiment le bienvenu, répondit Dorothée, car vous allez nous protéger des autres bêtes sauvages. Elles doivent être encore plus poltronnes que vous, si elles se laissent effrayer par vous aussi facilement.

— En effet, dit le Lion, mais cela ne me rend pas plus courageux, et cela me désole d'être un poltron.

Une fois de plus, notre petit groupe se remit en route; le Lion faisait d'imposantes enjambées à côté de Dorothée. Au début, Toto accepta mal ce nouveau compagnon; il n'arrivait pas à oublier qu'il avait failli finir en marmelade entre

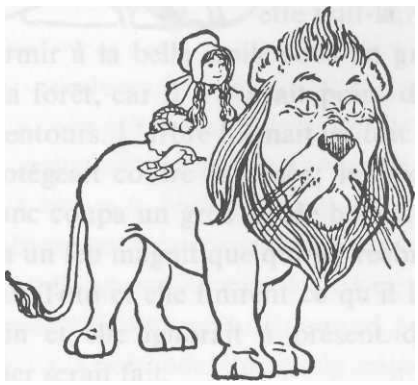
les puissantes mâchoires du Lion ; mais au bout d'un moment, ses ressentiments se dissipèrent et ils devinrent vite une paire d'amis.

La journée passa sans qu'une autre aventure vînt troubler la paix de leur voyage. A un moment donné, toutefois, le Bûcheron-en-fer-blanc mit le pied sur un scarabée qui cheminait sur la route, tuant ainsi la pauvre petite créature. Lui qui n'aurait pas fait de mal à une mouche, se sentit très malheureux; et tout en marchant, il versait des larmes de regret. Ses larmes ruisselèrent lentement sur son visage, roulèrent jusqu'aux ressorts de ses mâchoires, qui en rouillèrent. Peu après, Dorothée lui posa une question, et le Bûcheron-en-fer-blanc ne répondit pas : il ne pouvait plus desserrer les dents. Ceci lui fit très peur; il s'adressa par gestes à Dorothée pour qu'elle le secourût, peine perdue, car elle n'arrivait pas à le comprendre. Le Lion aussi était intrigué : que se passait-il donc? Mais l'Épouvantail saisit le bidon d'huile dans le panier de Dorothée et oignit les mâchoires du Bûcheron; l'instant d'après, il reparlait normalement.

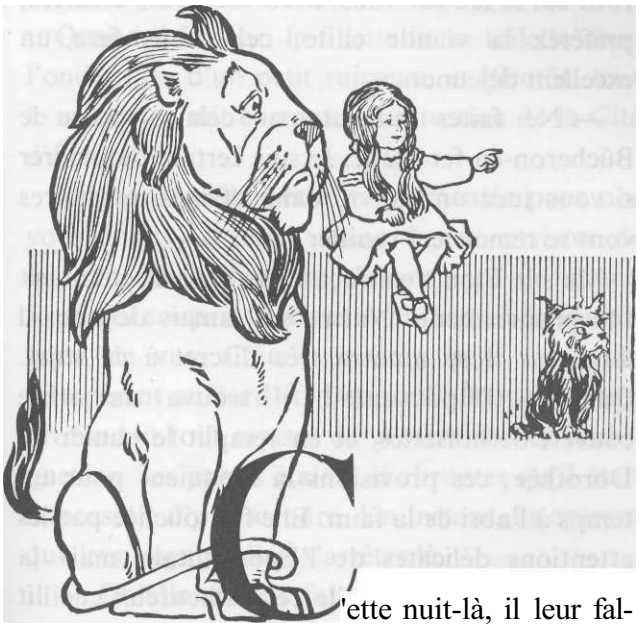
— Cela m'apprendra, dit-il, à regarder où je mets les pieds. Car s'il m'arrivait de tuer un autre insecte, je ne pourrais retenir mes larmes, la rouille me coincerait les mâchoires et m'empêcherait de parler.

Puis il poursuivit son chemin avec mainte précaution, les yeux fixés sur la route, et dès qu'il voyait la moindre petite fourmi avançant péniblement, il l'enjambait pour éviter de lui faire du mal. Le Bûcheron-en-fer-blanc savait pertinemment qu'il n'avait pas de cœur, c'est pourquoi il prenait grand soin de n'être jamais cruel ni méchant, à l'égard de qui que ce soit.

— Vous autres qui avez un cœur pour vous guider, dit-il, vous ne risquez jamais de faire du mal; mais moi, qui n'en ai pas, je dois être très prudent. Dès qu'Oz m'aura donné un cœur, naturellement, je n'aurai plus besoin de me surveiller à chaque instant.



CHAPITRE 7 EN ROUTE VERS LA CITÉ D'ÉMERAUDE



Cette nuit-là, il leur fallut dormir à la belle étoile sous un grand arbre dans la forêt, car il n'y avait point de maisons aux alentours. L'arbre formait un toit touffu qui les protégeait contre la rosée; le Bûcheron-en-fer-blanc coupa un gros tas de bois et Dorothée alluma un feu magnifique qui lui réchauffa aussi le cœur. Toto et elle finirent ce qu'il leur restait de pain et elle ignorait à présent de quoi le déjeuner serait fait.

— Si cela vous dit, fit le Lion, j'irai dans la forêt tuer un daim pour vous. Vous pouvez le rôtir sur le feu car vous, avec vos goûts bizarres, préférez la viande cuite; cela vous fera un excellent déjeuner.

— Ne faites surtout pas cela, supplia le Bûcheron-en-fer-blanc. Je suis certain de pleurer si vous tuez un pauvre daim et mes mâchoires vont se remettre à rouiller.

Mais le Lion s'enfonça dans la forêt et choisit son propre menu. Nul ne sut jamais de quoi il dîna, car il se montra très discret à ce sujet. Quant à l'Épouvantail, il trouva un arbre couvert de noisettes, et en remplit le panier de Dorothée; ces provisions la mettaient pour un temps à l'abri de la faim. Elle fut touchée par les attentions délicates de l'Épouvantail, mais la maladresse avec laquelle ce malheureux cueillit les noisettes la fit bien rire. Ses mains rembourrées le rendaient si gauche et les noisettes étaient si petites qu'il en laissait tomber la moitié à côté du panier. Mais il ne se pressait pas de le remplir, car pendant ce temps, il restait à l'écart du feu, craignant qu'une étincelle ne saute dans sa paille et le transforme en torche. Il se tenait donc à une bonne distance des flammes et ne s'en rapprocha que pour recouvrir Dorothée de

feuilles sèches quand elle s'allongea pour dormir. Bien au chaud, elle dormit d'un profond sommeil jusqu'au matin.

Quand il fit jour, la fillette fit sa toilette dans l'onde ridée d'un petit ruisseau, et bientôt, tout le monde se mit en route en direction de la Cité d'Émeraude.

La journée allait être mouvementée pour nos voyageurs. Au bout d'une heure environ de marche, ils aperçurent devant eux un grand fossé qui coupait la route et partageait la forêt à perte de vue. C'était un très large fossé; ils grimpèrent au bord et virent qu'il était aussi très profond et tout tapissé de grosses roches déchiquetées. Ses parois étaient si abruptes qu'il était impossible d'y descendre. Un instant, ils crurent que leur voyage allait s'arrêter là.

— Qu'allons-nous faire? demanda Dorothée au désespoir.

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit le Bûcheron-en-fer-blanc. Le Lion secoua sa crinière en bataille, d'un air pensif. Mais l'Épouvantail dit :

— Nous ne pouvons voler, c'est sûr : nous ne pouvons pas non plus escalader les parois de ce gouffre. Par conséquent, si nous ne pouvons pas le franchir d'un bond, impossible d'aller plus loin.

— J'ai l'impression que je peux sauter par-dessus, dit le Lion Poltron, après avoir bien mesuré la largeur du regard.

— Nous voilà sauvés, répondit l'Épouvantail, vous pouvez nous porter tous sur votre dos, à tour de rôle.

— Je peux toujours essayer, dit le Lion. Qui veut commencer?

— Moi, dit l'Épouvantail : si par hasard, vous n'arriviez pas à franchir ce gouffre, Dorothée serait tuée ou le Bûcheron-en-fer-blanc irait se fracasser sur les rochers. Mais avec moi, cela n'a pas d'importance, car si je tombe, je ne risque pas de me faire mal.

— Quant à moi, j'ai terriblement peur de tomber, dit le Lion Poltron, mais la seule chose à faire à mon avis, c'est d'essayer. Montez donc sur mon dos et tentons l'expérience.

L'Épouvantail s'assit sur le dos du Lion; la grosse bête avança jusqu'au bord de l'abîme et s'accroupit.

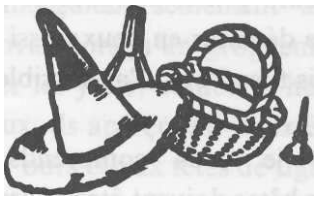
— Vous ne prenez pas votre élan pour sauter? demanda l'Épouvantail.

— Non, ce n'est pas la façon dont nous nous y prenons, nous autres Lions, répliqua-t-il.

Alors, se détendant comme un ressort, il franchit les airs et atterrit sain et sauf de l'autre

côté. Tous furent soulagés de voir l'aisance avec laquelle il s'en était tiré; après avoir déposé l'Épouvantail, le Lion refranchit le fossé d'un bond.

Dorothée décida que c'était maintenant son tour; elle prit donc Toto dans ses bras et se hissa sur le dos du Lion, en s'agrippant d'une main à sa crinière. L'instant d'après, elle eut l'impression de voler dans les airs, et avant même qu'elle



ait eu le temps de dire ouf, elle se retrouva saine et sauve de l'autre côté. Le Lion revint une troisième fois pour chercher le Bûcheron-en-fer-blanc; puis ils s'assirent tous quelques instants pour permettre à l'animal de se reposer; car l'effort l'avait essoufflé, et il haletait comme un gros chien qui aurait trop couru.

De ce bord-ci, la forêt était dense; elle semblait sombre et sinistre. Une fois le Lion reposé, ils reprirent la route de briques jaunes, et chacun, dans son for intérieur, s'interrogeait en

silence : parviendraient-ils un jour à franchir ces bois et reverraient-ils jamais le beau soleil? Pour ajouter à leur angoisse, ils entendirent bientôt des bruits étranges venant des profondeurs de la forêt, et dans un murmure, le Lion leur confia que cette partie du pays était habitée par les Kalidahs.

— Qui sont les Kalidahs? demanda la fillette.

— Ce sont des bêtes monstrueuses avec des corps d'ours et des têtes de tigres, expliqua le Lion, et de leurs griffes longues et acérées, ils pourraient me déchirer en deux aussi facilement que je pourrais tuer Toto. J'ai horriblement peur des Kalidahs.

— Comme je vous comprends, répliqua Dorothée ; ces bêtes doivent être effrayantes.

Le Lion s'apprêtait à répondre quand soudain ils s'arrêtèrent : un autre gouffre leur coupait la route; mais cette fois, il était trop large et trop profond, et le Lion comprit aussitôt qu'il ne pourrait pas le franchir en sautant.

Ils s'assirent donc pour chercher une solution et, après mûre réflexion, l'Épouvantail dit :

— Voici un grand arbre, là tout près du fossé. Si le Bûcheron peut l'abattre et le faire tomber de l'autre côté, il nous est possible de le franchir facilement.

— Ça, c'est une idée géniale, dit le Lion. Ma parole, c'est à croire que vous avez dans la tête de la cervelle, et non de la paille.

Le Bûcheron se mit à l'œuvre sur-le-champ, et sa hache aiguisée tailla dans le tronc à toute volée; puis le Lion s'arc-bouta avec ses grosses pattes de devant contre l'arbre, et poussa de toute sa force : alors, lentement, le grand arbre bascula et s'abattit avec fracas en travers du fossé.

Ils commençaient seulement à franchir ce pont improvisé lorsqu'un grognement hargneux leur fit lever les yeux; comble d'horreur, accourant vers eux, ils aperçurent deux énormes bêtes aux corps d'ours et aux têtes de tigres.

— Les Kalidahs! dit le Lion Poltron en se mettant à trembler.

— Vite! cria l'Épouvantail, traversons.

Dorothée passa donc la première, en tenant Toto dans ses bras; puis ce fut au tour du Bûcheron, suivi bientôt de l'Épouvantail. Le Lion, malgré sa frayeur certaine, se retourna face aux Kalidahs; il poussa un rugissement si terrible que Dorothée se mit à crier et que l'Épouvantail en tomba à la renverse; même les monstres féroces s'arrêtèrent, pétrifiés.

Mais ils étaient plus gros que le Lion; en

outre ils étaient deux, alors qu'il ne faisait qu'un à lui tout seul : rassurés, les Kalidahs se lancèrent à sa poursuite. Le Lion franchit le tronc, et se retourna pour voir ce qu'ils allaient faire. Sans perdre une seconde, les bêtes féroces entamaient déjà la traversée. Le Lion dit à Dorothée :

— Nous sommes perdus, ils vont sûrement nous mettre en pièces de leurs griffes acérées. Mais restez juste derrière moi, je vais lutter avec eux jusqu'à mon dernier souffle.

— J'ai une idée, cria l'Épouvantail. J'ai bien réfléchi : voilà ce qu'il faut faire.

Il demanda au Bûcheron de trancher l'extrémité de l'arbre qui reposait de ce côté du fossé. L'Homme-en-fer-blanc passa aussitôt à l'action, et au moment où les deux Kalidahs allaient achever leur traversée, l'arbre croula au fond du gouffre dans un grand craquement, emportant avec lui ces monstres hideux qui s'écrasèrent sur les rochers.

— Eh bien, dit le Lion Poltron en poussant un long soupir de soulagement, notre dernière heure n'est pas encore arrivée et j'en suis bien content, ce doit être bien gênant d'être mort. Ces créatures m'ont fait terriblement peur : mon cœur en palpite encore.

— Ah, dit tristement le Bûcheron-en-fer-blanc, comme j'aimerais avoir un cœur qui palpite.

Après cette aventure, nos voyageurs avaient plus que jamais envie de sortir de la forêt et ils marchaient trop vite pour Dorothée qui, fatiguée, dut monter sur le dos du Lion. A leur grande joie, les arbres se faisaient plus rares et, au cours de l'après-midi, ils débouchèrent sur une large rivière aux eaux rapides. De l'autre côté de l'eau, ils apercevaient la route pavée de briques jaunes serpentant à travers un pays de belles prairies, parsemées de fleurs éclatantes : des deux côtés, la route était bordée d'arbres chargés de fruits délicieux. Ce spectacle les enchanta.

— Comment allons-nous franchir cette rivière? demanda Dorothée.

— Ce n'est pas difficile, répliqua l'Épouvantail. Le Bûcheron n'a qu'à nous construire un radeau, nous pourrons ainsi flotter jusqu'à l'autre rive.

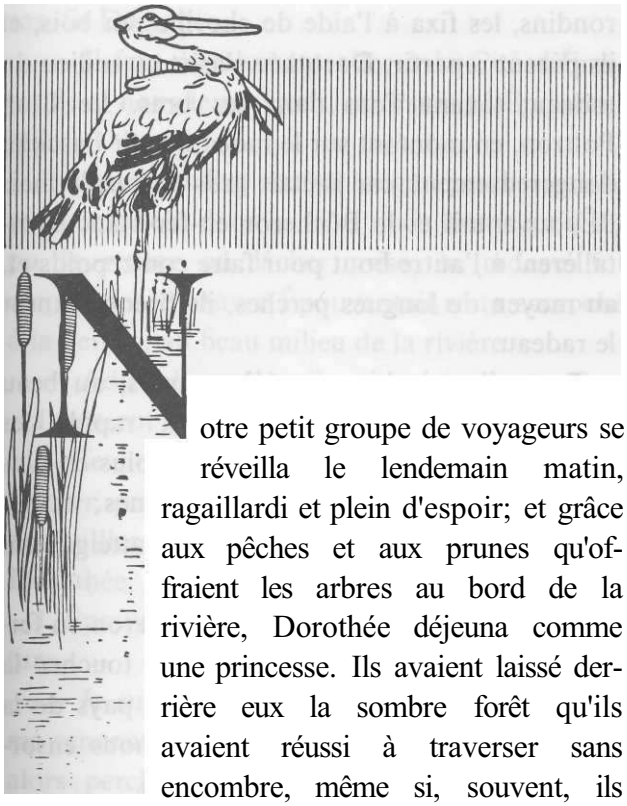
Le Bûcheron prit donc sa hache et se mit à abattre de petits arbres pour fabriquer un radeau; pendant qu'il était occupé à cette tâche, l'Épouvantail découvrit sur le bord de la rivière un arbre couvert de beaux fruits. Ce fut une

aubaine pour Dorothée qui, de toute la journée, n'avait mangé que des noisettes et put se régaler de fruits mûrs.

Mais cela prend du temps de faire un radeau, même quand on est un Bûcheron laborieux et infatigable, et quand la nuit vint, l'ouvrage n'était pas terminé. Ils cherchèrent donc un endroit douillet sous les arbres pour y dormir jusqu'au matin; Dorothée vit en rêve la Cité d'Émeraude et Oz le bon Magicien, qui la renverrait bientôt chez elle.

CHAPITRE 8

LA PRAIRIE DES PAVOTS MALÉFIQUES



Notre petit groupe de voyageurs se réveilla le lendemain matin, ragaillardi et plein d'espoir; et grâce aux pêches et aux prunes qu'offraient les arbres au bord de la rivière, Dorothée déjeuna comme une princesse. Ils avaient laissé derrière eux la sombre forêt qu'ils avaient réussi à traverser sans encombre, même si, souvent, ils

avaient connu le découragement; par contre, s'étendait maintenant, devant eux, un pays charmant et inondé de soleil, qui semblait les inviter à se rendre à la Cité d'Émeraude.

Mais pour l'instant, la large rivière les séparait de ce beau pays; le radeau était presque achevé, le Bûcheron coupa encore quelques rondins, les fixa à l'aide de chevilles en bois, et ils purent repartir. Dorothée s'assit au milieu du radeau, tenant Toto dans ses bras. Le Lion Poltron, en montant sur le radeau, le fit basculer dangereusement, car il était gros et lourd; mais l'Épouvantail et le Bûcheron-en-fer-blanc s'installèrent à l'autre bout pour faire contrepoids et, au moyen de longues perches, ils firent avancer le radeau.

Tout alla très bien au début; mais, au beau milieu de la rivière, le courant rapide les entraîna vers l'aval, les éloignant de plus en plus de la route pavée de briques jaunes; et les longues perches, à cet endroit, n'atteignaient plus le fond de la rivière.

— C'est ennuyeux, dit le Bûcheron-en-fer-blanc, car si nous ne pouvons pas toucher la rive, nous serons entraînés jusqu'au pays de la Méchante Sorcière de l'Ouest, qui nous ensorcellera pour faire de nous ses esclaves.

— Et moi, je n'aurai pas de cervelle, dit l'Épouvantail.

— Et moi, je n'aurai pas de courage, dit le Lion Poltron.

— Et moi, je n'aurai pas de cœur, dit le Bûcheron-en-fer-blanc.

— Et moi, je ne retournerai jamais au Kansas, fit Dorothée.

— Il faut absolument aller à la Cité d'Émeraude si nous le pouvons, poursuivit l'Épouvantail.

Il appuya si fort sur sa longue perche qu'elle resta enfoncée dans la vase, mais avant qu'il ait pu la retirer ou lâcher prise, le radeau fut emporté et le pauvre Épouvantail resta accroché à la perche, au beau milieu de la rivière.

— Adieu, leur cria-t-il.

Ils eurent beaucoup de peine de l'abandonner; en effet, le Bûcheron-en-fer-blanc se mit à pleurer, puis se souvenant à temps qu'il risquait de rouiller, il sécha ses larmes sur le tablier de Dorothée.

L'Épouvantail était dans une fâcheuse posture.

— Je suis encore plus à plaindre que lors de ma rencontre avec Dorothée, se disait-il. J'étais alors perché dans un champ de blé où, du

moins, je pouvais faire semblant d'effrayer les corbeaux; mais à quoi sert un Épouvantail perché au milieu d'une rivière? Je n'aurai jamais de cervelle, en fin de compte.

Le radeau continuait sa descente et le pauvre Épouvantail était déjà loin derrière eux, quand le Lion dit :

— Il faut absolument faire quelque chose pour nous en sortir. Je crois que je suis capable de nager jusqu'à la rive en tirant le radeau après moi; vous n'avez qu'à vous accrocher au bout de ma queue.

Il bondit donc dans l'eau et le Bûcheron-en-fer-blanc empoigna sa queue ; puis le Lion se mit à nager de toute sa force vers la berge. En dépit de sa forte taille, il devait fournir un gros effort; mais, peu à peu, il réussit à les arracher au courant et Dorothée prit la longue perche du Bûcheron et aida à pousser le radeau vers la terre.

Épuisés, ils atteignirent enfin la rive, et débarquèrent sur le beau gazon verdoyant; mais ils constatèrent que le courant les avait charriés loin de la route de briques jaunes qui menait à la Cité d'Émeraude.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire? demanda le Bûcheron-en-fer-blanc.

Pendant ce temps, le Lion étendu dans l'herbe, se séchait au soleil.

— Il nous faut retrouver la route coûte que coûte, dit Dorothée.

— Le meilleur moyen est de longer la rivière, fit remarquer le Lion.

Après un moment de repos, Dorothée reprit donc son panier et ils remontèrent le long de la rive herbeuse pour rejoindre la route dont le courant les avait détournés. Quel charmant pays, plein de fleurs, d'arbres fruitiers et de soleil radieux! Sans la peine qu'ils éprouvaient pour le pauvre Épouvantail, leur bonheur eût été parfait.

Ils se hâtaient; Dorothée s'arrêta une fois seulement pour cueillir une belle fleur; au bout d'un moment, le Bûcheron-en-fer-blanc s'écria :

— Regardez!

Tous regardèrent la rivière et aperçurent F Épouvantail juché sur sa perche au milieu de l'eau, l'air triste et abandonné.

— Que peut-on faire pour le sauver? demanda Dorothée.

Le Lion et le Bûcheron secouèrent tous les deux la tête, ils ne trouvaient rien. Ils s'assirent au bord de l'eau et contemplaient pensivement l'Épouvantail, lorsque vint à passer une cigogne

qui, les voyant, descendit se poser près d'eux.

— Qui êtes-vous et où allez-vous? demanda-t-elle.

— Je m'appelle Dorothée, répondit la fillette, et voici mes amis, le Bûcheron-en-fer-blanc et le Lion Poltron; nous nous rendons à la Cité d'Émeraude.

— Ce n'est pas le bon chemin, dit la Cigogne en tordant son long cou pour les examiner l'un après l'autre.

— Je le sais, répliqua Dorothée, mais nous avons perdu l'Épouvantail et nous nous demandons comment le récupérer.

— Où est-il? demanda la Cigogne.

— Là-bas, dans la rivière, répondit la fillette.

— S'il n'était pas aussi gros et aussi lourd, je vous le ramènerais volontiers, fit remarquer la Cigogne.

— Il est léger comme une plume, dit Dorothée avec empressement, car il est empaillé; si vous pouvez nous le rapporter, nous vous en serons très reconnaissants.

— Je vais toujours essayer, dit la Cigogne, mais si je le trouve trop lourd, je serai obligée de le lâcher dans la rivière.

Le grand oiseau s'envola et arriva à l'endroit où l'Épouvantail était toujours accroché à sa

La cigogne l'emporta dans les airs.

perche. Puis, de ses grandes serres, la Cigogne saisit l'Épouvantail par le bras, l'emporta dans les airs et le déposa sur la rive où Dorothée, le Lion et le Bûcheron-en-fer-blanc étaient assis.

Quand l'Épouvantail se retrouva au milieu de ses amis, de bonheur, il les serra tous dans ses bras, même le Lion et Toto; et tandis qu'ils se remettaient à cheminer, notre rescapé tout joyeux chantait « Tol-de-ri-de-oh ! » à chaque pas.

— J'ai bien cru que j'allais rester dans la rivière pour toujours, dit-il, mais la brave Cigogne m'a sauvé, et si jamais j'ai de la cervelle, je la retrouverai pour lui témoigner ma reconnaissance.

— Vous plaisantez, dit la Cigogne qui les suivait en volant. Cela me fait plaisir d'aider les gens dans l'embarras. Mais maintenant je dois vous quitter, car mes petits m'attendent au nid. Je vous souhaite de trouver la Cité d'Émeraude et j'espère qu'Oz vous aidera.

— Merci, répliqua Dorothée.

Là-dessus, la brave Cigogne s'envola et disparut rapidement.

Chemin faisant, ils écoutaient le chant des oiseaux aux plumages rutilants et regardaient les fleurs magnifiques qui formaient un épais tapis.

On voyait de gros bourgeons jaunes, blancs, bleus et pourpres, à côté de grosses touffes de pavots écarlates, dont les couleurs éclatantes éblouissaient les yeux de Dorothée.

— Que c'est beau! s'exclama la fillette en humant le parfum enivrant des fleurs.

— Vous avez sans doute raison, ajouta l'Épouvantail. Quand j'aurai de la cervelle, je les aimerai probablement davantage.

— Si seulement j'avais un cœur, je les adorerais, précisa le Bûcheron-en-fer-blanc.

— J'ai toujours beaucoup aimé les fleurs, dit le Lion. Elles ont l'air si innocentes et si fragiles. Je n'en ai pas vu d'aussi belles dans la forêt.

A mesure qu'ils avançaient, les gros pavots écarlates devenaient de plus en plus nombreux, et les autres fleurs se faisaient rares; bientôt, ce ne fut plus qu'une prairie de pavots. Or, c'est bien connu, lorsque ces fleurs sont nombreuses, elles dégagent une senteur si puissante qu'il suffit de la respirer pour s'endormir, et si l'on n'éloigne pas le dormeur, il ne se réveillera jamais plus. Mais Dorothée ignorait cela, et d'ailleurs comment aurait-elle pu les éviter, les pavots l'entouraient à perte de vue; bientôt ses paupières s'alourdirent et elle eut envie de s'asseoir et de dormir.

Mais le Bûcheron-en-fer-blanc ne la laissa pas faire.

— Nous devons nous dépêcher de rejoindre la route de briques jaunes avant la nuit, dit-il.

L'Épouvantail était du même avis. Ils continuèrent donc à cheminer jusqu'à ce que Dorothée n'en puisse plus. Ses yeux se fermaient malgré elle, elle ne savait plus où elle était et finit par s'endormir au milieu des pavots.

— Qu'allons-nous faire? demanda le Bûcheron-en-fer-blanc.

— Si nous la laissons là, elle va mourir, dit le Lion. L'odeur de ces fleurs est en train de nous tuer tous. J'arrive à peine moi-même à maintenir mes yeux ouverts, et le chien est déjà endormi.

En effet, Toto était tombé à côté de sa petite maîtresse. Mais l'odeur des fleurs ne gênait pas l'Épouvantail ni le Bûcheron-en-fer-blanc, puisqu'ils n'étaient pas faits de chair.

— Courez vite, dit l'Épouvantail au Lion, et éloignez-vous dès maintenant de ces fleurs dangereuses. Nous nous chargerons de la petite fille, mais si vous devez vous endormir, on ne pourra pas vous porter : vous êtes trop gros.

Le Lion se releva donc et bondit aussi vite qu'il put. Il disparut en un instant.

— Faisons une chaise de nos mains pour la porter, dit l'Épouvantail.

Ils ramassèrent Toto et le mirent sur les genoux de Dorothée ; ils firent ensuite la chaise, leurs mains servant de siège et leurs bras d'accoudoirs, et c'est ainsi qu'ils traversèrent le champ, portant la fillette endormie.

Ils cheminèrent longtemps, longtemps, le grand tapis de ces fleurs maléfiques semblait ne devoir jamais finir. Ils suivirent la rivière et tombèrent enfin sur leur ami le Lion, dormant d'un profond sommeil au milieu des pavots. L'odeur puissante des fleurs avait terrassé l'énorme bête, qui s'était affalée presque à la lisière du champ, là où le gazon déroulait à nouveau ses prairies verdoyantes.

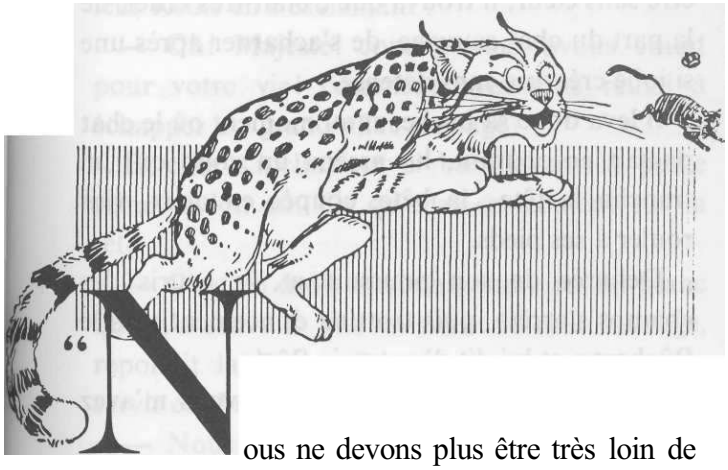
— Nous ne pouvons rien pour lui, dit tristement le Bûcheron-en-fer-blanc, car il est trop lourd à soulever. Nous devons le laisser ici, endormi à jamais, et peut-être rêvera-t-il qu'il a enfin trouvé du courage.

— Je suis navré, dit l'Épouvantail; tout poltron qu'il était, le Lion était un excellent camarade. Mais poursuivons notre chemin.

Ils portèrent la fillette endormie jusqu'à un endroit charmant au bord de la rivière, assez éloigné du champ de pavots : elle ne risquait plus de respirer le poison des fleurs; ils la déposèrent doucement sur le gazon, attendant que la fraîcheur de la brise la réveille.

CHAPITRE 9

LA REINE DES SOURIS DES CHAMPS



"Nous ne devons plus être très loin de la route de briques jaunes, maintenant, fit remarquer l'Épouvantail, debout près de la fillette. Nous avons presque rejoint l'endroit où le courant de la rivière nous a emportés.

Le Bûcheron-en-fer-blanc allait répondre, lorsqu'il entendit un sourd grognement; grâce à ses gonds bien huilés, il tourna la tête sans effort et vit venir une étrange bête qui bondissait dans les herbes. C'était un grand chat sauvage, tout

jaune; il semblait à l'affût, les oreilles collées près de la tête, la gueule grande ouverte découvrant deux rangées d'horribles dents, et ses yeux rougeoyant comme des globes de feu. Alors qu'il approchait, le Bûcheron aperçut, fuyant devant lui, une souris grise des champs; il avait beau être sans cœur, il trouva que c'était très cruel, de la part du chat sauvage, de s'acharner après une si jolie créature sans défense.

Il leva donc sa hache, et au moment où le chat passait en courant, lui asséna un coup qui lui trancha la tête : la bête, coupée en deux, vint rouler à ses pieds.

Délivrée de son poursuivant, la souris des champs s'arrêta, puis trottina doucement vers le Bûcheron et lui dit d'une voix flûtée :

— Oh! merci! mille fois merci! vous m'avez sauvé la vie !

— Je vous en prie, n'en parlons plus, répondit le Bûcheron. Je n'ai pas de cœur, voyez-vous, c'est pourquoi je m'efforce d'aider tous ceux qui ont besoin d'un ami, même s'il ne s'agit que d'une souris.

— Que d'une souris! s'indigna le petit animal. Savez-vous bien à qui vous parlez? Je suis une Reine, la Reine des souris des champs.

— Toutes mes excuses, fit le Bûcheron en

s'inclinant très respectueusement devant elle.

— En me sauvant la vie, vous avez accompli un haut fait, et qui plus est, un acte de courage, ajouta la Reine.

On vit alors accourir, de toute la vitesse de leurs pattes, des nuées de souris qui entourèrent leur Reine en s'exclamant :

— Oh! Majesté! comme nous avons craint pour votre vie! comment avez-vous réussi à échapper au grand chat sauvage?

Et elles s'inclinaient si bas devant la petite reine, qu'on eût dit qu'elles se tenaient sur la tête.

— C'est ce drôle de bonhomme en fer-blanc qui m'a sauvé la vie, en tuant le chat sauvage, répondit la Reine. Désormais, vous devrez le servir et obéir au moindre de ses désirs.

— Nous le jurons, répondirent en chœur les souris, de leurs voix flûtées.

Mais Toto venait tout juste de se réveiller; se voyant entouré de souris, il jappa de plaisir et se jeta dans les rangs des mulots qui décampèrent de tous côtés. Toto avait toujours aimé faire la chasse aux souris, quand il vivait au Kansas, et n'y voyait pas de malice.

Mais le Bûcheron le saisit dans ses bras, tout en rappelant les fuyardes :

— Revenez! revenez! Toto ne vous fera aucun mal.

Pointant le bout de son museau derrière une touffe d'herbe, la Reine des souris demanda timidement :

— Vous êtes sûr qu'il ne va pas nous mordre?

— Je l'en empêcherai, la rassura le Bûcheron. N'ayez pas peur.

L'une après l'autre, les souris sortirent de leur cachette. Toto se retint d'aboyer, mais tenta vainement d'échapper à l'étreinte du Bûcheron : il l'aurait bien mordu, s'il n'avait été en fer-blanc. Enfin, une grosse souris prit la parole :

— Que pourrions-nous faire, pour vous remercier d'avoir sauvé notre Reine?

— Je ne vois pas, répondit le Bûcheron.

Mais l'Épouvantail qui se creusait la tête — bien vainement puisqu'elle était bourrée de paille — intervint :

— Mais si, bien sûr! vous pouvez sauver notre ami le Lion Poltron, qui s'est endormi dans la prairie de pavots.

— Un lion! s'écria la petite Reine. Mais il ne fera de nous qu'une bouchée!

— Que non! dit l'Épouvantail. Ce Lion n'a aucun courage.

— Vraiment? demanda la souris.

— C'est du moins ce qu'il prétend. De toute façon, il ne ferait aucun mal à quelqu'un de nos amis. Si vous nous aidez à le tirer d'affaire, il vous traitera avec la plus grande bienveillance, parole d'honneur.

— Soit, dit la Reine, nous vous faisons confiance. Mais comment va-t-on s'y prendre?

— Ces souris qui vous appellent leur Reine et sont prêtes à vous obéir, sont-elles nombreuses?

— Oh! des milliers, répondit-elle.

— Alors rassemblez-les ici le plus vite possible, et que chacune se munisse d'un long bout de ficelle.

Se tournant vers son escorte de souris, la Reine leur enjoignit d'aller quérir tout son monde. Elles obéirent promptement et détalèrent dans toutes les directions.

— Quant à vous, dit l'Épouvantail au Bûcheron, allez donc couper quelques arbres au bord de la rivière, et fabriquez-nous un chariot pour transporter le Lion.

Le Bûcheron se mit aussitôt à l'ouvrage; en un rien de temps, il fit un chariot avec les plus fortes branches, dont il ôta les feuilles et les rameaux. Il l'assembla au moyen de chevilles de bois, et tailla quatre roues dans une souche. Il travaillait si vite et si bien que le chariot fut prêt

avant que les premières souris reparaissent.

Par milliers, elles affluaient de tous côtés : des grosses, des petites, des moyennes, chacune tenant entre ses dents un morceau de ficelle. C'est alors que Dorothée, sortant de son long sommeil, rouvrit les yeux. Quelle ne fut pas sa surprise de se retrouver couchée dans l'herbe, parmi des nuées de souris grises qui la regardaient timidement. L'Épouvantail lui expliqua tout en détail, puis se tournant vers la souris qui se campait fièrement près d'eux :

— Permettez-moi de vous présenter Sa Majesté la Reine, dit-il.

Dorothée salua gravement de la tête, la Reine fit une révérence; l'instant d'après, elles étaient amies.

L'Épouvantail et le Bûcheron avaient commencé à atteler les souris au chariot, au moyen des ficelles qu'elles avaient apportées. Ils en nouaient un bout au cou de chaque souris, et l'autre au chariot. Naturellement, le chariot était mille fois plus lourd que les souris qui devaient le haler; mais lorsque toutes furent attelées, elles parvinrent à le déplacer sans trop de difficulté. Même, l'Épouvantail et le Bûcheron s'assirent dessus et furent ainsi conduits par cet étrange et menu équipage jusqu'au Lion endormi.

« Permettez-moi de vous présenter Sa Majesté la Reine.

Hisser la lourde bête sur le chariot ne se fit pas sans mal. Puis la Reine pressa ses sujets de repartir, craignant de les voir s'endormir s'ils restaient trop longtemps dans la prairie des pavots.

Malgré leur nombre, les petites créatures eurent d'abord bien de la peine à ébranler le chariot et son lourd fardeau. Le Bûcheron et l'Épouvantail vinrent pousser par-derrière, et l'attelage se mit à rouler. Bientôt le Lion se retrouva dans les prés verts, et put respirer à nouveau l'air frais, au lieu de l'haleine empoisonnée des pavots.

Dorothée vint à leur rencontre et remercia de tout son cœur les souris d'avoir arraché son compagnon à la mort. Elle s'était prise d'une tendre affection pour le gros animal, et se réjouissait de le revoir sain et sauf.

On détela les souris qui regagnèrent en un clin d'œil leurs pénates. La Reine fut la dernière à prendre congé.

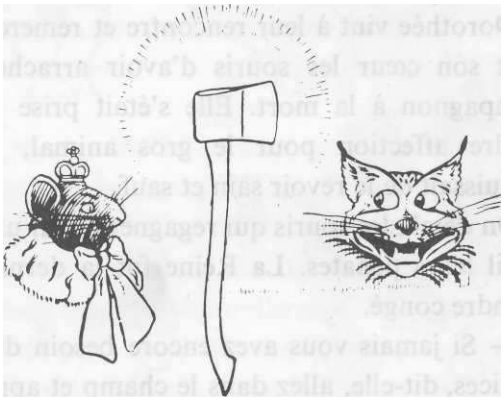
— Si jamais vous avez encore besoin de nos services, dit-elle, allez dans le champ et appelez; nous accourrons à votre appel. Adieu!

— Adieu ! répondirent-ils en chœur.

Et la Reine disparut dans les herbes, tandis que Dorothée serrait le turbulent Toto contre

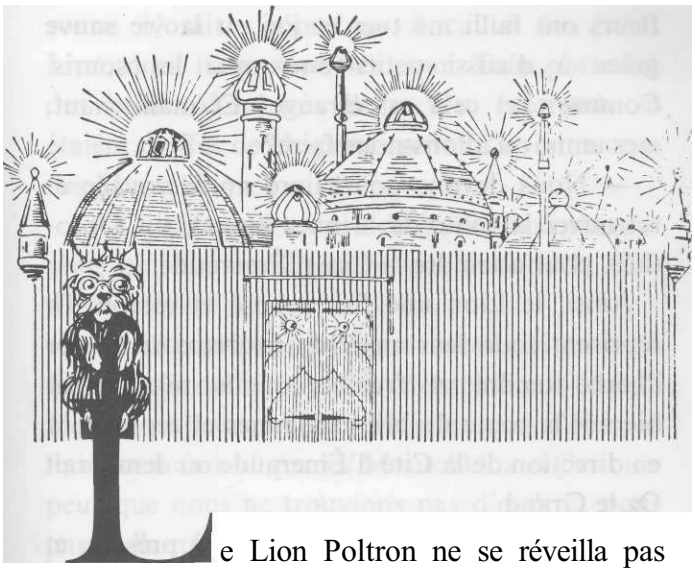
elle, craignant qu'il ne lui coure après et ne l'effraie.

Ils s'assirent aux côtés du Lion pour guetter son réveil; et l'Épouvantail alla cueillir quelques fruits aux arbres d'alentour, pour le souper de Dorothée.



CHAPITRE 10

LE GARDIEN DES PORTES



Le Lion Poltron ne se réveilla pas tout de suite : resté parmi les pavots, il en avait longtemps respiré l'odeur maléfique; quand, enfin, il ouvrit les yeux et roula du chariot, il fut tout content d'être encore en vie.

— J'ai couru le plus vite possible, dit-il, en s'asseyant et en bâillant, mais les fleurs m'ont terrassé. Comment m'avez-vous sorti de là?

Ils lui parlèrent alors des souris des champs et de la façon dont elles l'avaient généreusement

arraché à la mort; le Lion Poltron déclara en riant :

— J'ai toujours cru que j'étais fort et redoutable; et pourtant d'aussi petites choses que les fleurs ont failli me tuer et j'ai eu la vie sauve grâce à d'aussi petits êtres que les souris. Comme tout cela est étrange! Et maintenant, mes amis, qu'allons-nous faire?

— Nous devons poursuivre notre voyage et retrouver la route de briques jaunes, dit Dorothée, pour atteindre la Cité d'Émeraude.

Ainsi, le Lion une fois reposé et rétabli, ils reprirent tous leur marche, heureux de fouler l'herbe tendre et fraîche, et ils rejoignirent bientôt la route de briques jaunes et repartirent en direction de la Cité d'Émeraude où demeurait Oz le Grand.

La route était bien pavée et unie à présent, et le pays alentour était beau; nos voyageurs se réjouissaient de laisser loin derrière la forêt et, avec elle, les nombreux dangers qu'ils avaient affrontés au milieu de ses sinistres ténèbres. Ils voyaient à nouveau des barrières dressées au bord de la route; mais, cette fois, elles étaient peintes en vert, et quand ils arrivèrent à une petite maison, habitée sans doute par un fermier, celle-ci était peinte de la même couleur. Ils

passèrent devant plusieurs maisons vertes, au cours de *Y* après-midi, et les gens se mettaient parfois sur le seuil pour les regarder : on eût dit qu'ils voulaient poser des questions; mais personne n'osait s'approcher à cause du grand Lion, dont ils avaient très peur. Tous portaient des habits d'un très beau vert émeraude et étaient coiffés de chapeaux pointus comme ceux des Muntchkinz.

— Ce doit être le pays d'Oz, dit Dorothée, et nous ne sommes sûrement pas loin de la Cité d'Émeraude.

— Certes, répondit l'Épouvantail; ici, tout est vert, tandis qu'au pays des Muntchkinz c'était le bleu, la couleur préférée. Mais les gens n'ont pas l'air aussi amical que les Muntchkinz et j'ai bien peur que nous ne trouvions pas d'endroit pour passer la nuit.

— J'aimerais manger autre chose que des fruits, dit la fillette et je suis sûre que Toto meurt de faim, ou presque. Arrêtons-nous à la prochaine maison pour parler aux gens.

Quand ils furent arrivés devant une ferme assez grande, Dorothée se dirigea hardiment vers l'entrée et frappa. Une femme entrebâilla la porte et dit :

— Que voulez-vous, mon enfant, et pourquoi

vous promenez-vous avec ce gros Lion terrible?

— Nous aimerions passer la nuit chez vous, si vous nous le permettez, répondit Dorothée; quant au Lion, c'est mon ami et pour rien au monde, il ne vous ferait du mal.

— Il est apprivoisé? demanda la femme, en ouvrant la porte un peu plus.

— Oh oui, dit la fillette, et c'est aussi un grand poltron : il aura plus peur de vous que vous de lui.

— Eh bien, dit la femme après avoir réfléchi et jeté encore un regard furtif au Lion, dans ce cas vous pouvez entrer; je vais vous donner de quoi souper et un endroit où dormir.

Tous entrèrent dans la maison, où se trouvaient deux enfants et un homme. L'homme s'était blessé à la jambe et était allongé sur le lit, dans un coin. Ils eurent l'air plutôt surpris de voir une compagnie aussi bizarre, et pendant que la femme mettait la table, l'homme demanda :

— Où allez-vous tous comme cela?

— A la Cité d'Émeraude, dit Dorothée, voir Oz le Grand.

— Oh vraiment? s'exclama l'homme. Êtes-vous sûr qu'Oz vous recevra?

— Pourquoi pas? répliqua-t-elle.

— On dit qu'il n'admet personne en sa présence. Je suis souvent allé à la Cité d'Émeraude, c'est un endroit d'une merveilleuse beauté; mais je n'ai jamais été autorisé à voir Oz le Grand, et à ma connaissance, aucun être vivant n'a réussi à le voir.

— Mais il ne sort jamais? demanda l'Épouvantail.

— Jamais. Jour après jour, il siège dans la grande Salle du Trône de son palais, et même ceux qui le servent ne se sont jamais trouvés face à face avec lui.

— Comment est-il? demanda la fillette.

— C'est difficile à dire, répondit l'homme pensif. Vous comprenez, Oz est un grand Magicien et peut revêtir la forme qui lui plaît. Ainsi, pour certains, il ressemble à un oiseau, pour d'autres à un éléphant, pour d'autres encore à un chat. Pour certains, il a les traits d'une belle fée ou d'un lutin, ou revêt toute autre forme selon son gré. Mais qui est le vrai Oz, quand montre-t-il son vrai visage, on ne saurait le dire.

— Comme c'est bizarre, dit Dorothée, mais nous devons essayer d'une façon ou d'une autre de le rencontrer, sinon nous aurons entrepris notre voyage pour rien.

- Pourquoi désirez-vous voir Oz le Terrible?

— Je veux qu'il me donne de la cervelle, dit l'Épouvantail, fébrile.

— Oz pourrait arranger cela assez facilement, déclara l'homme. Il a plus de cervelle qu'il ne lui en faut.

— Et moi, je veux qu'il me donne un cœur, dit le Bûcheron-en-fer-blanc.

— Cela ne saurait l'embarrasser, poursuivit l'homme, car Oz possède une grande collection de cœurs de toutes les tailles et de toutes les formes.

— Et moi je veux qu'il me donne du courage, dit le Lion Poltron.

— Oz conserve un grand bocal de courage dans sa Salle du Trône; il l'a recouvert d'une soucoupe d'or pour l'empêcher de s'échapper. Il sera ravi de vous en donner.

— Et moi, je veux qu'il me renvoie au Kansas, dit Dorothée.

— Où se trouve le Kansas? demanda l'homme d'un air surpris.

— Je ne sais pas, répondit tristement Dorothée, mais c'est mon pays et je suis sûre que c'est quelque part.

— Vraisemblablement. Vous savez, Oz peut tout; il vous trouvera donc le Kansas, je suppose. Mais vous devez d'abord réussir à le

voir et ce sera difficile : car le grand Magicien n'aime voir personne, et généralement, c'est lui qui décide. Et toi, qu'est-ce que tu veux? poursuivit-il en s'adressant à Toto.

Toto, lui, se contentait de remuer la queue; car, chose étrange, il ne savait pas parler.

La femme leur annonça que le souper était prêt, ils s'assirent donc autour de la table et Dorothée mangea un peu d'une délicieuse bouillie, des œufs brouillés, une assiettée de beau pain blanc, et trouva son repas bien bon. Le Lion goûta à la bouillie, mais il n'apprécia guère, prétendant qu'elle était à base d'avoine et que l'avoine, c'était bon pour les chevaux, et non pour les lions. Quant à l'Épouvantail et au Bûcheron-en-fer-blanc, ils n'avalèrent pas une bouchée. Toto, lui, goûta un peu de tout et trouva bon de souper à nouveau comme il faut.

La femme prépara ensuite un lit pour Dorothée et Toto s'allongea à côté d'elle, tandis que le Lion monta la garde à la porte de sa chambre. L'Épouvantail et le Bûcheron-en-fer-blanc restèrent debout dans un coin et se tinrent tranquilles toute la nuit, mais sans dormir, naturellement.

Le lendemain matin, dès le lever du soleil, ils reprirent la route et aperçurent bientôt dans le

ciel, juste devant eux, une magnifique lumière verte.

— Ce doit être la Cité d'Émeraude, dit Dorothée.

Plus ils approchaient, plus la lumière devenait éclatante, et ils se croyaient déjà au but. Pourtant, ce n'est que dans l'après-midi qu'ils parvinrent au rempart qui entourait la Cité. C'était un mur épais assez élevé et d'un vert éclatant.

La route pavée de briques jaunes se terminait juste à la grand-porte tout incrustée d'émeraudes qui, au soleil, jetaient de tels feux que même les yeux peints de l'Épouvantail en furent éblouis.

A côté de la porte, il y avait une sonnette; Dorothée appuya sur le bouton et put entendre un tintement argentin. Alors l'énorme porte pivota lentement sur elle-même, ils la franchirent tous et se retrouvèrent sous une grande voûte dont les murs scintillaient de leurs innombrables émeraudes.

. En face d'eux se trouvait un petit homme de la même taille que les Muntchkinz. Il était tout de vert vêtu, de la tête aux pieds, et même sa peau avait quelque chose de verdâtre. A côté de lui, il y avait une grosse boîte.

Le Lion goûta à la bouillie.

En apercevant Dorothée et ses compagnons, l'homme demanda :

— Que désirez-vous dans la Cité d'Émeraude?

— Nous sommes venus ici pour rencontrer Oz le Grand, dit Dorothée.

L'homme fut tellement surpris par la réponse qu'il dut s'asseoir pour réfléchir.

— Voilà des années qu'on ne m'a demandé à voir Oz, dit-il en secouant la tête d'un air perplexe. Il est puissant et terrible, et si l'objet de votre visite est futile ou ridicule, et risque de troubler les méditations du Grand Magicien, il peut tous vous anéantir en un instant.

— Mais l'objet de notre visite n'est ni ridicule ni futile, répliqua l'Épouvantail; il est important; et nous avons ouï dire qu'Oz est un bon Magicien.

— Certainement, dit l'homme vert, et il gouverne la Cité d'Émeraude avec sagesse. Mais il se montre impitoyable envers ceux qui sont mal intentionnés ou trop curieux, et bien peu ont osé demander de le voir en face. Je suis le Gardien des Portes, et puisque vous voulez à tout prix rencontrer Oz le Grand, mon devoir est de vous mener jusqu'à son Palais. Mais auparavant, il vous faudra mettre des lunettes.

— Pourquoi? demanda Dorothée.

— Parce que, si vous ne portiez pas de lunettes, vous seriez éblouis par l'éclat et la splendeur de la Cité d'Émeraude. Même ceux qui vivent dans la Cité doivent porter des lunettes jour et nuit. Elles ferment toutes à clé; Oz en a décidé ainsi lorsque la Cité fut construite et je détiens la seule clé qui puisse les rouvrir.

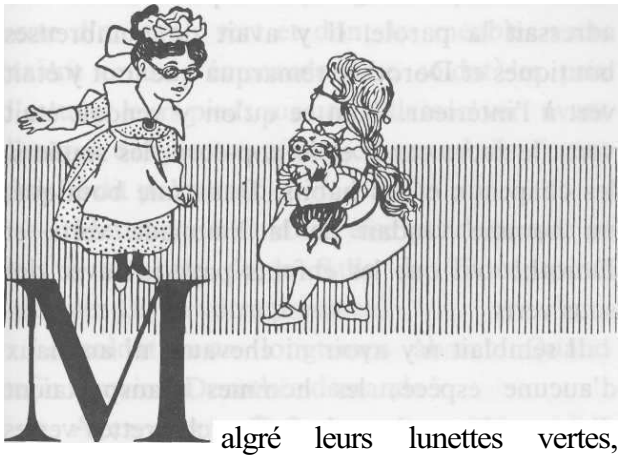
Il ouvrit la grosse boîte, et Dorothée vit qu'elle était remplie de lunettes de toutes les tailles et de toutes les formes. Leurs verres étaient tous de couleur verte. Le Gardien des Portes en trouva une paire exactement à la taille de Dorothée et il les lui mit. Elles étaient maintenues derrière sa tête par deux cordons d'or, bouclés ensemble au moyen d'une petite clé que le Gardien portait en sautoir. Une fois mises, Dorothée n'aurait pas pu les ôter, même si elle l'avait voulu; mais comme elle n'avait aucune envie d'être aveuglée par l'éclat de la Cité d'Émeraude, elle se tut.

Puis l'homme vert trouva des lunettes à la taille de l'Épouvantail, du Bûcheron et du Lion; il en eut même une paire pour Toto, et il leur donna à toutes un bon tour de clé.

Puis le Gardien des Portes mit ses propres lunettes et leur indiqua qu'il était prêt à leur montrer le chemin du Palais. Il décrocha du mur une grosse clé en or pour ouvrir une autre porte, et après avoir franchi ensemble le portail, ils le suivirent dans les rues de la Cité d'Émeraude.

CHAPITRE 11

LA MERVEILLEUSE CITÉ D'ÉMERAUDE



Malgré leurs lunettes vertes, Dorothée et ses amis, au début, furent éblouis par l'éclat de la Cité merveilleuse. Les rues étaient bordées de maisons splendides, toutes de marbre vert et incrustées d'émeraudes étincelantes. Ils marchaient sur une chaussée du même marbre, et la jointure des dalles était sertie de rangs serrés d'émeraudes qui resplendissaient au soleil. Les carreaux aux fenêtres étaient verts, le ciel au-dessus de la Cité avait une teinte verte,

et le soleil lui-même lançait des rayons verts.

Beaucoup de gens déambulaient dans les rues, hommes, femmes et enfants; tous étaient vêtus de vert et avaient le teint verdâtre. Étonnés, ils dévisageaient Dorothée et son étrange escorte, les enfants couraient se cacher derrière leurs mères à la vue du Lion; mais personne ne leur adressait la parole. Il y avait de nombreuses boutiques et Dorothée remarqua que tout y était vert à l'intérieur. Tout ce qu'on y vendait était vert : le sucre candi et le pop-corn, les souliers, les chapeaux et les habits. Dans une boutique, un homme vendait de la limonade verte et Dorothée vit que les enfants payaient avec des sous verts.

Il semblait n'y avoir ni chevaux, ni animaux d'aucune espèce; les hommes transportaient diverses choses dans de petites charrettes vertes qu'ils poussaient devant eux. Tout le monde avait un air heureux et satisfait, et chacun respirait la prospérité.

Le Gardien des Portes les conduisit par les rues jusqu'au centre de la Cité où se dressait un grand bâtiment, le Palais d'Oz, le Grand Magicien. Un soldat était de faction devant la porte, en uniforme vert et arborant une longue barbe verte.

— Voici des étrangers, lui dit le Gardien des Portes, ils insistent pour rencontrer Oz le Grand.

— Entrez, répondit le soldat, je vais lui porter votre message.

Ils franchirent donc les portes du Palais et furent introduits dans une grande pièce recouverte d'un tapis vert et dont les meubles verts étaient ornés d'émeraudes. Le soldat les pria d'essuyer leurs pieds sur un paillasson vert avant d'entrer dans cette pièce, et quand ils furent assis, il dit poliment :

— Mettez-vous à votre aise pendant que je vais à la porte de la Salle du Trône, pour informer Oz de votre présence.

Le soldat resta longtemps absent. Quand enfin il revint, Dorothée demanda :

— Avez-vous vu Oz?

— Oh non, fit le soldat, je ne l'ai jamais vu. Mais je lui ai adressé la parole comme il était assis derrière son paravent et je lui ai remis votre message. Il a déclaré qu'il vous accordera une audience si vous le désirez, mais chacun d'entre vous doit se présenter seul devant lui et il n'acceptera d'en recevoir qu'un par jour. Par conséquent, puisqu'il vous faut rester au Palais plusieurs jours, je vais vous faire conduire à vos

la nuit à faire marcher ses articulations pour s'assurer qu'elles étaient encore en bon état de fonctionnement. Le Lion, lui, aurait préféré un lit de feuilles sèches dans la forêt, et n'appréciait guère d'être enfermé dans une chambre; mais il était trop sensé pour se laisser importuner par ce détail : il bondit donc sur le lit et, en se pelotonnant comme un chat, s'endormit dans un ronronnement, le temps qu'il faut pour le dire.

Le lendemain matin après le petit déjeuner, la servante verte vint chercher Dorothée; elle lui passa une des plus jolies robes vertes — elle était en satin broché vert — Dorothée mit un tablier de soie verte et noua un ruban vert autour du cou de Toto, puis ils se dirigèrent vers la Salle du Trône d'Oz le Grand.

Ils traversèrent une grande antichambre peuplée d'une foule de dames et de courtisans, tous vêtus de riches costumes. Ces gens n'avaient rien d'autre à faire que la conversation; mais tous les matins ils devaient attendre à l'extérieur de la Salle du Trône, et pourtant on ne leur avait jamais permis de voir Oz. Quand Dorothée fit son entrée, ils la regardèrent avec curiosité et l'un d'eux chuchota :

— Avez-vous vraiment l'intention de voir le visage d'Oz le Redoutable?

— Bien sûr, dit la fillette, s'il accepte de me recevoir.

— Oh, il est d'accord pour vous recevoir, dit le soldat, qui avait transmis son message au Magicien, et pourtant il n'aime pas qu'on lui demande une entrevue. D'ailleurs, il s'est tout d'abord mis en colère, et m'a dit que je devrais vous renvoyer d'où vous venez. Ensuite, il m'a demandé comment vous étiez, et quand j'ai fait allusion à vos souliers d'argent, il a manifesté un très vif intérêt. Enfin, je lui ai parlé de cette marque que vous portez sur le front, et il a décidé de vous admettre en sa présence.

Au même moment, on entendit une sonnette, et la servante verte dit à Dorothée :

— Voilà le signal. Vous devez entrer seule dans la Salle du Trône.

Elle ouvrit une petite porte; Dorothée la franchit hardiment et se retrouva dans un endroit merveilleux. La pièce était grande et ronde, avec un plafond élevé en forme de dôme, recouvert, ainsi que les murs et le sol, d'énormes émeraudes serties côte à côte. Une intense clarté, aussi vive que celle du soleil, tombait du centre du dôme sur les émeraudes.

Mais les yeux de Dorothée furent éblouis par le grand trône de marbre vert au milieu de la

pièce. Il avait la forme d'une chaise et était parsemé de pierres précieuses, comme tout le reste. Au milieu du siège trônait une énorme Tête sans corps ni bras ni jambes. Il n'y avait pas un cheveu sur cette tête, qui avait cependant des yeux, un nez et une bouche, et la tête du plus grand des géants eût semblé petite à côté.

Comme Dorothée ne détachait pas le regard de ce spectacle dans un émerveillement mêlé de crainte, les yeux se mirent à tourner lentement et à la fixer avec attention. Puis la bouche remua et Dorothée entendit une voix prononcer ces mots :

— Je suis Oz, le Grand et le Redoutable. Qui êtes-vous et que me voulez-vous?

Elle s'attendait à entendre sortir de l'énorme Tête une voix plus épouvantable; cela lui rendit courage, et elle répondit :

— Je m'appelle Dorothée, l'Humble et l'Obéissante. Je suis venue vous prier de m'aider.

Les yeux la regardèrent d'un air pensif pendant une bonne minute. Puis la voix ajouta :

— Où avez-vous trouvé les souliers d'argent?

— Je les tiens de la Méchante Sorcière de l'Est, que ma maison a tuée en lui tombant dessus, répliqua-t-elle.

— D'où vient la marque imprimée sur votre front? poursuivit la voix.

— C'est là que la Bonne Sorcière du Nord m'a embrassée, quand elle m'a fait ses adieux en m'envoyant vers vous, dit la fillette.

Les yeux la fixèrent à nouveau, et ils virent bien qu'elle disait la vérité. Puis Oz demanda :

— Qu'attendez-vous de moi?

— Renvoyez-moi au Kansas, où se trouvent ma tante Em et mon oncle Henry, répondit-elle d'un ton sérieux. Je n'aime pas votre pays, et pourtant il est bien beau. Je suis sûre que tante Em se ronge d'inquiétude à cause de mon absence prolongée.

Les yeux clignèrent trois fois, puis ils se tournèrent vers le plafond, s'abaissèrent vers le plancher et roulèrent de si étrange façon qu'ils semblaient balayer toute la pièce. Enfin, ils revinrent se poser sur Dorothée.

— Pourquoi devrais-je vous rendre ce service? demanda Oz.

— Parce que vous êtes fort et que je suis faible, parce que vous êtes un grand Magicien et que je suis seulement une petite fille sans défense.

— Mais vous avez eu la force de tuer la Méchante Sorcière de l'Est, dit Oz.

— C'est arrivé tout seul, répliqua simplement Dorothée. Je n'ai pas pu l'empêcher.

— Eh bien, dit la Tête, je vais vous donner ma réponse. Vous n'avez pas le droit d'attendre de moi que je vous renvoie au Kansas si vous ne faites rien pour moi en retour. Dans ce pays, rien n'est gratuit pour personne. Si vous désirez que j'use de mon pouvoir magique pour vous renvoyer chez vous, vous devez commencer par faire quelque chose pour moi. Aidez-moi et je vous aiderai.

— Que dois-je faire? demanda la fillette.

— Tuer la Méchante Sorcière de l'Ouest, répondit Oz.

— Mais j'en suis incapable, s'exclama Dorothée, au comble de la surprise.

— Vous avez bien tué la Sorcière de l'Est, et vos souliers d'argent ont un pouvoir magique. Il ne reste plus qu'une Méchante Sorcière dans tout le pays; le jour où vous m'apprendrez sa mort, je vous renverrai au Kansas, mais pas avant.

La fillette se mit à pleurer, tellement elle était déçue ; les yeux clignèrent encore et lui lancèrent un regard inquiet, comme si Oz le Grand pensait qu'il dépendait de sa volonté à elle de l'aider.

— Je n'ai jamais rien tué volontairement, dit-

elle dans un sanglot, et même si je le voulais, comment pourrais-je tuer la Méchante Sorcière? Si vous ne pouvez pas la tuer vous-même, vous qui êtes Grand et Redoutable, comment cela me serait-il possible, à moi?

— Je ne sais pas, dit la Tête, mais telle est ma réponse, et vous ne reverrez votre oncle et votre tante qu'une fois que la Méchante Sorcière sera morte. Cette sorcière est perverse, terriblement perverse, ne l'oubliez pas, et il faut la tuer. Maintenant partez, et ne demandez pas à me revoir avant d'avoir accompli votre tâche.

Dorothée quitta la Salle du Trône la mort dans l'âme, et alla rejoindre le Lion, l'Épouvantail et le Bûcheron, impatients d'entendre ce qu'avait bien pu lui dire Oz.

— Tout espoir est perdu pour moi, dit-elle, car Oz refuse de me renvoyer chez moi si je ne tue pas la Méchante Sorcière de l'Ouest, et je ne pourrai jamais accomplir une chose pareille.

Ses amis étaient navrés, mais ne pouvaient rien faire pour elle; elle retourna donc à sa chambre, s'allongea sur le lit et, à force de penser, finit par s'endormir.

Le lendemain matin, le soldat aux favoris verts vint trouver l'Épouvantail et lui dit :

— Suivez-moi, Oz m'envoie vous chercher.

L'Épouvantail le suivit donc et fut introduit dans la grande Salle du Trône où il aperçut, assise sur le trône d'émeraudes, une dame des plus ravissantes. Elle était vêtue d'une gaze de soie verte et portait, sur sa chevelure verte toute bouclée, une couronne de joyaux. De ses épaules partaient des ailes aux reflets splendides et si légères qu'elles frissonnaient au moindre souffle.

Devant cette belle personne, l'Épouvantail fit une gracieuse révérence, autant qu'on peut le faire quand on est bourré de paille; puis celle-ci le regarda gentiment et dit :

— Je suis Oz, le Grand et le Redoutable. Qui êtes-vous et que me voulez-vous?

Or l'Épouvantail, qui s'attendait à voir l'énorme Tête dont lui avait parlé Dorothée, était au comble de l'étonnement; néanmoins il trouva le courage de lui répondre :

— Je ne suis qu'un Épouvantail bourré de paille. C'est pourquoi je n'ai pas de cervelle, et je viens vous supplier de m'en mettre un peu dans la tête, pour que je puisse devenir un homme comme tous ceux de votre royaume.

— Pourquoi le ferais-je? demanda la Dame.

— Parce que vous êtes sage et puissante, et que vous seule pouvez m'aider, répondit l'Épouvantail.

— Je n'accorde jamais de faveur sans quelque service en retour, dit Oz; mais je veux bien promettre ceci. Si vous acceptez de tuer pour moi la Méchante Sorcière de l'Ouest, je vous octroierai une bonne dose de cervelle, et d'une si bonne qualité que vous serez l'homme le plus sage de tout le pays d'Oz.

— Mais n'avez-vous pas demandé à Dorothée de tuer la Sorcière? dit l'Épouvantail étonné.

— C'est exact. Peu m'importe qui la tue. Mais je n'exaucerai pas votre vœu avant qu'elle n'ait été anéantie. Maintenant, allez et ne cherchez pas à me revoir tant que vous n'aurez pas mérité ce que vous désirez si ardemment.

L'Épouvantail, très peiné, alla retrouver ses amis et leur rapporta les paroles d'Oz; Dorothée fut fort surprise d'apprendre que le grand Magicien n'était pas une Tête, mais une belle Dame.

— N'importe, dit l'Épouvantail, elle aurait autant besoin d'un cœur que le Bûcheron.

Le jour suivant, le soldat aux verts favoris vint trouver le Bûcheron et dit :

— Oz m'envoie vous chercher, suivez-moi.

Le Bûcheron s'exécuta donc et arriva devant la grande Salle du Trône. Il ignorait s'il allait

voir Oz sous la forme d'une belle Dame ou d'une Tête, mais il aurait préféré la belle Dame. « Car, se disait-il, si c'est la Tête, je suis sûr de ne pas obtenir de cœur, puisqu'une tête n'a pas de cœur et ne peut comprendre mon désir. Mais si c'est la belle Dame, j'essaierai de l'attendrir, on dit que les dames ont le cœur tendre. »

Mais, en entrant dans la grande Salle du Trône, le Bûcheron ne vit ni Tête ni Dame : Oz avait pris la forme d'une Bête terrifiante. Elle avait presque la taille d'un éléphant; c'était à se demander si le trône vert pourrait supporter son poids. Elle avait la tête d'un rhinocéros mais était dotée de cinq yeux. Cinq grands bras sortaient de son corps, qui était également pourvu de cinq jambes, longues et maigres. Tout son corps était couvert d'un poil épais et laineux, et on ne pouvait imaginer de monstre plus effrayant. Heureusement pour le Bûcheron qu'il n'eût pas encore de cœur, car celui-ci se serait affolé de terreur. Mais comme il n'était qu'en fer-blanc, le Bûcheron n'éprouva pas la moindre frayeur ; par contre sa déception était grande.

— Je suis Oz, le Grand et le Redoutable, rugit la Bête. Qui êtes-vous et que me voulez-vous?

— Je suis un Bûcheron-en-fer-blanc. Je n'ai donc pas de cœur et ne puis aimer. Je vous supplie de me donner un cœur afin d'être comme les autres hommes.

— Pourquoi le ferais-je? demanda la Bête d'un ton hautain.

— Parce que je vous le demande, et que vous seul pouvez m'exaucer, répondit le Bûcheron.

Oz accueillit ces mots par un sourd grognement mais ajouta, bourru :

— Si vraiment vous désirez un cœur, vous devez le mériter.

— De quelle manière? demanda le Bûcheron.

— Aidez Dorothée à tuer la Méchante Sorcière de l'Ouest, répliqua la Bête. Une fois la Sorcière anéantie, venez me retrouver et à ce moment-là, je vous donnerai le cœur le plus gros, le plus tendre et le plus affectueux de tout le pays d'Oz.

Ainsi notre Bûcheron-en-fer-blanc n'eut plus qu'à retourner tout chagrin auprès de ses amis et leur raconter son entrevue avec la terrible Bête. Ils s'émerveillaient que le grand Magicien pût prendre toutes ces formes, et le Lion dit :

— S'il m'apparaît sous les traits d'une Bête, je rugirai de toutes mes forces et je l'effrayerai tellement qu'il exaucera tous mes vœux. Si c'est

sous les traits de la belle Dame, je ferai mine de lui sauter dessus et je l'obligerai ainsi à réaliser ma prière. Si c'est la grande Tête, elle sera à ma merci, car je la ferai rouler dans toute la salle jusqu'à ce qu'elle promette de nous satisfaire. Courage donc, mes amis, car tout va s'arranger.

Le lendemain matin, le soldat aux verts favoris conduisit le Lion à la grande Salle du Trône et s'effaça pour le laisser entrer.

Le Lion franchit aussitôt la porte, regarda autour de lui et, à sa grande surprise, aperçut devant le trône une Boule de feu, d'une lumière si cruelle qu'il pouvait à peine la supporter. Il crut tout d'abord qu'Oz avait pris feu par accident et achevait de se consumer : mais quand il essaya de s'approcher, l'intense chaleur lui roussit les moustaches et en rampant, il regagna la porte, tremblant de tous ses membres.

Alors, une voix calme sortit de la Boule de feu et prononça ces mots :

— Je suis Oz, le Grand et le Redoutable. Qui êtes-vous et que me voulez-vous?

Le Lion répondit :

— Je suis un Lion Poltron, et un rien m'effraie. Je viens vous supplier de me donner du courage pour mériter le titre de Roi des

Animaux, que tous les hommes me décernent.

— Pourquoi vous donnerais-je du courage? demanda Oz.

— Parce que, de tous les Magiciens, vous êtes le plus grand et vous seul avez le pouvoir d'exaucer mon désir, répondit le Lion.

La Boule de feu flamboya un instant et la voix reprit :

— Apportez-moi la preuve que la Méchante Sorcière est anéantie, alors je vous donnerai du courage; mais tant qu'elle vivra, vous resterez un poltron.

Ce discours courrouça le Lion, qui ne trouva rien à répondre; hébété, il contemplait la Boule de feu : celle-ci se mit à rougeoyer, il fit demi-tour et quitta la salle, ventre à terre. Il fut content de se retrouver parmi ses amis et leur raconta sa terrible entrevue avec le Magicien.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire? demanda tristement Dorothée.

— La seule chose que nous ayons à faire, répliqua le Lion, c'est de nous rendre au pays des Ouinkiz, de nous mettre à la recherche de la Méchante Sorcière et de l'anéantir.

— Et si on ne peut pas? dit la fillette.

— Alors, je n'aurai jamais de courage, déclara le Lion.

— Et moi, je n'aurai jamais de cervelle, ajouta l'Épouvantail.

— Et moi, je n'aurai jamais de cœur, dit le Bûcheron-en-fer-blanc.

— Et moi, je ne reverrai jamais tante Em et oncle Henry, dit Dorothée en se mettant à pleurer.

— Attention, cria la servante verte, vos larmes vont tacher votre robe de soie verte.

Dorothée sécha donc ses yeux et dit :

— Je crois que nous devons essayer, mais je ne veux tuer personne, même pour revoir tante Em.

— Je vais vous accompagner, mais je suis trop poltron pour tuer la Sorcière, dit le Lion.

— Moi aussi, je vais venir, déclara l'Épouvantail, mais je ne pourrai pas vous être très utile, je suis tellement sot.

— Je n'ai pas le cœur de faire du mal, même à une Sorcière, fit remarquer le Bûcheron-en-fer-blanc, mais si vous partez, alors je suis des vôtres.

Il fut donc décidé qu'ils partiraient le lendemain matin; le Bûcheron aiguisa sa hache sur une meule verte et fit huiler toutes ses jointures. L'Epouvantail, quant à lui, se bourra de paille fraîche et Dorothée lui repeignit les yeux pour qu'il y voie mieux. La servante, qui s'était montrée très aimable avec eux, remplit le panier de Dorothée de friandises et noua autour du cou de Toto un ruban vert orné d'une clochette.

Ils allèrent au lit très tôt et dormirent profondément jusqu'à l'aube ; ils furent réveillés par le chant d'un coq vert qui vivait dans la basse-cour du palais et le caquètement d'une poule qui venait de pondre un œuf vert.

CHAPITRE 12

À LA RECHERCHE DE LA MÉCHANTE SORCIÈRE

Le soldat aux verts favoris les reconduisit par les rues de la Cité d'Émeraude, jusqu'au poste du Gardien des Portes. Cet officier détacha leurs lunettes pour les remettre dans sa grande boîte, puis très courtoisement, ouvrit la porte à nos amis.

— Par où va-t-on chez la Méchante Sorcière de l'Ouest? demanda Dorothée.

— Il n'existe pas de route, répondit le Gar-

dien; personne n'a jamais cherché à aller de ce côté-là.

— Alors, comment ferons-nous pour la trouver? s'inquiéta la petite fille.

— Ce sera facile, répliqua l'homme; dès que la Sorcière saura que vous êtes chez les Ouinkiz, c'est elle qui vous trouvera pour faire de vous ses esclaves.

— Pas si sûr, intervint l'Épouvantail. Nous avons l'intention de la supprimer.

— Dans ce cas, cela change tout, dit le Gardien des Portes. Personne n'a jamais tenté de la détruire, c'est pourquoi j'ai pensé qu'elle vous réduirait en esclavage, comme les autres. Mais prenez garde, elle est cruelle et malfaisante, elle ne se laissera pas détruire facilement. Allez toujours vers l'Ouest, du côté du soleil couchant, vous ne risquerez pas de la manquer.

Ils le remercièrent et lui firent leurs adieux, puis prirent la direction de l'Ouest, cheminant par des prés égayés çà et là de marguerites et de boutons d'or. Dorothée portait toujours la jolie robe de soie qu'on lui avait donnée au palais, mais à sa grande surprise, la robe n'était plus verte mais d'une blancheur immaculée. Et comme la robe de Dorothée, le ruban noué au cou de Toto avait aussi perdu sa couleur verte.

Le soldat aux verts favoris les reconduisit par les rues.

La Cité d'Émeraude fut bientôt loin derrière eux. Peu à peu, le sol devenait rude et accidenté, il n'y avait ni fermes ni maisons dans la contrée de l'Ouest, et la terre était laissée en friches.

Sous le soleil brûlant de l'après-midi, nul arbre ne leur offrit son ombre et sa fraîcheur; las bien avant la tombée de la nuit, Dorothée, Toto et le Lion s'étendirent dans l'herbe et s'endormirent aussitôt, veillés par le Bûcheron et l'Épouvantail.

Or, la Méchante Sorcière de l'Ouest n'avait qu'un œil, mais un œil aussi puissant qu'un télescope, capable d'embrasser du regard toute l'étendue du pays. Donc, comme elle était assise sur le perron de son château, lorgnant les alentours, sa vue tomba par hasard sur Dorothée endormie au milieu de ses compagnons. Ils se trouvaient à une très grande distance, mais la présence de ces intrus courrouça fort la Méchante Sorcière; elle prit un sifflet d'argent suspendu à son cou, et siffla : de tous les horizons accoururent de grands loups, aux longues pattes, aux yeux cruels, aux crocs pointus.

— Courez me mettre ces gens en pièces, ordonna la Sorcière.

— Ne voulez-vous pas en faire vos esclaves? demanda le chef de la horde.

— A quoi bon? répondit-elle. Un homme en fer-blanc, l'autre en paille, une petite fille, et un Lion, des propres à rien en somme. Vous pouvez les mettre en pièces.

— Très bien, dit le loup, et il s'élança, sa meute sur les talons.

Par bonheur, l'Épouvantail et le Bûcheron étaient bien éveillés; ils entendirent les loups approcher.

— J'en fais mon affaire, dit le Bûcheron; mettez-vous derrière moi, je vais les recevoir.

Il prit sa hache au tranchant aiguisé; quand le chef de la bande arriva à sa portée, il brandit son arme et trancha net la tête du loup qui mourut sur le coup. A peine relevait-il le bras qu'un autre assaillant fonçait sur lui; le Bûcheron l'abattit avec la même sûreté. Quarante loups l'assaillirent, quarante fois l'arme du bûcheron fit son œuvre, si bien qu'au dernier coup, les morts s'empilaient en un grand tas devant le Bûcheron.

Alors il abaissa sa hache et vint s'asseoir auprès de l'Épouvantail qui dit, admiratif :

— Un beau combat, mon ami !

Et ils attendirent le réveil de Dorothée. Le lendemain matin, la fillette fut vraiment effrayée à la vue de cette montagne de loups aux poils

hirsutes, mais le Bûcheron-en-fer-blanc lui raconta la bataille. Elle le remercia de les avoir sauvés, et après le déjeuner, on se remit en route.

Or ce même matin, la Méchante Sorcière vint sur le seuil de son château et scruta l'horizon de son *œil* unique, aussi loin que sa vue pouvait atteindre. Elle vit ses loups, gisant décapités, tandis que les étrangers poursuivaient leur voyage à travers le pays. Plus furieuse que jamais, elle saisit son sifflet d'argent et lança deux coups de sifflet.

Aussitôt, une nuée de corbeaux obscurcit le ciel et vint s'abattre à ses pieds. La Sorcière s'adressa à leur Roi :

— Vole immédiatement vers ces étrangers; crève-leur les yeux et mets-les en pièces.

La nuée des corbeaux sauvages repartit en direction de Dorothée et ses compagnons. La fillette prit peur en les voyant arriver, mais l'Épouvantail déclara :

— Cette fois, c'est moi qui en fais mon affaire. Couchez-vous par terre derrière moi, vous ne risquerez pas d'être blessés.

Tous s'allongèrent sur le sol, sauf l'Épouvantail qui se redressa en écartant les bras.

A sa vue, les corbeaux s'arrêtèrent, effrayés :

d'ordinaire, ces oiseaux n'osent pas approcher des épouvantails. Mais le Roi des corbeaux leur dit:

— Ce n'est qu'un mannequin de paille. Je vais lui crever les yeux.

Il fondit sur l'Épouvantail, mais celui-ci l'empoigna par la tête, et lui tordit le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. Un autre corbeau l'attaqua à son tour; l'Épouvantail lui tordit le cou tout aussi tranquillement. Quarante corbeaux l'attaquèrent, l'Épouvantail tordit quarante cous ; à la fin du combat, tous les oiseaux gisaient morts à ses pieds. Ses compagnons se relevèrent et ils reprirent leur marche.

Quand la Méchante Sorcière vint scruter l'horizon et découvrit les cadavres amoncelés de ses corbeaux, elle entra dans une rage épouvantable et siffla trois fois de son sifflet d'argent.

Aussitôt, l'air s'emplit d'un bourdonnement puissant et un essaim d'abeilles noires vint danser au-dessus de sa tête.

— Rattrapez-moi ces étrangers, ordonna-t-elle, et faites-les mourir à coups de dards.

Les abeilles virevoltèrent et partirent en direction de Dorothée et ses amis. Mais le Bûcheron les avait aperçues, et déjà, l'Épouvantail savait ce qu'il fallait faire.

— Prenez ma paille, dit-il, et répandez-la sur la petite, le chien et le Lion; les abeilles ne pourront pas les piquer.

Ce que fit le Bûcheron; Dorothée, serrant Toto dans ses bras, se blottit contre le Lion, et tous trois disparurent sous la paille.

Quand les abeilles arrivèrent, il ne restait plus que le Bûcheron; elles fondirent sur lui, mais se brisèrent le dard contre le fer-blanc, sans lui causer la moindre piqûre. Et comme ces insectes ne peuvent survivre à la perte de leur aiguillon, ainsi périrent les abeilles noires, et leurs dépouilles s'éparpillaient autour du Bûcheron comme de petits tas de menu charbon.

Alors Dorothée et le Lion se relevèrent, et la fillette aida le Bûcheron-en-fer-blanc à rempailler l'Épouvantail jusqu'à ce qu'il ait repris sa bonne mine. Une fois de plus, l'on se remit en route.

La Méchante Sorcière, voyant ses abeilles noires entassées comme mottes de menu charbon, devint folle de colère; elle tapait du pied, s'arrachait les cheveux, grinçait des dents. Elle fit venir ensuite une douzaine d'esclaves — des Ouinkiz —, leur distribua des lances acérées, et leur ordonna d'aller occire ces étrangers.

Le peuple des Ouinkiz n'était pas des plus courageux, mais il leur fallait obéir; ils se

lancèrent donc à la poursuite de Dorothée. Ils l'avaient à peine rattrapée que le Lion bondit vers eux en poussant un rugissement si farouche qu'épouvantés, les pauvres Ouinkiz s'enfuirent sans demander leur reste.

Quand ils rentrèrent au château, la Sorcière leur administra une bonne fouettée à l'aide d'une lanière, puis les renvoya à leurs tâches; après quoi, elle s'assit pour réfléchir à ce qu'il convenait de faire. Elle n'arrivait pas à comprendre comment tous ses plans avaient échoué ; elle restait néanmoins une Sorcière très puissante, aussi puissante que mauvaise, et elle eut tôt fait de trouver un nouvel expédient.

Elle gardait, dans une armoire, une Coiffe d'or, ceinte d'une rangée de rubis et de diamants. Cette Coiffe était dotée d'un charme. Quiconque la possédait pouvait par trois fois invoquer l'aide des Singes ailés : ceux-ci devaient accomplir tout ce qui leur serait ordonné. On ne pouvait cependant les convoquer plus de trois fois. Et deux fois déjà, la Méchante Sorcière avait eu recours au pouvoir magique de la Coiffe. D'abord, lorsqu'elle avait réduit les Ouinkiz en esclavage, et installé sa domination sur leur peuple. Les Singes ailés l'avaient aidée dans son entreprise. Ensuite, lorsqu'elle avait

lutté contre le Grand Oz lui-même, et l'avait chassé du pays de l'Ouest. Les Singes ailés lui avaient prêté leur concours. Une fois encore, mais la dernière, pouvait-elle recourir au charme de la Coiffe d'or. Pour cette raison, elle avait d'abord essayé toutes les autres ressources dont elle disposait. Or, à présent que ses loups cruels, ses corbeaux sauvages, ses abeilles noires avaient succombé, que ses esclaves s'étaient sauvés devant le Lion Poltron, il ne lui restait plus que ce moyen pour venir à bout de Dorothée et ses amis.

La Sorcière tira donc la Coiffe d'or de son armoire, et la posa sur sa tête. Puis, se tenant sur son pied gauche, elle prononça lentement :

— Ep-pe, pep-pe, pak-ke!

Ensuite, campée sur son pied droit, elle dit :

— Hil-lo, hol-lo, hel-lo!

Enfin, debout sur ses deux pieds, elle cria très fort :

— Ziz-zu, zuz-zy, zik !

Le charme commença tout de suite à opérer. Le ciel s'assombrit, tandis qu'un sourd grondement résonnait dans les airs, suivi bientôt de battements d'ailes innombrables et d'un caquetage mêlé de rires.

Quand le soleil émergea du ciel obscurci, on

pouvait voir la Sorcière entourée d'une multitude de singes, chacun muni d'une paire d'ailes immenses et vigoureuses.

Le plus grand semblait conduire la troupe. D'un coup d'ailes, il vint se poser près de la Sorcière et dit :

— Vous nous avez appelés pour la troisième et dernière fois. Qu'ordonnez-vous?

— Emparez-vous de ces étrangers qui foulent le sol de mon pays, et faites-les tous mourir, sauf le Lion, dit la Méchante Sorcière. Amenez-moi cette bête, j'ai l'intention de la harnacher comme un cheval et de la faire travailler.

— Vos ordres seront exécutés, dit le chef.

Et dans un tumulte de cris et de jacassements, les Singes ailés s'envolèrent et arrivèrent peu après au lieu où cheminaient Dorothée et ses compagnons.

Deux ou trois Singes s'emparèrent du Bûcheron-en-fer-blanc et l'emportèrent dans les airs, jusqu'à un endroit couvert de rochers abrupts. C'est là qu'ils le lâchèrent, et le pauvre Bûcheron trouva sa chute bien longue. Il atterrit avec fracas sur les rocs, où il gisait à présent, tout bosselé, tout ébréché, sans pouvoir bouger ni même gémir.

D'autres Singes s'étaient saisis de l'Épouvantail, et de leurs longs doigts, le vidèrent entièrement de sa paille, tête comprise. De son chapeau, de ses bottes, de ses habits, ils firent un ballot qu'ils accrochèrent à la cime d'un grand arbre.

Pendant ce temps, les autres Singes ficelaient le Lion avec de grosses cordes, enroulant des anneaux autour de son corps, de sa tête, de ses pattes, jusqu'à ce qu'il ne pût plus mordre, ni griffer, ni se défendre. Alors ils le soulevèrent et l'emportèrent au château de la Sorcière, où on l'enferma dans une cour ceinte d'une haute grille de fer, pour l'empêcher de s'échapper.

Dorothée, tenant Toto dans ses bras, regardait le triste sort infligé à ses amis, tout en se disant que ce serait bientôt son tour. Le chef des Singes ailés se posa près d'elle; il écartait déjà ses longs bras velus, tandis que sa vilaine figure grimaçait horriblement; mais la marque laissée sur le front de la fillette le figea sur place, et il interdit aux autres de la toucher.

— Nous ne devons pas faire de mal à cette enfant, leur dit-il, car elle est protégée par les Puissances du Bien, qui sont plus fortes que les Puissances du Mal. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de l'emmener jusqu'au château de la Méchante Sorcière, et de l'y abandonner.

Ils soulevèrent Dorothée avec douceur et précaution, et la transportèrent légèrement jusqu'au château, où ils la déposèrent au pied du perron. Puis le chef s'adressa à la Sorcière :

— Nous vous avons obéi autant qu'il nous était possible de le faire. L'Homme en fer-blanc et l'Épouvantail sont détruits, le Lion est captif dans la cour. Mais nous n'osons pas toucher à la fillette, ni à son petit chien. Votre pouvoir sur nous vient de prendre fin, et vous ne nous reverrez jamais plus.

Dans un chahut de rires et de jacassements, les Singes ailés s'envolèrent et eurent bientôt disparu.

A la vue du signe imprimé sur le front de Dorothée, la Sorcière fut tout d'abord surprise et contrariée; elle savait bien que, pas plus que les Singes ailés, elle ne pouvait rien tenter de mauvais à son encontre. Elle posa son regard sur les pieds de Dorothée, et apercevant les Souliers d'argent, se mit à trembler de frayeur, car elle n'ignorait pas qu'un charme puissant leur était attaché. Sur le coup, elle fut tentée de s'enfuir, mais elle se ravisa : les yeux de Dorothée lui révélaient toute l'innocence de son âme enfantine; il était évident que la petite fille ignorait quel pouvoir merveilleux elle détenait

grâce aux Souliers d'argent. Ricanant dans son for intérieur, la Sorcière se dit : « Je peux encore en faire mon esclave, car elle ne connaît pas son pouvoir. » Alors, d'un ton dur et brutal, elle ordonna :

— Suis-moi, et écoute bien tout ce que je te dis; sinon, attends-toi à subir le sort du Bûcheron et de l'Épouvantail.

Dorothée la suivit donc dans le château, à travers une enfilade de salles magnifiques; arrivées à la cuisine, la Sorcière lui ordonna de nettoyer marmites et chaudrons, de balayer le plancher, et d'entretenir le feu de bois.

Dorothée se mit docilement à la tâche, prête à travailler de tout son cœur et de toutes ses forces, trop heureuse que la Méchante Sorcière eût décidé de l'épargner.

Dorothée occupée à sa besogne, la Sorcière se dirigea vers l'enclos du Lion Poltron; elle avait l'intention de le harnacher comme un cheval et de l'atteler à un chariot : ce serait sans doute très amusant de se faire traîner par lui à la promenade. Mais à peine eut-elle ouvert le portail, le Lion rugit de toutes ses forces et bondit si sauvagement qu'effrayée, elle sortit en courant et referma promptement la grille.

— Si je ne peux pas te mettre de harnais, dit-

elle à travers les barreaux, du moins puis-je t'affamer. Tu n'auras rien à manger tant que tu n'obéiras pas à mon bon plaisir.

Dès lors, le Lion captif fut privé de nourriture; chaque jour à midi, la Sorcière paraissait à la grille et demandait :

— Es-tu prêt à porter le harnais comme un cheval?

Et chaque fois le Lion répondait :

— Non! Si tu pénètres dans cette cour, je te mords.

Si le Lion résistait si courageusement à la volonté de la Sorcière, c'est que chaque nuit, tandis qu'elle dormait, Dorothée lui apportait de la nourriture trouvée dans le placard de la cuisine. Son repas terminé, il se couchait sur sa litière de paille, et la fillette s'allongeait près de lui, posait sa tête contre sa douce crinière touffue, et tous deux s'entretenaient de leurs malheurs et ruminaient des projets d'évasion. Mais ils ne trouvaient aucun moyen pour s'échapper de ce château, surveillé sans relâche par les jaunes Ouinkiz; esclaves de la Méchante Sorcière, ceux-ci la redoutaient trop pour lui désobéir.

La petite fille devait travailler dur pendant le jour; la Sorcière menaçait souvent de la battre,

avec le vieux parapluie dont elle ne se séparait jamais. Mais en réalité, elle n'osait pas frapper Dorothée, à cause du signe qu'elle portait au front. L'enfant n'en savait rien, aussi craignait-elle sans cesse pour elle-même et Toto. Une fois, la Sorcière donna un coup de son parapluie au petit chien; en retour, le courageux Toto s'élança et lui mordit la jambe. Pourtant, la morsure ne saigna pas : il y avait belle lurette que le sang s'était desséché dans les veines de la mauvaise Sorcière.

La vie de Dorothée devenait de plus en plus triste, à mesure qu'elle perdait l'espoir de revoir jamais le Kansas et tante Em. Parfois, elle pleurait amèrement des heures durant, et Toto, couché aux pieds de sa petite maîtresse, la regardait en gémissant, pour lui montrer qu'il partageait sa peine. A dire vrai, Toto se souciait peu d'être au Kansas ou au pays d'Oz, du moment que Dorothée était avec lui; mais il la sentait malheureuse, ce qui l'empêchait d'être heureux.

Or, la Méchante Sorcière mourait d'envie de s'approprier les Souliers d'argent que portait la petite fille. Ses abeilles, ses corbeaux, ses loups gisaient en tas et se desséchaient; elle avait épuisé tout le pouvoir de la Coiffe d'or; si

seulement elle parvenait à s'emparer des Souliers d'argent, ceux-ci lui donneraient plus de puissance qu'elle n'en avait jamais eu. Elle se mit donc à surveiller Dorothée, projetant de lui dérober ses Souliers quand elle les ôterait. Mais l'enfant était si fière de ses jolies chaussures qu'elle ne les enlevait que la nuit ou pour prendre son bain. La Sorcière avait bien trop peur de l'obscurité pour s'aventurer la nuit dans la chambre de Dorothée; mais sa peur de l'eau était encore plus forte, aussi n'approchait-elle jamais quand Dorothée prenait son bain. En effet, la vieille Sorcière ne touchait jamais l'eau, et ne laissait jamais l'eau la toucher.

Toutefois, la mauvaise créature avait plus d'un tour dans son sac et finit par trouver une ruse qui lui permettrait de s'emparer de l'objet de sa convoitise. Elle plaça une barre de fer en travers du plancher de la cuisine et, par des artifices de magie, la rendit invisible aux yeux humains. Quand Dorothée traversa la cuisine, elle trébucha sur la barre invisible et s'affala de tout son long sur le sol. Elle ne se fit pas grand mal, mais dans sa chute, elle perdit l'un des Souliers d'argent. Avant même qu'elle eût pu le reprendre, la Sorcière s'en était saisie et en avait chaussé son pied décharné.

La méchante femme jubilait du succès de sa ruse; dès l'instant qu'elle possédait l'une des chaussures, elle possédait la moitié de leur pouvoir magique, et Dorothée n'aurait pu s'en servir contre elle, même si elle avait connu leur secret.

Voyant qu'elle avait perdu une de ses jolies chaussures, la petite fille se mit en colère.

— Rendez-moi mon soulier, dit-elle à la Sorcière.

— Jamais de la vie, rétorqua l'autre, désormais, c'est à moi qu'il appartient.

— Vous êtes une mauvaise créature, criait Dorothée. Vous n'avez pas le droit de me prendre mon soulier.

— Ça m'est égal, je le garde, ricanait la vieille, et je trouverai bien l'occasion de te prendre l'autre.

Dorothée ne se contint plus. Saisissant un baquet qui se trouvait là, elle renversa son contenu sur la Sorcière qui fut mouillée des pieds à la tête.

La vilaine femme poussa un hurlement de terreur, et à la grande surprise de la fillette, commença à rétrécir et rapetisser.

— Tu vois ce que tu as fait! grinça-t-elle. Dans un instant, j'aurai complètement fondu.

— Je suis vraiment navrée, dit Dorothée, réellement effrayée de la voir fondre comme du sucre sous ses yeux.

— Tu ne savais donc pas que l'eau pouvait causer ma perte? demanda la Sorcière d'une voix plaintive et désespérée.

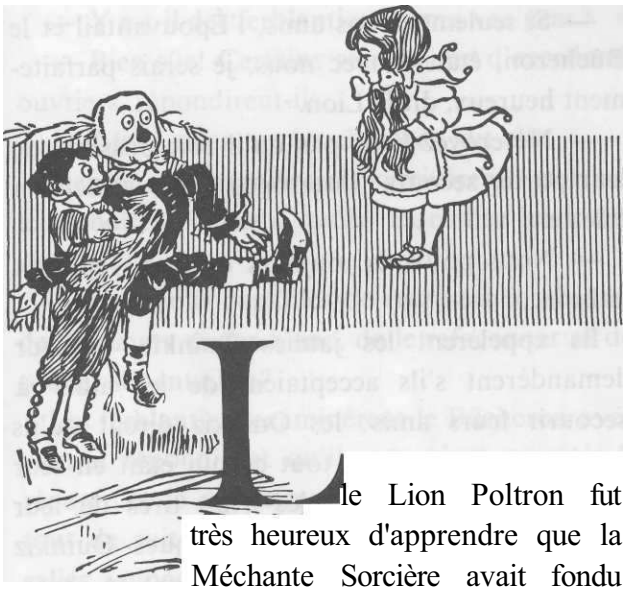
— Bien sûr que non, répondit l'enfant, comment aurais-je pu le deviner?

— Dans quelques minutes, je serai tout à fait dissoute, et mon château t'appartiendra. J'ai été bien malveillante durant ma vie, mais je n'aurais jamais cru qu'une petite fille comme toi serait capable de me faire fondre, et de mettre fin à mes méfaits. Regarde : je disparais !

A ces mots, la Sorcière se liquéfia en une masse brunâtre et informe, qui se répandit sur le plancher propre de la cuisine. Voyant qu'elle avait fondu pour tout de bon, Dorothée puisa un autre seau d'eau et le versa sur ce gâchis. Puis, à grands coups de balai, elle nettoya la pièce. Ensuite, elle ramassa le Soulier d'argent — tout ce qui restait de la vieille femme —, le lava, l'essuya avec un torchon et le remit à son pied. Enfin libre d'agir à sa guise, elle courut annoncer au Lion qu'ils étaient délivrés à jamais de la Méchante Sorcière de l'Ouest, et que leur captivité venait de prendre fin.

CHAPITRE 13

DÉLIVRANCE



Le Lion Poltron fut très heureux d'apprendre que la Méchante Sorcière avait fondu grâce à un seau d'eau ; Dorothée ouvrit aussitôt la grille de sa prison et le libéra. Ensemble, ils pénétrèrent dans le château où le premier geste de Dorothée fut de convoquer tous les Ouinkiz, pour leur annoncer la fin de leur esclavage.

La nouvelle provoqua une réjouissance sans

pareille parmi les jaunes Ouinkiz, car ils avaient dû peiner de longues années sous le joug cruel de la Méchante Sorcière. Ce jour de leur délivrance serait à jamais un jour de fête, qu'ils célébreraient par des banquets et des danses.

— Si seulement nos amis, l'Épouvantail et le Bûcheron, étaient avec nous, je serais parfaitement heureux, dit le Lion.

— Ne croyez-vous pas qu'il soit possible de leur porter secours? interrogea anxieusement la fillette.

— Nous pouvons toujours essayer, répondit le Lion.

Ils appelèrent les jaunes Ouinkiz, et leur demandèrent s'ils acceptaient de les aider à secourir leurs amis; les Ouinkiz dirent qu'ils seraient ravis de faire tout ce qui était en leur pouvoir pour celle qui les avait tirés de leur servitude. Dorothée choisit quelques Ouinkiz parmi les plus avertis, et ils se mirent en route. Ils marchèrent tout un jour et une partie du lendemain, avant de parvenir dans la plaine rocheuse où gisait le pauvre Bûcheron, tout cabossé et rompu. Sa hache se trouvait près de lui, mais le tranchant en était rouillé et le manche brisé court.

Les Ouinkiz le soulevèrent doucement dans

leurs bras, et le ramenèrent au château jaune, tandis que, sous le regard peiné du Lion, Dorothée versait quelques larmes sur le triste état de son vieil ami. Quand ils parvinrent au château, la petite fille demanda aux Ouinkiz :

— Y a-t-il des ferblantiers parmi vos gens?

— Bien sûr! Certains sont même d'excellents ouvriers, répondirent-ils.

— Alors, allez me les chercher, dit-elle.

Bientôt les ferblantiers arrivèrent, portant leurs boîtes pleines d'outils. Dorothée les interrogea :

— Êtes-vous capables de redresser les bosses de l'Homme en fer-blanc, de le refaçonner et de souder ses entailles?

Les ferblantiers examinèrent le Bûcheron avec soin et répondirent qu'ils pensaient pouvoir le réparer et le remettre en forme. Ils se mirent tout de suite à l'œuvre, dans une des grandes salles jaunes du château, et travaillèrent trois jours et quatre nuits, martelant, tordant, courbant, soudant, polissant, bocardant les jambes, le corps et la tête de l'Homme en fer-blanc. Quand ils s'arrêtèrent, il avait repris son ancienne allure, et ses articulations fonctionnaient aussi bien qu'avant. Évidemment, il avait fallu souder ça et là des raccords, mais les

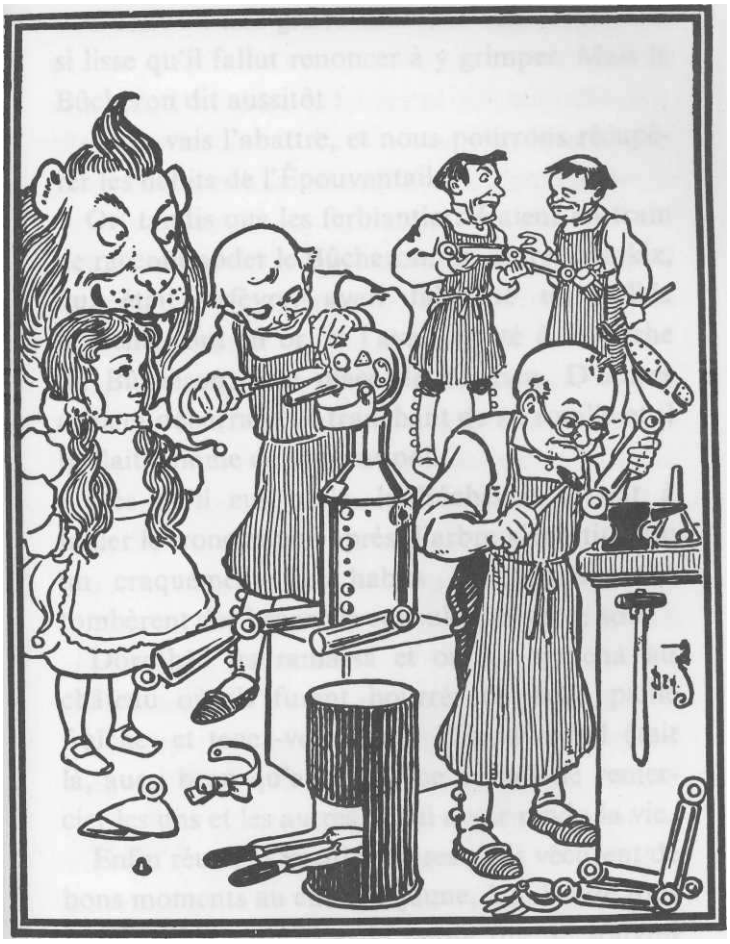
ferblantiers avaient fait du bon travail, et comme le Bûcheron n'était pas vaniteux, ce raccommodage le laissait indifférent.

Quand, enfin, il entra dans la chambre de Dorothée pour la remercier de l'avoir sauvé, il se sentait si content qu'il ne put retenir des larmes de joie; Dorothée les essuya une à une, soigneusement, avec son mouchoir, car il ne fallait pas que les articulations rouillent à nouveau. En même temps, ses propres larmes coulaient abondamment, tant les retrouvailles avec son vieil ami la touchaient, mais ces larmes-là n'avaient pas besoin d'être essuyées. Quant au Lion, il s'épongeait si souvent les yeux du bout de sa queue, que celle-ci fut bientôt trempée, et le Lion dut aller dans la cour et la tenir au soleil jusqu'à ce qu'elle fût sèche.

« Si seulement l'Épouvantail était avec nous, je serais parfaitement heureux, dit le Bûcheron, quand Dorothée lui eut raconté ses aventures.

— Nous devons essayer de le retrouver, dit la fillette.

Elle appela les Ouinkiz à la rescousse, et ils cheminèrent ensemble tout ce jour et une partie du lendemain, avant de rejoindre le grand arbre à la cime duquel les Singes Ailés avaient balancé les habits de l'Épouvantail.



Les ferblantiers travaillèrent trois jours et quatre nuits.

C'était un très grand arbre, et son tronc était si lisse qu'il fallut renoncer à y grimper. Mais le Bûcheron dit aussitôt :

— Je vais l'abattre, et nous pourrons récupérer les habits de l'Épouvantail.

Or, tandis que les ferblantiers étaient en train de raccommoder le Bûcheron, un autre Ouinkiz, qui était orfèvre, avait fabriqué un solide manche, tout en or, et l'avait ajusté à la hache du Bûcheron, à la place de l'ancien. D'autres avaient débarrassé le tranchant de sa rouille et il brillait comme de l'argent poli.

Dès qu'il eut parlé, le Bûcheron se mit à tailler le tronc et peu après, l'arbre s'abattit avec un craquement, les habits de l'Épouvantail tombèrent des branches et roulèrent sur le sol.

Dorothée les ramassa et on les ramena au château où ils furent bourrés de belle paille fraîche; et tenez-vous bien! l'Épouvantail était là, aussi beau qu'avant, et ne cessait de remercier les uns et les autres de lui avoir rendu la vie.

Enfin réunis, Dorothée et ses amis vécurent de bons moments au château jaune, à l'abri de tous besoins. Mais un jour, la petite fille se souvint de tante Em, et elle dit :

— Nous devons retourner chez Oz, et lui rappeler ses promesses.

— Oui, dit le Bûcheron, j'aurai enfin un cœur.

— Et moi, de la cervelle, ajouta l'Épouvantail, joyeusement.

— Et moi, du courage, dit le Lion pensif.

— Et moi, je rentrerai au Kansas, s'écria Dorothée en battant des mains. Oh! Partons dès demain pour la Cité d'Émeraude!

Ainsi fut-il décidé. Le jour suivant, ils invitèrent tous les Ouinkiz pour leur faire leurs adieux. Les Ouinkiz étaient désolés de les voir partir. Ils s'étaient pris d'affection surtout pour le Bûcheron, qu'ils suppliaient de demeurer chez eux pour gouverner le jaune pays de l'Ouest. Mais comprenant que rien ne les ferait changer d'avis, ils offrirent à Toto et au Lion un collier d'or chacun ; à Dorothée, un magnifique bracelet incrusté de diamants; à l'Épouvantail, un bâton de marche à pommeau d'or; quant au Bûcheron, il reçut un bidon d'huile, en argent rehaussé d'or et serti de pierreries.

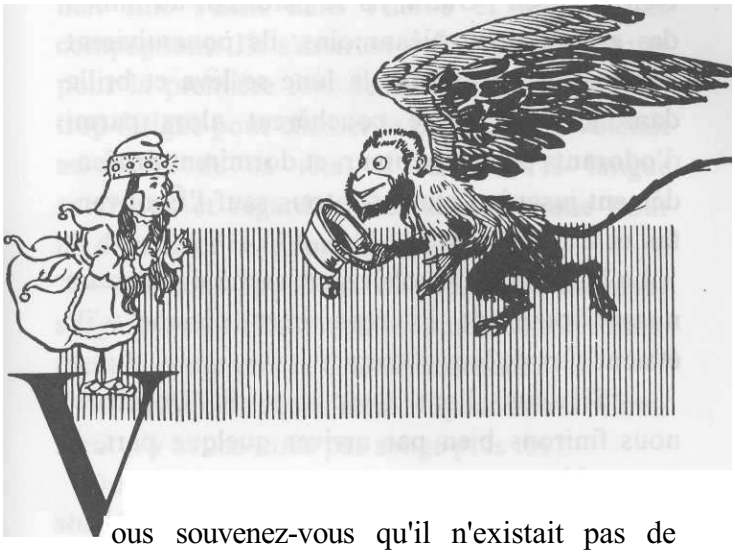
En retour, les voyageurs adressèrent chacun à leur tour aux Ouinkiz un joli discours de remerciement, et leur serrèrent à tous la main, jusqu'à ce que les bras leur en tombent de fatigue.

Dorothée alla à l'armoire remplir son panier de provisions de route; c'est alors qu'elle aperçut la Coiffe d'Or. Elle l'essaya : celle-ci lui seyait à merveille. La fillette ignorait tout du charme attaché à la Coiffe, mais elle la trouvait jolie et cette raison lui suffit pour s'en coiffer et ranger son petit bonnet de soleil dans le panier.

Ainsi fin prêts pour le voyage, ils se mirent donc en route vers la Cité d'Émeraude. Les Ouinkiz saluèrent leur départ par trois salves de hourras, et leur souhaitèrent tout le meilleur possible.

CHAPITRE 14

LES SINGES AILÉS



Vous souvenez-vous qu'il n'existait pas de route — pas même de sentier — entre le château de la Méchante Sorcière et la Cité d'Émeraude? Quand les quatre voyageurs étaient partis à la recherche de la Sorcière, c'est elle qui les avait vus venir, et avait envoyé les Singes Ailés pour les amener jusqu'à elle. Le retour s'annonçait donc plus difficile que l'aller : il fallait se frayer un chemin à travers les grands champs de boutons d'or et de marguerites. Certes, ils

savaient qu'ils devaient aller droit vers l'Est, vers le soleil levant, et ils prirent d'abord la bonne direction. Mais à midi, quand le soleil brilla au-dessus de leur tête, ne sachant plus où était l'Est, où l'Ouest, ils se perdirent au milieu des grands prés. Néanmoins, ils poursuivirent leur marche; à la nuit, la lune se leva et brilla dans le ciel. Ils se couchèrent alors parmi d'odorants pois-de-senteur, et dormirent profondément jusqu'au matin — tous sauf l'Épouvantail et le Bûcheron.

Le lendemain, le soleil était caché derrière un nuage; pourtant ils repartirent comme s'ils étaient sûrs de leur chemin.

— Si nous allons assez loin, dit Dorothée, nous finirons bien par arriver quelque part, il me semble.

Mais les jours s'écoulaient, et ils ne voyaient devant eux que des prés et des prés de pois-de-senteur. L'Épouvantail commença à ronchonner.

— Nous avons certainement perdu notre route, dit-il, et si nous ne la retrouvons pas à temps pour rejoindre la Cité d'Émeraude, je n'obtiendrai jamais ma cervelle.

— Ni moi mon cœur, renchérit le Bûcheron. Je bous d'impatience d'arriver chez Oz, et vous devez reconnaître que ce voyage n'en finit pas.

— Voyez-vous, pleurnicha le Lion Poltron, je n'ai pas le courage d'errer à l'aveuglette, sans jamais arriver nulle part.

Alors Dorothée sentit son courage l'abandonner. Elle s'assit dans l'herbe et regarda ses compagnons. Ils s'assirent et la regardèrent; et pour la première fois de sa vie, Toto se sentit trop fatigué pour chasser le papillon qui voletait au-dessus de sa tête; il haletait, la langue pendante, et regardait Dorothée, comme pour lui demander ce qu'on allait faire.

— Si nous appelions les souris des champs? suggéra-t-elle. Elles nous indiqueraient certainement la route vers la Cité d'Émeraude.

— Mais bien sûr! s'écria l'Épouvantail. Comment n'y avons-nous pas songé plus tôt?

Dorothée saisit le petit sifflet qu'elle portait à son cou depuis que la Reine des souris le lui avait donné, et siffla. Un trottinement de petites pattes ne tarda pas à se faire entendre : des centaines de souris grises accouraient. Parmi elles, se trouvait la Reine en personne, qui demanda de sa voix flûtée :

— Que puis-je faire pour mes amis?

— Nous avons perdu notre chemin, dit Dorothée. Pouvez-vous nous dire où se trouve la Cité d'Émeraude?

— Sans doute, répondit la Reine, mais c'est très loin d'ici, car vous n'avez cessé de lui tourner le dos.

C'est alors qu'elle remarqua la Coiffe d'or de Dorothée.

— Pourquoi ne recourez-vous pas à la formule magique de la Coiffe? Vous pourriez appeler les Singes ailés, ils vous transporteraient jusqu'à la Cité d'Oz en moins d'une heure.

— Une formule magique? s'étonna Dorothée. Je ne savais pas que la Coiffe en avait une. Quelle est-elle?

— C'est écrit à l'intérieur, répondit la Reine. Mais si vous décidez d'appeler les Singes ailés, il vaut mieux que nous fuyions avant leur arrivée, car ils sont pleins de malice et adorent nous tourmenter.

— Mais ils vont peut-être me faire du mal? s'inquiéta la petite fille.

— Oh ! non ! Ils doivent obéir à celui ou celle qui porte la Coiffe. Adieu !

Et la Reine décampa lestement, suivie de toutes les souris.

Dorothée regarda à l'intérieur de la Coiffe et vit quelques mots écrits sur la doublure. « Voilà la formule », se dit-elle, et elle lut attentivement les instructions, puis mit la Coiffe sur sa tête.

— Ep-pe, pep-pe, pak-ke! prononça-t-elle en levant le pied droit.

— Que dites-vous là? demanda l'Épouvantail sans comprendre.

— Hil-lo, hol-lo, hel-lo! continua Dorothée en levant le pied gauche.

— Hello! répondit placidement le Bûcheron.

— Ziz-zu, zuz-zy, zik! dit Dorothée, campée sur ses deux pieds.

Les paroles magiques à peine achevées, ils entendirent des caquetages mêlés à des claquements d'ailes : la troupe des Singes ailés volait vers eux. Le Roi s'inclina devant la fillette :

— Que désirez-vous? demanda-t-il.

— Nous aimerions aller à la Cité d'Emeraude, dit l'enfant; nous nous sommes égarés.

— Nous allons vous y porter, répondit le Roi.

Aussitôt, deux Singes prirent Dorothée dans leurs bras et s'envolèrent avec elle. D'autres saisirent l'Épouvantail, le Bûcheron et le Lion, tandis qu'un petit singe les suivait, serrant Toto dans ses bras, malgré les efforts du chien pour le mordre.

L'Épouvantail et le Bûcheron n'étaient pas tellement rassurés. Ils se souvenaient de la façon peu aimable dont les Singes ailés les avaient

traités autrefois. Mais quand ils comprirent qu'on ne leur voulait aucun mal, ils s'abandonnèrent à leurs guides et s'amusèrent à regarder les jolis prés et les bois qui défilaient, loin au-dessous d'eux.

Dorothée trouvait le voyage agréable, confortablement assise entre deux des plus grands Singes, dont l'un était le Roi lui-même. Ils avaient formé une chaise de leurs mains jointes, et prenaient garde à ne pas trop secouer la fillette.

— Pourquoi avez-vous obéi à la formule magique de la Coiffe? demanda celle-ci.

— C'est une longue histoire, répondit le Roi en riant; mais puisque nous avons du temps devant nous, je peux vous la raconter pendant le voyage, si toutefois vous le désirez.

— Cela me ferait plaisir, répondit l'enfant.

— Jadis, commença le Roi, nous étions un peuple libre et vivions heureux dans la grande forêt, volant d'arbre en arbre, mangeant des noix et des fruits, n'obéissant qu'à notre plaisir, sans avoir à servir de maître. Certains d'entre nous étaient peut-être trop pleins de malice, parfois : ils tiraient par la queue les animaux privés d'ailes, pourchassaient les oiseaux, bombardaient de noix la tête des promeneurs de la

Deux singes prirent Dorothée dans leurs bras et s'envolèrent avec elle.

forêt... Mais nous vivions sans souci, heureux, aimant à rire et jouissant de chaque heure du jour. Cela se passait il y a très longtemps, bien avant qu'Oz ne descendît des nuages pour gouverner cette contrée.

« A cette époque, vivait, dans la région du Nord, une belle princesse qui était aussi une très puissante magicienne. Tout son pouvoir lui servait à aider les gens, et jamais on ne la vit nuire à quelqu'un de bon. Elle s'appelait Gayelette, et habitait un somptueux palais, construit dans de grands blocs de rubis. Chacun l'aimait, mais grande était sa tristesse de ne trouver personne à aimer en retour, car tous les hommes étaient ou trop bêtes ou trop laids pour mériter la main d'une aussi belle et sage personne. Toutefois, elle finit par découvrir un garçon, beau, viril, et d'une sagesse au-dessus de son âge. Gayelette décida d'attendre qu'il soit tout à fait homme pour l'épouser; elle l'amena dans son palais de rubis, et employa tous ses pouvoirs magiques à le rendre aussi fort, bon et aimable qu'une femme pût le souhaiter. Parvenu à l'âge de raison, Kelala (c'était son nom), jouissait de la réputation de l'homme le meilleur et le plus intelligent de tout le pays; et sa beauté mâle était telle que Gayelette, le chérissant de plus en

plus tendrement, hâta les préparatifs du mariage.

« Mon grand-père était alors le Roi des Singes ailés, et vivait dans la forêt voisine du palais de Gayelette. C'était un joyeux drille, qui aurait plutôt manqué un bon repas qu'une bonne farce. Un jour, juste avant les noces, mon grand-père qui volait en compagnie de sa troupe, aperçut Kelala se promenant au bord de la rivière, vêtu d'un riche costume de soie rose et de velours pourpre. Mon aïeul voulut le mettre à l'épreuve. A son commandement, les Singes allèrent cueillir Kelala, l'emportèrent au-dessus de la rivière, et de là-haut, le laissèrent tomber au beau milieu des flots.

« — Nage, nage, mon bel ami, lui criait mon grand-père, et regarde bien si l'eau n'a pas taché tes habits.

« Kelala était beaucoup trop sage pour ne pas savoir nager, et sa bonne fortune n'avait nullement gâté son caractère. Il émergea de l'eau et nagea en riant vers la berge. Mais Gayelette accourait; elle vit le beau costume de soie et de velours tout abîmé par la mésaventure.

« La princesse était fort courroucée, et bien sûr, connaissait le coupable. Elle fit comparaître tous les Singes ailés devant elle, et ordonna qu'on leur attache les ailes : ils seraient traités

comme ils avaient traité Kelala, et jetés dans la rivière. Mon grand-père plaida sa cause, le désespoir au cœur, sachant trop bien qu'avec leurs ailes liées, les Singes se noieraient dans la rivière. Kelala lui-même intervint en leur faveur, si bien que Gayelette finit par les épargner, mais à une condition cependant : désormais, les Singes ailés devraient obéir trois fois aux ordres que leur donnerait le propriétaire de la Coiffe d'or. Cette Coiffe avait été fabriquée tout exprès comme cadeau de mariage pour Kelala, et l'on prétendait qu'elle avait coûté à la princesse la moitié de son royaume. Naturellement, mon grand-père et ses compagnons acceptèrent sur-le-champ la fameuse condition; c'est ainsi que nous sommes devenus les serviteurs de quiconque possède la Coiffe d'or, et devons nous soumettre trois fois à ses ordres. »

— Et qu'advint-il ensuite? demanda Dorothée, que cette histoire intéressait vivement.

— Kelala étant le premier possesseur de la Coiffe, il fut le premier à nous imposer ses volontés. Comme sa jeune fiancée ne pouvait supporter notre vue, après son mariage, il nous réunit dans la forêt et nous ordonna de nous tenir toujours hors du chemin de la princesse; et nous obéîmes contents, car elle nous faisait peur.

« C'est le seul ordre que nous eûmes à exécuter jusqu'à ce que la Coiffe d'or vînt à tomber aux mains de la Méchante Sorcière de l'Ouest. Celle-ci nous força à asservir les Ouinkiz, puis à chasser Oz lui-même du pays de l'Ouest. A présent, la Coiffe vous appartient, et vous avez le droit de formuler trois vœux. »

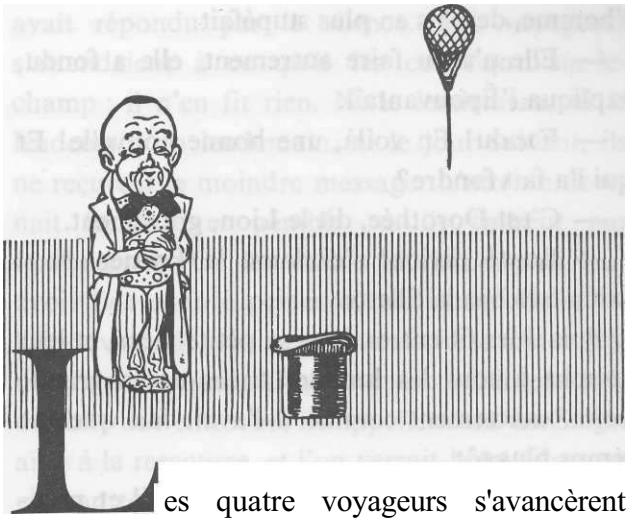
Comme le Roi des Singes achevait son histoire, Dorothée regarda en bas et aperçut les remparts verts et scintillants de la Cité d'Émeraude. Elle avait beau s'émerveiller du vol rapide des Singes, elle était néanmoins contente que le voyage fût terminé. Les étranges créatures déposèrent doucement les voyageurs devant la porte de la Cité, le Roi s'inclina très bas devant Dorothée et s'envola légèrement, suivi de sa troupe ailée.

— Nous avons fait un bon voyage, dit la petite fille.

— Oui, approuva le Lion, cela nous a promptement tirés d'embarras. Quelle chance que vous ayez emporté cette Coiffe merveilleuse !

CHAPITRE 15

LA RENCONTRE AVEC OZ LE REDOUTABLE



Les quatre voyageurs s'avancèrent vers la grand-porte de la Cité d'Émeraude, et sonnèrent. Après avoir sonné à plusieurs reprises, il leur fut ouvert par le même Gardien des Portes qu'ils avaient rencontré précédemment.

— Comment! vous êtes de retour? demanda-t-il, stupéfait.

— Vous ne nous voyez pas? ironisa l'Épouvantail.

— Mais je croyais que vous étiez allés rendre visite à la Méchante Sorcière de l'Ouest?

— Nous lui avons rendu visite, en effet, répliqua l'Épouvantail.

— Et elle vous a laissés repartir? dit l'homme, de plus en plus stupéfait.

— Elle n'a pu faire autrement, elle a fondu, expliqua l'Épouvantail.

— Fondu! En voilà, une bonne nouvelle! Et qui l'a fait fondre?

— C'est Dorothée, dit le Lion, gravement.

— Bonté divine! s'exclama le Portier, et il salua très bas la fillette.

Puis il les fit entrer dans sa petite pièce, et leur attacha à tous les lunettes tirées de sa grande boîte, exactement comme il l'avait fait quelque temps plus tôt.

Après quoi, ils franchirent le portail et pénétrèrent dans la Cité. Quand le peuple apprit du Gardien des Portes qu'ils avaient fait fondre la Méchante Sorcière de l'Ouest, une foule entoura les voyageurs et les suivit en grand cortège jusqu'au Palais d'Oz.

Le soldat aux verts favoris gardait toujours l'entrée, mais il les laissa passer immédiatement. Ils revirent la belle servante verte qui les mena chacun à son ancienne chambre pour prendre un

peu de repos, en attendant qu'Oz veuille les recevoir.

Le soldat avait aussitôt prévenu le Magicien du retour de Dorothée et de ses compagnons, ainsi que de la mort de la Méchante Sorcière. Oz avait répondu par le silence. Les voyageurs s'attendaient à ce qu'il les convoque sur-le-champ : il n'en fit rien. Ni le lendemain, ni le lendemain du lendemain, ni le jour suivant, ils ne reçurent le moindre message. L'attente devenait lassante et pénible, et ils finirent par s'offenser qu'Oz les traitât si mal, après leur avoir fait enduré peines et servitude. A la fin, l'Épouvantail pria la servante verte de transmettre à Oz que, s'il ne leur accordait pas tout de suite une entrevue, ils appelleraient les Singes ailés à la rescousse, et l'on verrait bien s'il savait ou non tenir ses promesses. Quand le Magicien reçut le message, si grande fut sa frayeur qu'il fixa la rencontre pour le lendemain matin, à neuf heures quatre minutes, dans la Salle du Trône. Il avait eu affaire une fois aux Singes ailés, dans le pays de l'Ouest, et ne tenait pas à les revoir.

Les quatre voyageurs ne purent fermer l'œil de la nuit, chacun songeant au don qu'Oz avait promis de lui accorder. Dorothée s'assoupit une

seule fois et rêva qu'elle était au Kansas, et tante Em lui disait son bonheur d'avoir retrouvé sa petite fille.

Le lendemain matin, à neuf heures, le soldat aux verts favoris s'empressa de les rassembler; quatre minutes plus tard, tous pénétraient dans la Salle du Trône d'Oz le Grand.

Naturellement, chacun d'eux s'attendait à revoir le Magicien sous la forme qu'il avait empruntée lors de leur première rencontre; aussi furent-ils bien étonnés de n'apercevoir âme qui vive dans la pièce. Ils se tenaient tout près de la porte, se serrant l'un contre l'autre, car le silence de cette salle déserte était encore plus terrifiant qu'aucune des apparences revêtues par Oz la première fois.

Bientôt, ils entendirent une voix qui semblait provenir du grand dôme, quelque part là-haut, et qui disait, solennelle :

— Je suis Oz, le Grand et le Redoutable. Pourquoi voulez-vous me voir?

Ils explorèrent du regard chaque coin de la pièce, mais ne voyant personne, Dorothée demanda :

— Où êtes-vous?

— Je suis partout, répondit la voix, mais pour les yeux des vulgaires mortels, je suis

invisible. Je vais maintenant m'installer sur mon Trône, afin que nous puissions converser.

En effet, la voix semblait à présent venir tout droit du Trône; ils s'avancèrent donc dans sa direction et se tinrent alignés, tandis que Dorothée commençait :

— Nous sommes venus vous rappeler vos promesses, ô Grand Oz.

— Quelles promesses? demanda Oz.

— Vous avez promis de me faire revenir au Kansas, dès que la Sorcière serait détruite, dit la fillette.

— Et vous avez promis de me donner une cervelle, dit l'Épouvantail.

— Et vous avez promis de me donner un cœur, renchérit le Bûcheron-en-fer-blanc.

— Et vous avez promis de me donner du courage, surenchérit le Lion Poltron.

— La Méchante Sorcière est-elle vraiment détruite? demanda la voix.

Et Dorothée crut percevoir qu'elle tremblait légèrement.

— Oui, répondit-elle. Je l'ai fait fondre avec un seau d'eau.

— Mon Dieu, fit la voix, comme c'est soudain! Très bien, revenez me voir demain, je dois réfléchir à tout cela.

— Vous avez eu tout le temps de réfléchir, s'irrita le Bûcheron..

— Nous n'attendrons pas un jour de plus, gronda l'Épouvantail.

— Vous devez tenir les promesses que vous nous avez faites, s'exclama Dorothée.

Le Lion Poltron crut bon d'intervenir aussi et d'effrayer le Magicien; il poussa donc un rugissement terrible, si féroce que Toto, alarmé, sauta de côté et culbuta contre un paravent dressé dans un coin, qui s'écroula. Le fracas de sa chute attira leurs regards dans cette direction, et ce qu'ils virent les remplit tous de stupeur. A l'endroit même que leur avait caché le paravent, se tenait un petit vieillard, chauve et ridé, et qui semblait tout aussi étonné que les voyageurs. Le Bûcheron, levant sa hache, se rua vers le petit homme en criant :

— Qui êtes-vous?

— Je suis Oz, le Grand et le Redoutable, dit le petit homme d'une voix tremblante, mais je vous en prie, ne me frappez pas, je ferai tout ce que vous désirez.

Nos amis le regardaient avec stupeur et consternation.

— Je croyais qu'Oz était une grande Tête, dit Dorothée.

— Et moi, une belle Dame, dit l'Épouvantail.

— Et moi, une terrible Bête sauvage, dit le Bûcheron.

— Et moi, une Boule de feu, dit le Lion.

— Non! vous vous trompiez, avoua humblement le petit homme. Je vous l'ai seulement fait croire.

— Fait croire! répéta Dorothée. Vous n'êtes donc pas un Grand Magicien?

— Chut! mon enfant, dit-il, ne parlez pas si fort; si l'on vous entendait, ce serait ma perte. Tout le monde me croit un Grand Magicien.

— Et vous n'en êtes pas un? demanda-t-elle.

— Pas le moins du monde, chère petite. Je ne suis qu'un homme ordinaire.

— Oh! vous êtes plus que cela! dit l'Épouvantail d'un ton d'amer reproche. Vous êtes un charlatan.

— Très exactement! déclara le petit homme en se frottant les mains, comme enchanté de l'étiquette. Je suis un charlatan.

— Mais c'est une catastrophe! dit le Bûcheron. Je n'aurai jamais de cœur, alors?

— Ni moi de courage? demanda le Lion.

— Ni moi de cervelle? gémit l'Épouvantail, séchant ses larmes du revers de son paletot.

— Mes chers amis, dit Oz, je vous en prie,

oublions ces vétilles. Pensez plutôt à moi, et à l'embarras où me place votre découverte.

— Quelqu'un d'autre sait-il que vous êtes un charlatan? demanda Dorothée.

— Personne, à part vous quatre — et moi-même, répondit Oz. J'ai dupé tout le monde, pendant si longtemps, que je croyais bien n'être jamais démasqué. J'ai commis une grosse erreur en vous laissant pénétrer dans la Salle du Trône. D'habitude, je ne me montre pas à mes sujets, c'est ainsi qu'ils sont convaincus que je suis un être terrible.

— Mais je ne comprends pas, dit Dorothée, désemparée. Comment avez-vous fait pour m'apparaître sous la forme d'une grande Tête?

— C'était une de mes ruses, répondit Oz. Venez par ici, s'il vous plaît, je vais tout vous expliquer.

Derrière le trône se trouvait une petite pièce où il les fit entrer. Par terre, dans un angle, il leur montra la grande Tête, faite de plusieurs épaisseurs de papier, et le visage soigneusement peint.

— Je la suspendais au plafond par un fil, dit Oz. Je me tenais caché derrière le paravent, et grâce à un autre fil, je faisais remuer les yeux et s'ouvrir la bouche.

« Très exactement ! Je suis un charlatan. »

— Mais la voix? insista Dorothée, intriguée.

— Je suis ventriloque, dit le petit homme, et je peux diriger le son de ma voix du côté où je le désire; c'est pourquoi vous avez cru qu'elle sortait de cette Tête. Voilà les autres artifices qui m'ont servi à vous illusionner.

Il montra à l'Épouvantail la robe et le masque grâce auxquels il s'était fait passer pour la belle Dame; et le Bûcheron put constater que sa Bête féroce n'était qu'un assemblage de peaux cousues, montées sur des baleines pour tenir les pans écartés. Quant à la Boule de feu, le faux magicien l'accrochait aussi au plafond. C'était en réalité une boule de coton; mais une fois imbibée d'huile, elle flambait furieusement.

— Tout de même, dit l'Épouvantail, vous devriez avoir honte, d'être un pareil charlatan.

— Mais j'ai honte, très honte, répondit le petit homme, tristement. Hélas! je n'avais pas le choix. Asseyez-vous, je vous prie, les sièges ne manquent pas; je vais vous raconter mon histoire.

Ils s'assirent donc, et voici ce qu'il leur raconta :

— Je suis né à Omaha...

— Mais ce n'est pas tellement loin du Kansas! interrompit Dorothée.

— Non; mais ce n'est pas tout près d'ici, dit-il en secouant tristement la tête. Quand je fus devenu grand, j'appris le métier de ventriloque, sous la direction d'un grand maître. Je peux imiter n'importe quel oiseau ou animal.

Là-dessus, il miaula comme un petit chat, de façon si ressemblante que Toto, dressant les oreilles, se mit à fureter dans les coins.

— Au bout d'un certain temps, reprit-il, je m'en lassai, et me fis homme-ballon.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Dorothée.

— Un homme qui fait de la réclame pour un cirque, expliqua-t-il. Les jours de représentation, il monte en ballon pour attirer la foule des curieux, et les amener à assister au spectacle payant.

— Oh! je vois! fit-elle.

— Donc, un jour que je montai dans le ballon, les cordes s'entortillèrent de telle sorte que je ne pus plus redescendre. Le ballon s'éleva au-dessus des nuages, un fort courant d'air le happa et l'entraîna à des lieues et des lieues de là. J'errai dans le ciel tout un jour et une nuit. Le matin du second jour, je me réveillai et découvris que je flottai au-dessus d'une contrée étrangement belle.

« Le ballon descendit progresssivement jusqu'au sol, et se posa sans heurt. Je me retrouvai au milieu d'un peuple étrange, qui, me voyant débarquer des nuages, me prit pour un Grand Magicien. Naturellement, je le leur laissai croire, car cela leur inspirait crainte et respect, et ils promirent de faire tout ce que je voudrais.

« Pour me distraire et donner de l'ouvrage à ce bon peuple, je leur ordonnai de construire cette Cité et mon Palais, ce qu'ils exécutèrent de bon cœur et avec talent. Comme ce pays était d'un vert magnifique, je décidai de l'appeler la Cité d'Émeraude, et pour faire plus vrai, je décrétai que tout le monde porterait des lunettes vertes, en sorte que tout ce qu'ils verraient serait vert. »

— Tout n'est donc pas vert, ici? demanda Dorothée.

— Pas plus qu'ailleurs, répondit Oz. Mais bien sûr, avec des lunettes vertes, tout a l'air de l'être.

— La Cité d'Émeraude fut construite il y a bien longtemps, car j'étais un tout jeune homme quand le ballon m'apporta ; je suis un vieillard à présent. Mais mon peuple a porté si longtemps ces lunettes vertes que la plupart d'entre eux croient que c'est réellement une Cité d'Émeraude; en tout cas, c'est une très belle contrée,

où abondent les pierres et les métaux précieux, et toutes choses indispensables au bonheur des gens. J'ai été bon pour mon peuple, et il m'aime; mais depuis sa construction, je me suis enfermé dans mon Palais, et personne ne m'a jamais revu.

« Ce que je redoutais le plus, c'étaient les Sorcières, car je ne possédais aucun pouvoir magique, alors qu'elles étaient vraiment capables d'accomplir des prodiges. Elles étaient quatre à se partager le pays, et régnaient chacune sur les gens qui vivent au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest. Heureusement, les Sorcières du Nord et du Sud étaient bonnes, et je savais que je n'en avais rien à craindre; mais celles de l'Est et de l'Ouest étaient terriblement malfaisantes, et si elles ne m'avaient pas cru plus puissant qu'elles-mêmes, elles n'auraient pas hésité à me détruire. Ainsi, j'ai vécu pendant des années dans la frayeur et l'angoisse; vous imaginez donc ma joie, quand j'ai appris que votre maison avait, en tombant, écrasé la Méchante Sorcière de l'Est. Lorsque vous êtes venue me trouver, j'étais prêt à vous promettre n'importe quoi, pourvu que vous me débarrassiez de l'autre Sorcière; à présent que vous l'avez fait fondre, j'avoue, à ma grande honte,

que je suis incapable de tenir mes promesses. »

— Vous n'êtes qu'un méchant! s'indigna Dorothée.

— Oh! non, ma chère enfant; je suis un très brave homme, mais un très mauvais magicien, je dois le reconnaître.

— En ce cas, vous ne pouvez pas me donner de cervelle? demanda l'Épouvantail.

— Vous n'en avez pas besoin. Chaque jour vous apprend quelque chose de nouveau. Un bébé a une cervelle, mais il ne connaît pas grand-chose. Seule l'expérience instruit, et plus vous vivrez sur cette terre, plus vous acquerrez d'expérience.

— C'est bien possible, protesta l'Épouvantail, mais je serai très malheureux tant que je n'aurai pas de cervelle.

Le faux magicien le sonda du regard.

— Bon, fit-il en soupirant. Je n'ai guère les dons d'un magicien, je vous l'ai dit; mais si vous y tenez, venez demain matin, je vous garnirai la tête d'une cervelle. Toutefois, je ne puis vous en donner le mode d'emploi; c'est à vous de le découvrir tout seul.

— Oh! merci! merci! s'écria l'Épouvantail. Je trouverai le moyen de m'en servir, n'ayez crainte.

— Et... en ce qui concerne mon courage? demanda anxieusement le Lion.

— Je suis sûr que vous en êtes bourré, répondit Oz. Ce qui vous manque, c'est la confiance en vous-même. Tout ce qui vit a peur en face du danger. Le vrai courage consiste donc à braver le danger qui fait peur, et cette sorte de courage ne vous fait pas défaut.

— Peut-être, dit le Lion, mais cela ne me rassure pas d'un poil. Je serai vraiment très malheureux, tant que vous ne m'aurez pas donné cette sorte de courage qui fait oublier qu'on a peur.

— Très bien, dit Oz, demain, je vous en ferai don.

— Et... pour ce qui est de mon cœur? demanda le Bûcheron-en-fer-blanc.

— Alors, là, dit Oz, je pense que vous avez tort de désirer un cœur. La plupart des gens s'en trouvent fort malheureux. Si seulement vous saviez ce que c'est, vous vous réjouiriez d'en être dépourvu.

— Ce doit être une affaire d'opinion, dit le Bûcheron. Pour moi, si vous me donnez un cœur, je supporterai ce malheur sans un murmure.

— Très bien, dit Oz, résigné. J'ai joué au magicien pendant des années, pourquoi ne pas faire durer le rôle un peu plus?

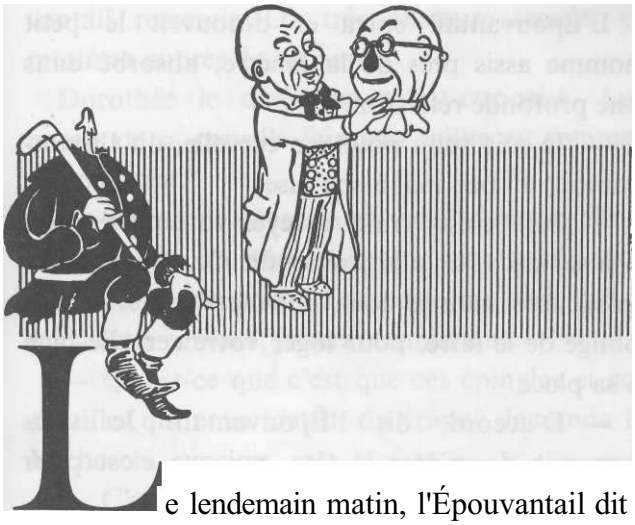
— Et moi, dit Dorothée, comment vais-je rentrer au Kansas?

— Nous allons examiner la question, répliqua le petit homme. Laissez-moi deux ou trois jours pour y réfléchir, et j'essaierai de trouver un moyen pour vous faire franchir le désert. Entre-temps, vous serez traités comme mes hôtes, et durant votre séjour au Palais mon peuple vous servira et obéira au moindre de vos désirs. En revanche, étant donné la situation, je ne vous demande qu'une chose, pour ma propre sûreté : gardez mon secret. Ne révélez à personne que je suis un charlatan.

Ils convinrent de ne rien dire de ce qu'ils venaient d'apprendre, et regagnèrent leurs chambres, réconfortés et joyeux. Même Dorothée gardait l'espoir que le « Grand et Redoutable Charlatan », comme elle l'avait surnommé, trouverait un moyen pour la renvoyer au Kansas; et dans ce cas, elle se sentait prête à tout lui pardonner.

CHAPITRE 16

L'ART MAGIQUE DU GRAND CHARLATAN



Le lendemain matin, l'Épouvantail dit à ses amis :

— Vous pouvez me féliciter. Je me rends tout à l'heure chez Oz, je vais enfin avoir ma cervelle. Quand je reviendrai, je serai un homme comme les autres.

— Je vous ai toujours aimé tel que vous étiez, dit Dorothée, naïvement.

— Vous êtes bien gentille, d'aimer un simple Épouvantail. Mais vous verrez, vous m'estime-

rez encore davantage, quand vous entendrez les pensées étonnantes qui jailliront de ma cervelle.

Il les salua tous joyeusement, et s'en fut à la Salle du Trône, où il frappa à la porte.

— Entrez, dit Oz.

L'Épouvantail entra et découvrit le petit homme assis près de la fenêtre, absorbé dans une profonde réflexion.

— Je suis venu pour ma cervelle, dit l'Épouvantail, un peu mal à son aise.

— Oh! c'est vrai; asseyez-vous sur cette chaise, s'il vous plaît, répondit Oz. Vous devez m'excuser, mais je dois vous ôter la tête. Je suis obligé de le faire, pour loger votre cervelle bien à sa place.

— D'accord, dit l'Épouvantail. Je vous remercie de m'ôter la tête, puisque c'est pour m'en remettre une meilleure après.

Le Magicien lui détacha la tête et en vida la paille. Il alla dans la pièce à côté, prit une mesure de son qu'il mélangea à une bonne dose d'aiguilles et d'épingles. Il agita le tout, pour obtenir un mélange parfait, puis en remplit le fond de la tête, et bourra le reste avec de la paille, afin de maintenir la cervelle bien calée. Ensuite, il rattacha la tête de l'Épouvantail à son corps en lui disant :

— Dorénavant, vous voilà un grand homme, car je vous ai donné une cervelle de première bourre.

Aussi fier que content, dès lors que le plus cher de ses vœux venait d'être comblé, l'Épouvantail remercia Oz très chaleureusement et retourna auprès de ses amis.

Dorothée le dévisagea avec curiosité. Les bosses de sa cervelle faisaient saillie au sommet de son front.

— Comment vous sentez-vous? s'enquit-elle.

— A dire la vérité, je me sens intelligent, répondit-il gravement. Quand je me serai habitué à cette cervelle, je serai omniscient.

— Qu'est-ce que c'est que ces épingles et ces aiguilles qui vous sortent du crâne? demanda le Bûcheron.

— C'est pour prouver que son esprit a du piquant, commenta le Lion.

— Bon ! à mon tour de me présenter chez Oz, dit le Bûcheron.

Il se rendit à la Salle du Trône et frappa à la porte.

— Entrez! fit Oz, et le Bûcheron entra.

— Je viens pour mon cœur, dit-il.

— Très bien, répondit le petit homme. Mais il va falloir que je découpe un trou dans votre

poitrine, pour mettre le cœur bien à sa place. J'espère que cela ne vous fera pas souffrir.

— Mais non, dit le Bûcheron, je ne sentirai rien du tout.

Oz prit donc une paire de ciseaux à métaux, découpa un petit carré au côté gauche de la poitrine du Bûcheron. Puis, du tiroir d'une commode, il sortit un petit cœur entièrement fait de soie et le remplit de sciure de bois.

— Il est beau, n'est-ce pas? remarqua-t-il.

— Et comment! approuva le Bûcheron, tout à fait ravi. Mais... est-ce un cœur généreux?

— Excellent ! répartit Oz.

Il installa le cœur dans la poitrine du Bûcheron, rajusta le carré de fer-blanc et le souda.

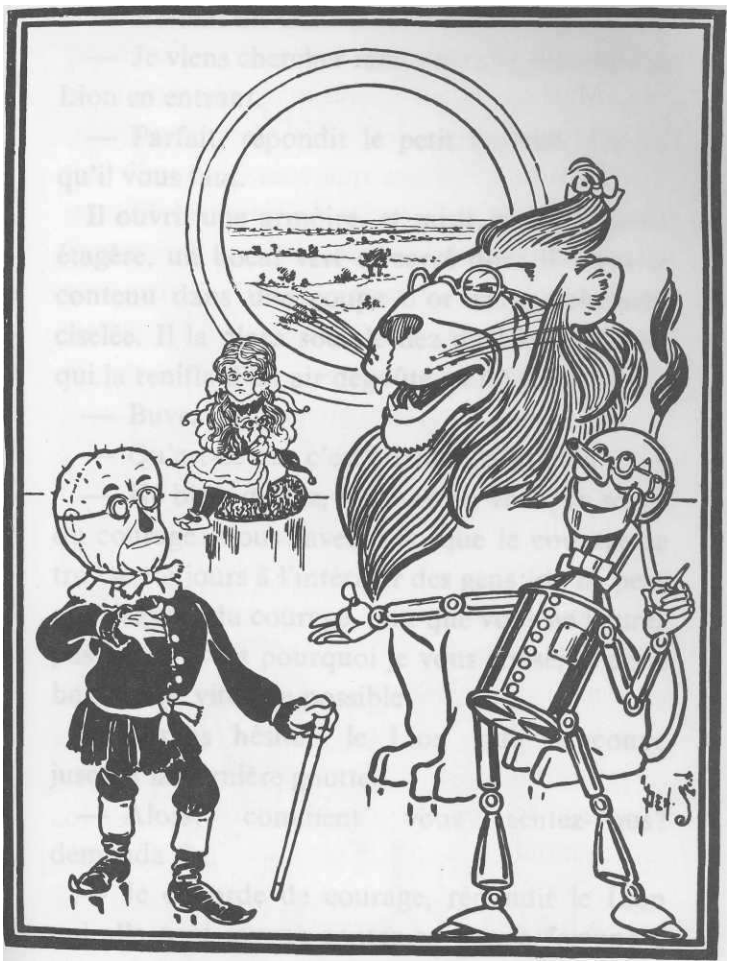
— Voilà! dit-il, vous avez maintenant un cœur que tout homme serait fier de posséder. Je suis navré d'avoir dû faire un accroc à votre poitrine, mais il n'y avait pas moyen de l'éviter.

— Tant pis pour l'accroc, s'exclama l'heureux Bûcheron. Je vous en suis infiniment reconnaissant, et n'oublierai jamais votre bonté.

— N'en parlons plus, pria Oz.

Le Bûcheron-en-fer-blanc revint auprès de ses amis qui lui souhaitèrent bonheur et joie.

Le Lion se dirigea à son tour vers la Salle du Trône, et frappa à la porte.



« A dire la vérité, je me sens intelligent », dit l'Épouvantai!.

— Entrez! dit Oz.

— Je viens chercher mon courage, annonça le Lion en entrant.

— Parfait, répondit le petit homme. J'ai ce qu'il vous faut.

Il ouvrit une armoire, et saisit, sur une haute étagère, un bocal vert et carré dont il versa le contenu dans une coupe d'or vert, richement ciselée. Il la plaça sous le nez du Lion Poltron, qui la renifla d'un air dégoûté, et lui dit :

— Buvez!

— Qu'est-ce que c'est? demanda le Lion.

— Hé bien, dit Oz, si c'était en vous, ce serait du courage. Vous savez bien que le courage se trouve toujours à l'intérieur des gens; on ne peut appeler cela du courage, tant que vous ne l'aurez pas avalé. C'est pourquoi je vous conseille de le boire aussi vite que possible.

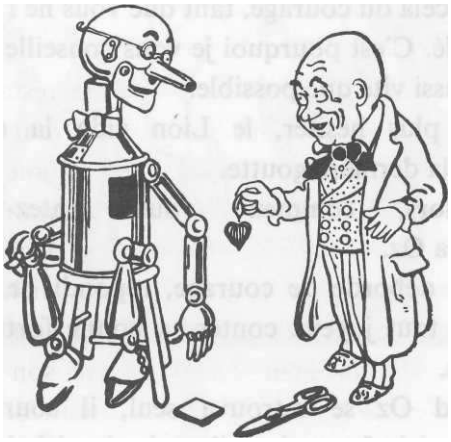
Sans plus hésiter, le Lion vida la coupe jusqu'à la dernière goutte.

— Alors, comment vous sentez-vous? demanda Oz.

— Je déborde de courage, répondit le Lion qui alla tout joyeux conter sa bonne fortune à ses amis.

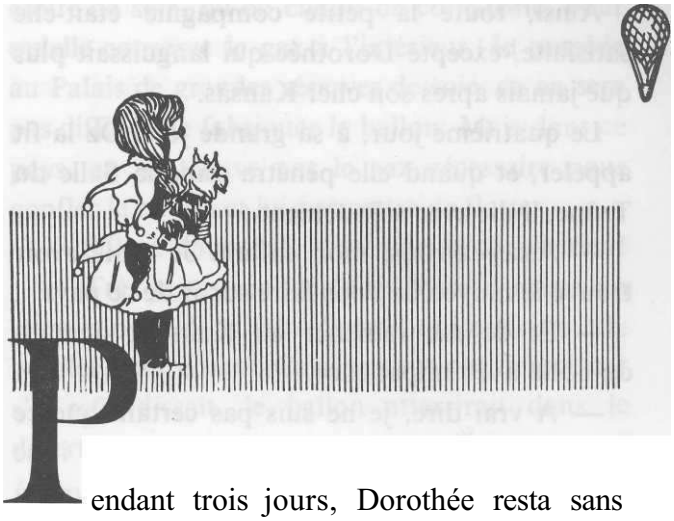
Quand Oz se retrouva seul, il sourit en songeant à la façon dont il avait réussi à donner

à l'Épouvantail, au Bûcheron et au Lion exactement ce dont ils croyaient manquer. « Comment faire pour ne pas se conduire en charlatan? se dit-il, quand tous ces gens me demandent d'accomplir des choses que tout le monde sait irréalisables. Il était facile de satisfaire l'Épouvantail, le Lion et le Bûcheron, car ils s'imaginaient que j'étais tout-puissant. Mais pour ramener Dorothée au Kansas, il va falloir davantage d'imagination, et je sais bien que je ne sais pas comment m'y prendre ! »



CHAPITRE 17

COMMENT LE BALLON FUT LANCÉ



Pendant trois jours, Dorothée resta sans nouvelles d'Oz. Ces journées s'écoulèrent tristement pour la petite fille, malgré la joie et le contentement de ses amis. L'Épouvantail affirmait qu'il lui venait de merveilleuses pensées en tête, mais qu'il ne les leur dirait pas, car lui seul était capable de les comprendre. Quand le Bûcheron se promenait, il sentait son cœur remuer comme un hochet dans sa poitrine; et il confia à Dorothée qu'il le trouvait meilleur et

plus tendre que du temps où il était un homme de chair. Le Lion déclara qu'il n'avait plus peur de rien. « Qu'on lui amène une armée d'hommes ou une douzaine de féroces Kalidahs, il se ferait une joie de les affronter. »

Ainsi, toute la petite compagnie était-elle satisfaite, excepté Dorothée qui languissait plus que jamais après son cher Kansas.

Le quatrième jour, à sa grande joie, Oz la fit appeler, et quand elle pénétra dans la Salle du Trône, il dit avec enjouement :

— Asseyez-vous, mon enfant. Je crois avoir trouvé le moyen de vous faire sortir de ce pays.

— Et de me ramener au Kansas? demanda-t-elle avec impatience.

— A vrai dire, je ne suis pas certain que ce soit au Kansas, car j'ignore de quel côté il se trouve, reconnut Oz. Mais la première chose à faire est de franchir ce désert; ensuite, il devrait être facile de retrouver le chemin de votre maison.

— Et comment franchir le désert?

— Je vais vous confier mon projet, dit le petit homme. Voyez-vous, je suis venu dans ce pays en ballon. Vous aussi êtes arrivée par la voie des airs, portée par un cyclone. Je crois donc que le meilleur moyen de traverser le désert est de le

survoler. Évidemment, je n'ai pas le pouvoir de fabriquer un cyclone; mais tout bien réfléchi, je crois être capable de fabriquer un ballon.

— Comment? demanda Dorothée.

— Un ballon, expliqua Oz, est formé d'une étoffe de soie, qu'on enduit de colle-forte, pour qu'elle conserve le gaz à l'intérieur. Je possède au Palais de grandes réserves de soie, ce ne sera pas difficile de fabriquer le ballon. Mais dans ce pays, on ne trouve pas le gaz nécessaire pour gonfler le ballon et lui permettre de flotter.

— S'il ne flotte pas, il ne nous servira à rien!

— Très juste, répliqua Oz. Mais il existe un autre moyen de le faire flotter, qui consiste à le gonfler d'air chaud. Cela ne vaut pas le gaz, car s'il refroidissait, le ballon atterrirait dans le désert, et nous serions perdus.

— Nous! s'exclama la fillette. Vous venez donc avec moi?

— En effet, dit Oz, je suis las de vivre en charlatan. Si je sortais de mon Palais, mon peuple aurait tôt fait de découvrir que je ne suis pas un Magicien, et m'en voudrait de l'avoir dupé. Quant à rester cloîtré dans ces salles, c'est ennuyeux à la longue. Je ferais mieux de rentrer au Kansas avec vous, et de m'engager à nouveau dans un cirque.

— Je serai enchantée de votre compagnie.

— Merci, répondit-il. A présent, voulez-vous m'aider à coudre la soie, nous allons nous mettre tout de suite à notre ballon.

Dorothée prit donc une aiguille et du fil; à mesure qu'Oz taillait des bandes de soie selon la forme désirée, la fillette les cousait soigneusement ensemble. Venait d'abord une bande vert clair, puis une bande vert sombre, puis une autre vert émeraude; car Oz avait eu la fantaisie de faire un ballon de toutes les nuances de vert qui les entouraient. L'ouvrage leur prit trois jours, mais une fois achevé, ils eurent un grand sac de soie verte, de plus de six mètres de long.

Ensuite, Oz enduisit l'intérieur d'une couche de colle-forte pour le rendre imperméable à l'air : le ballon était terminé.

— Il nous faut aussi un grand panier, pour voyager dedans, dit Oz.

Et il envoya le soldat aux verts favoris chercher une grande malle d'osier, qu'il attacha par de multiples cordes au fond du ballon.

Quand tout fut prêt, Oz fit dire à son peuple qu'il s'en allait rendre visite à un frère Magicien qui vivait dans les nuages. La nouvelle se répandit rapidement à travers la Cité, et chacun vint assister à ce prodige.

Oz ordonna de placer le ballon devant le Palais, et le peuple l'examina avec une grande curiosité. Le Bûcheron-en-fer-blanc avait coupé une grande pile de bois; il en faisait maintenant un bûcher, tandis qu'Oz maintenait le fond du ballon au-dessus du feu, pour permettre à l'air chaud qui s'en dégageait d'emplir le sac de soie. Peu à peu, le ballon enfla et s'éleva dans l'air, déjà le panier touchait tout juste au sol.

Alors Oz sauta dans la malle et s'adressa à son peuple d'une voix forte :

— Je pars en visite. Pendant mon absence, c'est l'Épouvantail qui régnera sur vous. Je vous demande de lui obéir comme à moi-même.

Cependant, le ballon tirait dur sur la corde qui le retenait au sol; gonflé d'air chaud, il était plus léger que l'atmosphère environnante, et tendait irrésistiblement à s'élever vers le ciel.

— Venez, Dorothée! cria le Magicien. Dépêchez-vous, le ballon va s'envoler.

— Je n'arrive pas à retrouver Toto, répondit Dorothée qui ne voulait pas abandonner son petit chien.

Toto s'était échappé dans la foule, à la poursuite d'un petit chat, mais Dorothée finit par le rattraper. Elle le saisit et courut vers le ballon.

Elle n'en était plus qu'à trois pas, et Oz lui

tendait les mains pour l'aider à sauter dans le panier, quand, crac! la corde céda! et le ballon monta dans le ciel, sans Dorothée.

— Revenez! criait-elle, je veux partir avec vous!

— Impossible, chère enfant, lança Oz du haut de son panier. Adieu !

— Adieu ! cria la foule.

Et tous les yeux suivaient l'ascension du Magicien dans le panier, qui montait dans le ciel, toujours, toujours plus haut.

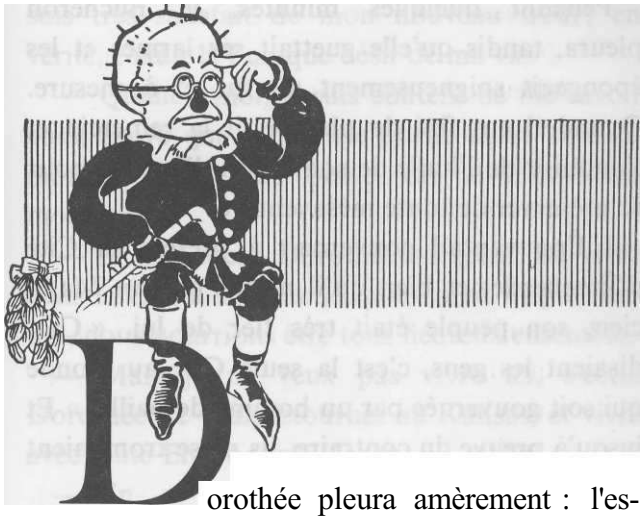
Ce fut la dernière fois que l'on vit Oz, le merveilleux Magicien, bien qu'il ait dû parvenir sain et sauf à Omaha, où il vit à présent, pour autant que nous sachions. Mais les gens continuèrent de chérir sa mémoire, et se répétaient les uns aux autres :

— Oz a toujours été notre ami. Quand il vivait parmi nous, il fit construire pour nous cette magnifique Cité d'Émeraude, et en partant, il a laissé le sage Épouvantail pour nous gouverner.

Longtemps encore, ils regrettèrent la perte du merveilleux Magicien, et refusaient d'en être consolés.

CHAPITRE 18

EN ROUTE VERS LE SUD



Dorothée pleura amèrement : l'espoir de revoir son cher Kansas s'était évanoui; mais après avoir retourné la chose dans sa tête, elle fut bien contente de n'être pas montée en ballon. Et même, elle s'affligea du départ d'Oz autant que ses compagnons.

Le Bûcheron-en-fer-blanc s'approcha d'elle et lui dit :

— Je serais un ingrat de ne pas pleurer l'homme qui m'a pourvu d'un si tendre cœur.

J'aimerais verser quelques larmes sur le départ d'Oz, auriez-vous la bonté de me les sécher, afin que je ne rouille pas?

— Avec plaisir, répondit-elle; et elle apporta une serviette.

Pendant quelques minutes, le Bûcheron pleura, tandis qu'elle guettait ses larmes et les épongeait soigneusement au fur et à mesure. Quand il eut fini de pleurer, il la remercia et s'enduisit de l'huile de son bidon d'argent, pour se préserver de toute mésaventure.

L'Épouvantail gouvernait à présent la Cité d'Émeraude, et bien qu'il ne fût pas un Magicien, son peuple était très fier de lui. « Car, disaient les gens, c'est la seule Cité au monde qui soit gouvernée par un homme de paille. » Et jusqu'à preuve du contraire, ils ne se trompaient pas.

Le lendemain du jour où le ballon s'était envolé avec Oz, les quatre voyageurs se réunirent dans la Salle du Trône pour discuter de choses et d'autres. L'Épouvantail trônait, et les autres se tenaient respectueusement devant lui.

— Nous n'avons pas à nous plaindre, dit le nouveau maître; ce Palais et la Cité d'Émeraude nous appartiennent, et nous sommes libres d'agir à notre fantaisie. Quand je pense qu'il n'y

a pas si longtemps, j'étais perché sur un pieu dans le champ de blé d'un fermier, et qu'à présent, je suis à la tête de cette splendide Cité, je ne peux que remercier ma destinée.

— Moi aussi, dit le Bûcheron-en-fer-blanc, je suis très satisfait de mon nouveau cœur; en vérité, c'était là l'unique désir de ma vie.

— Quant à moi, je suis content de me savoir aussi brave que n'importe quelle autre bête au monde, sinon plus brave, dit le Lion avec modestie.

— Si seulement Dorothée acceptait de vivre dans la Cité d'Émeraude, poursuivit l'Épouvantail, nous pourrions être tous heureux ensemble.

— Mais je ne veux pas vivre ici, s'écria Dorothée. Je veux retourner au Kansas, et vivre avec tante Em et oncle Henry.

— En ce cas, que pouvons-nous faire? demanda le Bûcheron.

L'Épouvantail décida de penser, et il pensait si fort qu'aiguilles et épingles s'en hérissaient sur sa tête. A la fin, il dit :

— Pourquoi n'appelez-vous pas les Singes ailés? Ils pourraient vous faire survoler le désert.

— Je n'y ai pas songé, dit joyeusement la fillette. C'est exactement ce qu'il me faut! Je cours chercher la Coiffe d'or.

Peu après, elle était de retour avec la Coiffe enchantée; à peine eut-elle proféré la formule magique que la bande des Singes ailés entrait en volant par la fenêtre ouverte et vint se poser devant elle.

— Voici la seconde fois que vous nous appelez, dit le Roi des Singes à l'enfant, en s'inclinant devant elle. Que désirez-vous?

— Je veux que vous m'ameniez jusqu'au Kansas, dit Dorothée.

Mais le Singe secoua la tête.

— C'est impossible, dit-il. Nous appartenons à ce pays, nous n'avons pas le droit de franchir ses frontières. Il n'y a jamais eu de Singe ailé au Kansas jusqu'à présent, et je pense qu'il n'y en aura jamais, car nous ne faisons pas partie de cette contrée-là. Nous aimerions vous satisfaire, mais il nous est interdit de traverser le désert. Adieu !

Il s'inclina une deuxième fois, déploya ses ailes, et s'envola avec sa bande par la fenêtre.

Dorothée en aurait pleuré de déception.

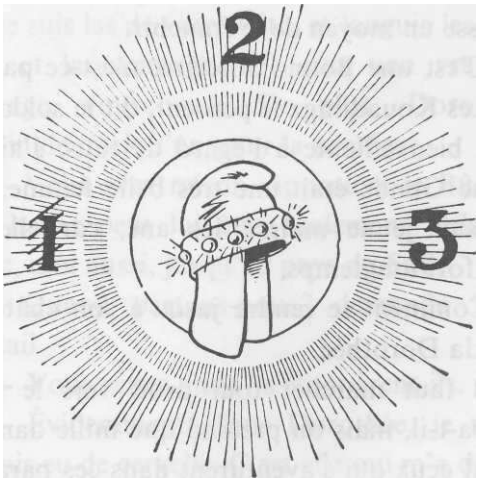
— Les Singes ailés ne peuvent pas m'aider. J'ai gaspillé pour rien le charme de la Coiffe d'or, disait-elle.

— C'est vraiment dommage! soupirait le Bûcheron au cœur tendre.

L'Épouvantail s'était remis à penser, et sa tête bombait si dangereusement que Dorothée crut qu'elle allait éclater.

— Appelons le soldat aux favoris verts, dit-il, et demandons-lui conseil.

On envoya quérir le soldat, qui pénétra timidement dans la Salle du Trône, car du temps d'Oz, il n'avait jamais été admis à en franchir le seuil.



— Cette enfant, lui dit l'Épouvantail, souhaite traverser le désert. Comment doit-elle s'y prendre?

— Je ne sais pas, répondit le soldat; jusqu'ici,

personne, si ce n'est Oz lui-même, n'y est jamais parvenu.

— Et personne ne peut m'aider? demanda anxieusement la petite fille.

— Glinda, peut-être, suggéra-t-il.

— Qui est Glinda? interrogea l'Épouvantail.

— C'est la Sorcière du Sud, la plus puissante de toutes les Sorcières. Elle règne sur les Kouadlingz. En outre, son château se dresse en bordure du désert, il est donc possible qu'elle connaisse un moyen de le franchir.

— C'est une Bonne Sorcière, n'est-ce pas?

— Les Kouadlingz le pensent, dit le soldat, et elle est bienveillante à l'égard de tous. J'ai ouï dire que Glinda était une très belle femme, qui sait rester jeune malgré les ans, car elle vit depuis fort longtemps.

— Comment se rendre jusqu'à son château? demanda Dorothée.

— Il faut marcher tout droit vers le Sud, expliqua-t-il, mais on prétend que mille dangers guettent ceux qui s'aventurent dans ces parages. Il y a des bêtes féroces dans les forêts, et surtout un peuple d'hommes bizarres, qui détestent qu'on traverse leur pays. C'est pourquoi aucun Kouadling n'est jamais venu jusqu'à la Cité d'Émeraude.

Le soldat se retira et l'Épouvantail prit la parole :

— Malgré les dangers, le mieux est que Dorothée se rende au pays du Sud, et implore le secours de Glinda. Car c'est évident, si Dorothée reste ici, elle ne rentrera jamais au Kansas.

— Vous avez dû encore penser, remarqua le Bûcheron.

— C'est exact, dit l'Épouvantail.

— J'accompagne Dorothée, déclara le Lion, car je suis las de votre Cité, et languis les grands bois et la campagne. Je suis une vraie bête sauvage, voyez-vous. De plus, Dorothée a besoin de quelqu'un pour la protéger.

— Vous avez raison, approuva le Bûcheron. Ma hache peut lui être également utile; j'irai donc, moi aussi, jusqu'au pays du Sud.

— Quand partons-nous? demanda l'Épouvantail.

— Vous venez aussi? s'étonnèrent-ils.

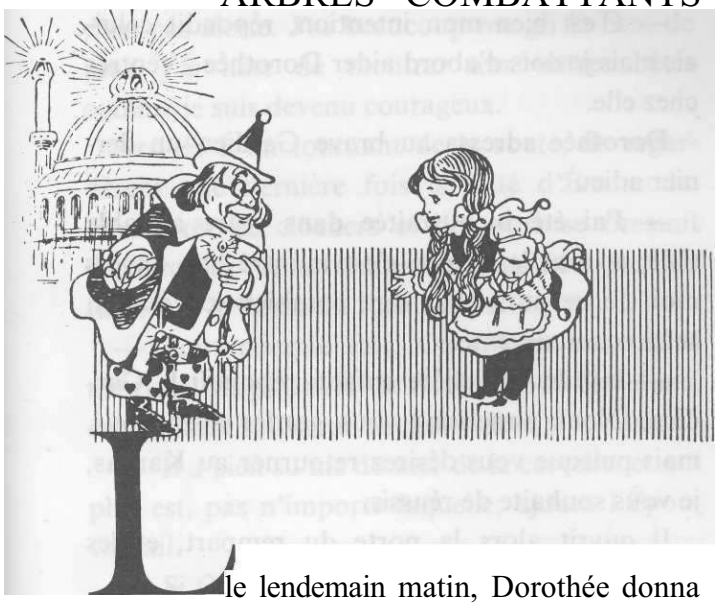
— Évidemment! Sans Dorothée, je n'aurais jamais eu de cervelle. C'est elle qui m'a décroché de mon pieu dans le champ de blé, et amené à la Cité d'Émeraude. C'est à elle que je dois ma bonne fortune, et je ne l'abandonnerai pas tant qu'elle ne sera pas repartie pour tout de bon au Kansas.

— Merci, dit Dorothée avec gratitude. Vous êtes tous si gentils pour moi. Mais j'aimerais partir le plus tôt possible.

— Nous partons demain, décida l'Épouvantail. Allons faire nos préparatifs, car le voyage sera long.

CHAPITRE 19

L'ATTAQUE DES ARBRES COMBATTANTS



Le lendemain matin, Dorothée donna un baiser d'adieu à la servante verte, et tous serrèrent la main du soldat aux verts favoris, qui les avait accompagnés jusqu'à la grand-porte. Le Gardien fut très surpris de les voir quitter une fois encore la Cité d'Émeraude pour aller au-devant de nouveaux ennuis. Mais il fit jouer la serrure de leurs lunettes qu'il rangea dans la boîte verte, et leur souhaita bonne chance.

— A présent, c'est vous qui nous gouvernez, dit-il à l'Épouvantail; vous devez revenir le plus tôt possible.

— C'est bien mon intention, répondit celui-ci; mais je dois d'abord aider Dorothée à rentrer chez elle.

Dorothée adressa au brave Gardien un dernier adieu :

— J'ai été bien traitée dans votre aimable Cité, et tout le monde s'est montré bon envers moi. Je ne puis vous dire combien je vous en suis reconnaissante.

— Inutile, ma chère enfant, répondit le Gardien. Nous aimerions vous garder avec nous, mais puisque vous désirez retourner au Kansas, je vous souhaite de réussir.

Il ouvrit alors la porte du rempart, et les voyageurs se mirent en route.

Le soleil brillait vivement, tandis que nos amis dirigeaient leurs pas vers le pays du Sud. Pleins d'entrain, ils riaient et devisaient ensemble. Une fois de plus, Dorothée reprenait espoir; le Bûcheron et l'Épouvantail se faisaient une joie de lui être utiles; quant au Lion, il humait l'air frais avec délice, et battait de la queue du seul plaisir de se retrouver dans la campagne. Toto, lui, frétillait autour d'eux, et pourchassait

mille insectes et papillons sans cesser de japper.

— La vie citadine ne me convient pas du tout, remarquait le Lion, alors qu'ils trottaient d'un pas alerte. J'ai beaucoup maigri là-bas; de plus, j'ai hâte de montrer aux autres bêtes comme je suis devenu courageux.

Arrivés à un tournant de la route, ils regardèrent une dernière fois la Cité d'Émeraude. Une forêt de clochers et de tours se dressait derrière les verts remparts, dominée par les flèches et le dôme du Palais d'Oz.

— Tout compte fait, Oz n'était pas un si mauvais Magicien, fit le Bûcheron-en-fer-blanc, en écoutant son cœur hocheter dans sa poitrine.

— Il a bien su me donner de la cervelle, et qui plus est, pas n'importe laquelle, ajouta l'Épouvantail.

— Si Oz avait pris une dose du courage qu'il m'a donné, renchérit le Lion, il eût été un homme très brave.

Dorothée se taisait. Oz n'avait pas tenu ses promesses envers elle. Mais il avait essayé de son mieux, aussi lui pardonnait-elle. Comme il l'avait dit lui-même, il était un mauvais Magicien, mais un brave homme cependant.

Le premier jour de marche, la route serpentait par les prés verts et fleuris qui entouraient la

Cité d'Émeraude. Ils dormirent dans l'herbe, à la belle étoile, et leur repos n'en fut pas moins agréable.

Le matin suivant, leur chemin les mena jusqu'à une forêt touffue. Aucun sentier ne permettait de la contourner, car elle semblait s'étendre de part et d'autre jusqu'à l'horizon; en outre, ils n'osaient prendre une autre direction, de peur de se perdre. Ils cherchèrent donc l'endroit qui leur offrirait le plus facile accès.

L'Épouvantail qui menait la marche finit par découvrir un grand arbre dont les branches basses s'écartaient suffisamment pour laisser le passage à la petite troupe. Comme il s'engageait sous les branches, celles-ci s'entortillèrent autour de lui, et l'instant d'après, il était soulevé de terre et projeté, tête la première, parmi ses compagnons.

L'Épouvantail n'éprouva aucun mal, sinon une vive surprise, et il avait l'air tout ahuri quand Dorothée le ramassa. Le Lion les héla :

— J'ai découvert un autre passage.

— Laissez-moi essayer le premier, dit l'Épouvantail, car je ne crains pas les culbutes.

Sur ce, il s'approcha d'un arbre; aussitôt les branches l'enlacèrent et le rejetèrent au loin.

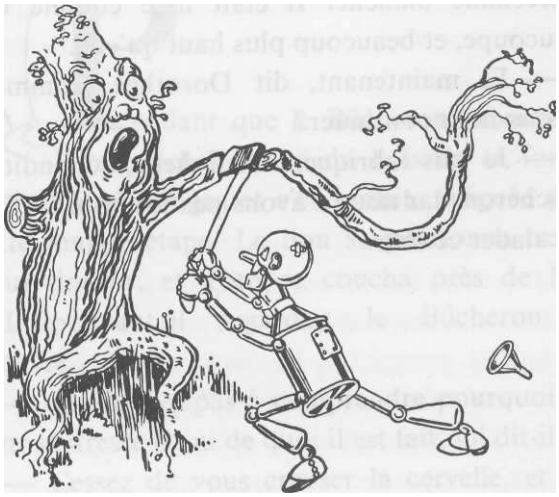
— Comme c'est étrange! s'exclama Dorothée.

— Les arbres semblent décidés à nous combattre et interrompre notre voyage, remarqua le Lion.

— Je vais essayer à mon tour, dit le Bûcheron.

Et la hache sur l'épaule, il se dirigea vers le premier arbre qui avait traité si rudement l'Épouvantail. Alors qu'une branche s'abaissait déjà pour le saisir, le Bûcheron la frappa, la tranchant net. L'arbre se mit à agiter toutes ses branches, comme s'il se tordait de douleur, mais le Bûcheron passa sain et sauf.

— Vite! cria-t-il aux autres, venez!



Ils se précipitèrent et se glissèrent sous l'arbre, tous sauf Toto, happé au vol par une petite branche qui le secouait et le faisait hurler de terreur. Mais le bûcheron, d'un coup de hache, libéra vite le petit chien.

A l'intérieur de la forêt, les arbres se tenaient tranquilles. Les voyageurs comprirent que seuls, ceux de la lisière pouvaient plier leurs branches; sans doute étaient-ce les sentinelles de la forêt, dotées d'un pouvoir merveilleux pour empêcher les étrangers d'y pénétrer.

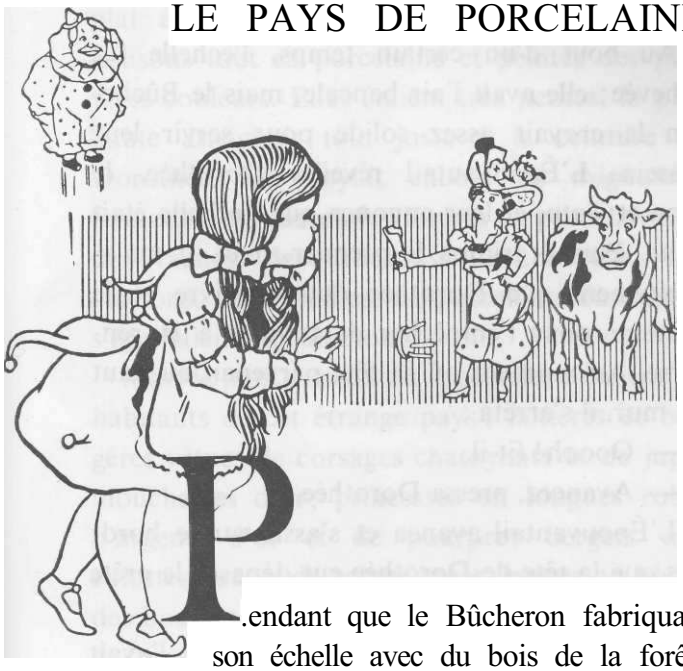
Ils parvinrent donc facilement à l'autre bout de la forêt. Mais à leur grande surprise, un haut mur se dressa devant eux, qui semblait de porcelaine blanche. Il était lisse comme une soucoupe, et beaucoup plus haut qu'eux.

— Et maintenant, dit Dorothée, comment allons-nous continuer?

— Je vais fabriquer une échelle, répondit le Bûcheron, car nous n'avons pas le choix : il faut escalader ce mur.

CHAPITRE 20

LE PAYS DE PORCELAINE



Pendant que le Bûcheron fabriquait son échelle avec du bois de la forêt, Dorothée s'allongea et s'endormit, fatiguée par cette longue étape. Le lion se pelotonna aussi pour dormir, et Toto se coucha près de lui.

L'Épouvantail regardait le Bûcheron à l'œuvre.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ce mur se dresse là, ni de quoi il est fait, lui dit-il.

— Cessez de vous creuser la cervelle, et de

vous inquiéter au sujet de ce mur, répondit le Bûcheron ; nous verrons bien quand nous serons de l'autre côté.

Au bout d'un certain temps, l'échelle fut achevée; elle avait l'air bancale, mais le Bûcheron la croyait assez solide pour servir leur dessein. L'Épouvantail réveilla Dorothée, le Lion et Toto, et leur annonça que l'échelle était prête. Puis il grimpa le premier, mais si maladroitement que Dorothée dut le suivre et le soutenir pour l'empêcher de tomber à la renverse. Au moment où sa tête parvenait au haut du mur, il s'arrêta :

— Ooooh! fit-il.

— Avancez, pressa Dorothée.

L'Épouvantail avança et s'assit sur le bord; dès que la tête de Dorothée eut dépassé la crête du mur :

— Ooooh! fit la fillette, tout comme l'avait fait l'Épouvantail.

Puis ce fut au tour de Toto qui se mit à aboyer, mais Dorothée le calma.

Le lion grimpa ensuite, enfin le Bûcheron, et tous deux poussèrent le même « Ooooh! » dès qu'ils eurent jeté un coup d'œil par-dessus le mur. Assis en rang sur le rebord, tous contemplèrent un moment l'étrange spectacle.

A leurs pieds s'étendaient une contrée au sol aussi blanc, poli et reluisant que le fond d'un plat à gâteaux. Çà et là se dressaient des maisons tout en porcelaine et peintes des plus vives couleurs. Elles étaient très petites, la plus haute atteignait tout juste à la ceinture de Dorothée. On voyait encore de mignonnes fermettes, entourées de clôtures de porcelaine, et des vaches, des moutons, des chevaux, des cochons, des volailles, de porcelaine eux aussi, s'égaillaient aux alentours.

Mais le plus curieux du spectacle, c'étaient les habitants de cet étrange pays : laitières et bergères vêtues de corsages chatoyants et de jupes mouchetées d'or; princesses en longues robes d'argent, d'or et de pourpre; bergers aux culottes nouées de galons roses, jaunes ou bleus, des boucles d'or à leurs souliers; princes coiffés de couronnes serties de joyaux, un manteau d'hermine jeté sur leur pourpoint de satin; clowns comiques avec leurs joues peintes de vermillon, leur costume chiffonné et leur chapeau pointu. Et merveille des merveilles! tout ce peuple était de porcelaine, jusqu'aux habits, et si petit que le plus grand d'entre eux arrivait à peine au genou de Dorothée.

Au début, nul ne remarqua les voyageurs,

sauf un petit chien de porcelaine pourpre, au museau aplati, qui vint au pied du mur aboyer d'une voix cristalline, avant de repartir en courant.

— Comment allons-nous descendre? demanda Dorothée.

L'échelle était trop lourde en effet, ils n'arrivèrent point à la soulever; l'Épouvantail se laissa glisser au bas du mur, et les autres sautèrent sur son corps, pour amortir leur chute. Naturellement, ils prirent grand soin de ne pas poser les pieds sur sa tête bourrée d'épingles. Quand ils eurent tous atterri, ils relevèrent l'Épouvantail, et tapotèrent sa paille, pour lui rendre sa bonne forme.

— Il faut traverser ce lieu étrange, dit Dorothée; ce ne serait pas raisonnable de nous écarter de notre chemin.

Ils s'engagèrent donc dans le pays de porcelaine, et la première chose qu'ils rencontrèrent, ce fut une laitière en train de traire une vache. A leur approche, la vache décocha une ruade inattendue, renversant le tabouret, le seau et la laitière elle-même, qui tombèrent sur le sol à grand fracas.

Dorothée fut très émue de voir que la vache s'était cassé une patte court et net, tandis que le

Tout ce peuple était de porcelaine.

seau gisait en miettes, et que la pauvre laitière avait une fêlure au coude gauche.

— Voilà! s'écria cette dernière, fâchée. Regardez ce que vous avez fait ! Ma vache a une patte cassée, et je dois l'amener chez le raccommodeur, pour qu'il la lui recolle. Qu'est-ce qui vous a pris, d'effrayer ma vache?

— Je suis vraiment désolée, s'excusa Dorothée, je vous prie de nous pardonner.

Mais la jolie laitière était bien trop offensée pour répondre. En boudant, elle ramassa la patte cassée, et entraîna sa pauvre vache qui clopinait sur ses trois pattes. Elle s'éloigna, tout en jetant par-dessus son épaule des coups d'œil pleins de reproche aux maladroits étrangers, et en tenant son coude fêlé tout contre soi.

Cet incident fit de la peine à Dorothée.

— Nous devons marcher avec précaution, dit le Bûcheron au bon cœur, sinon nous risquons d'abîmer ce charmant petit peuple.

Un peu plus loin, Dorothée aperçut une jeune Princesse, magnifiquement vêtue, qui à la vue de ces étrangers, s'arrêta interdite, puis s'enfuit en courant.

Dorothée aurait voulu l'admirer encore et courut derrière elle; mais la jeune fille de porcelaine se mit à crier :

— Cessez de me poursuivre! cessez de me poursuivre !

Elle semblait si effrayée que Dorothée s'arrêta et lui demanda :

— Pourquoi?

— Parce que, expliqua la Princesse, je risque de tomber en courant et de me briser.

— Mais vous pourriez vous faire raccommoder? demanda la petite fille.

— Bien sûr, rétorqua la Princesse, mais on n'est jamais aussi joli, après.

— Je vous crois, dit Dorothée.

— Regardez Monsieur Plaisant, l'un de nos clowns, poursuivit la demoiselle de porcelaine. Il passe son temps à essayer de se tenir debout sur la tête. Il s'est brisé si souvent qu'il est recollé des pieds à la tête, ce n'est pas beau du tout. Le voici qui vient, vous pourrez voir par vous-même.

En effet, un joyeux petit clown venait à leur rencontre, et Dorothée put constater que, malgré ses jolis habits rouges, jaunes et verts, il était sillonné de vilaines fêlures qui couraient dans tous les sens; à coup sûr, on avait dû le rafistoler plus d'une fois.

Le clown mit les mains dans les poches, gonfla ses joues et pouffa, puis, hochant la tête

vers les voyageurs, se mit à chanter d'un air impertinent :

« *Ma demoiselle mignonnette,*
Pourquoi ouvrir grand vos mirettes
Devant le vieux Monsieur Plaisant?
Vous avez l'air aussi guindée,
Aussi raide et compassée
Que si vous aviez avalé
Un tisonnier! »

— Tenez-vous bien, ordonna la Princesse; ne voyez-vous pas que ce sont des étrangers? Il faut les traiter avec respect.

— Mais c'est du respect, ou je ne m'y connais pas, déclara le clown.

Et il se mit debout sur la tête.

— Ne faites pas attention à Monsieur Plaisant, dit la Princesse à Dorothée. Sa tête est toute fêlée, cela le rend bizarre, par moments.

— Oh, je ne lui prête pas la moindre attention, dit Dorothée. Mais vous, vous êtes si belle, que je pourrais vous aimer tendrement. Laissez-moi vous emmener avec moi au Kansas, pour vous poser sur le manteau de cheminée de tante Em. Je vous mettrais dans mon panier.

— Cela me rendrait très malheureuse, répon-

dit la Princesse de porcelaine. Voyez-vous, nous vivons heureux dans notre pays; ici, nous pouvons parler et nous mouvoir à notre guise. Mais si l'un de nous est emmené au loin, aussitôt ses membres se raidissent ; dès lors, il ne lui reste plus qu'à se tenir figé, dans une pose gracieuse. Sans doute est-ce tout ce que l'on exige de nous, quand nous décorons les manteaux de cheminée, les salons et les commodes, mais notre vie est tellement plus agréable ici, dans notre propre pays !

— Pour rien au monde je ne voudrais vous rendre malheureuse, s'exclama Dorothée. Adieu donc !

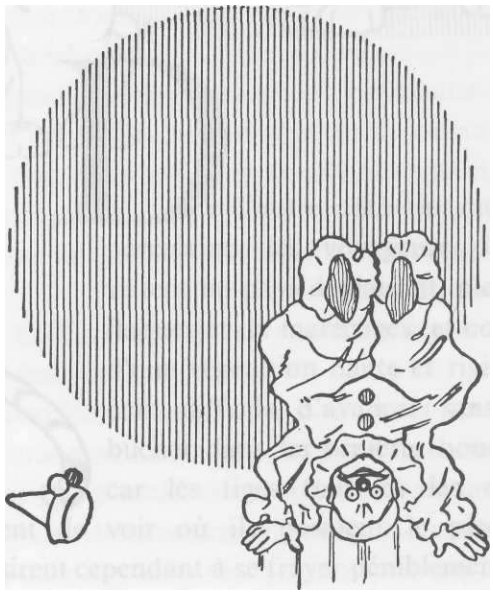
— Adieu ! répondit la Princesse.

Ils marchèrent avec prudence à travers la contrée de porcelaine. Les petits animaux et les gens décampaient de leur chemin, par crainte d'être brisés; au bout d'une heure environ, les voyageurs atteignirent l'autre côté du pays, et se trouvèrent à nouveau devant un mur de porcelaine.

Toutefois, celui-ci était moins haut que le premier, et ils parvinrent à grimper sur son faîte en montant sur le dos du Lion. Puis, le Lion se ramassa sur lui-même, et détendant ses muscles, bondit par-dessus le mur; mais dans son saut, sa queue heurta une église de porcelaine qui se brisa en mille morceaux.

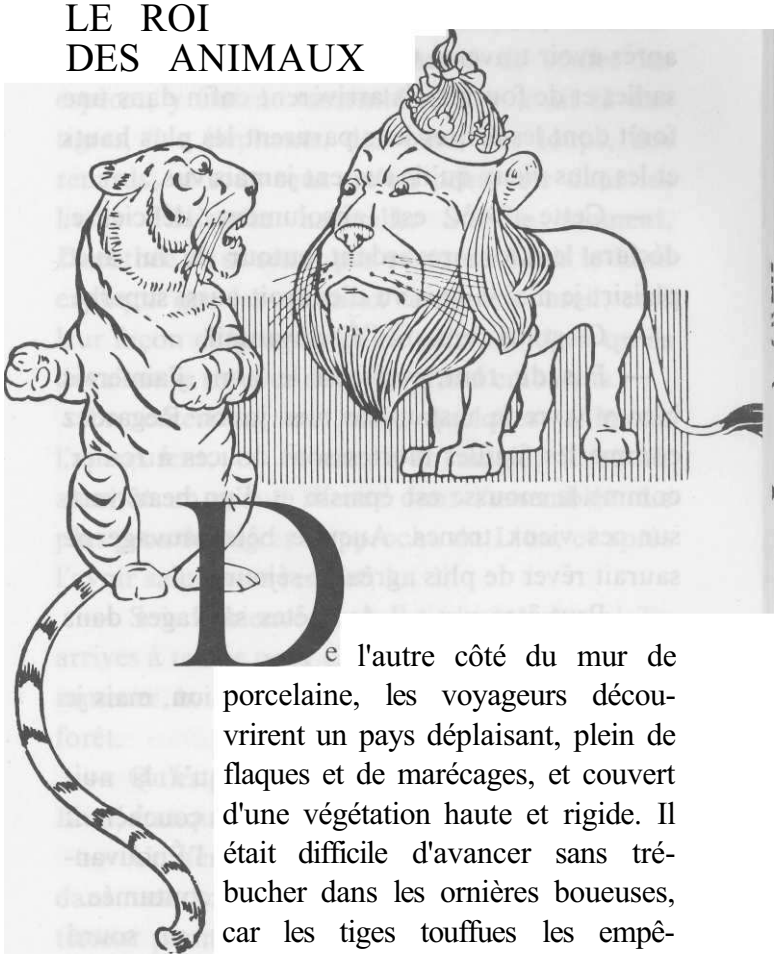
— C'est bien regrettable, dit Dorothée; tout de même, nous avons eu de la chance, nous n'avons cassé que la patte d'une vache et une église. Ce petit peuple est tellement fragile !

— Terriblement ! dit l'Épouvantail. Je me félicite, quant à moi, d'être en paille. Je ne risque pas d'être facilement abîmé. Il y a donc pire que d'être un Épouvantail.



LE LION DEVIENT LE ROI DES ANIMAUX

CHAPITRE 21



De l'autre côté du mur de porcelaine, les voyageurs découvrirent un pays déplaisant, plein de flaques et de marécages, et couvert d'une végétation haute et rigide. Il était difficile d'avancer sans trébucher dans les ornières boueuses, car les tiges touffues les empêchaient de voir où ils posaient le pied. Ils réussirent cependant à se frayer péniblement leur

chemin et retrouvèrent bientôt la terre ferme.

Là, le pays semblait plus sauvage encore; après avoir traversé toute une étendue de broussailles et de fourrés, ils arrivèrent enfin dans une forêt dont les arbres leur parurent les plus hauts et les plus vieux qu'ils eussent jamais vus.

— Cette forêt est absolument délicieuse, déclara le Lion, regardant autour de lui avec plaisir; je n'ai jamais vu d'endroit aussi superbe.

— C'est lugubre, dit l'Épouvantail.

— Pas du tout, répliqua le lion; j'aimerais bien y vivre le restant de mes jours. Regardez comme les feuilles mortes sont douces à fouler, comme la mousse est épaisse et d'un beau vert, sur ces vieux troncs. Aucune bête sauvage ne saurait rêver de plus agréable séjour.

— Peut-être y a-t-il des bêtes sauvages dans cette forêt, dit Dorothée.

— Je pense que oui, répondit le Lion, mais je n'en vois pas.

Ils marchèrent dans la forêt jusqu'à la nuit tombée. Dorothée, Toto et le Lion se couchèrent sur le sol, tandis que le Bûcheron et l'Épouvantail montaient la garde, comme à l'accoutumée.

Au matin, ils repartirent. Bientôt, un sourd grondement, fait de mille grognements sauvages, parvint à leurs oreilles. Toto gémit un peu, mais

les voyageurs poursuivirent sans crainte le sentier bien tracé qui les mena jusqu'à une clairière : des centaines d'animaux, de toutes les espèces, y étaient rassemblés. Il y avait là des tigres, des éléphants, des ours, des loups, des renards, et tous ceux qu'on peut voir dans les livres d'Histoire naturelle. Sur le moment, Dorothée ne se sentit pas rassurée. Mais le Lion expliqua que les animaux tenaient conseil, et à leur façon de grogner et de râler, il jugea qu'ils devaient se trouver dans un grand embarras.

En entendant sa voix, quelques animaux l'aperçurent, et comme par magie, il se fit aussitôt un grand silence dans l'assemblée. Le plus gros des tigres s'approcha du Lion, et après l'avoir salué avec respect, lui dit :

— Sois le bienvenu, ô Roi des animaux! Tu arrives à temps pour combattre notre ennemi, et ramener la paix parmi les habitants de cette forêt.

— Qu'est-ce qui vous afflige? demanda le Lion, tranquillement.

— Un féroce ennemi est arrivé récemment dans ces bois, répondit le tigre, et sème la terreur parmi nous. C'est un monstre effrayant, qui ressemble à une araignée géante, avec un corps aussi gros qu'un éléphant, et huit bras

immenses, de la longueur d'un tronc d'arbre. Il rampe dans la forêt, et lorsqu'il capture un animal avec l'un de ses tentacules, il l'attire jusqu'à sa bouche et l'engloutit comme une araignée dévorant un papillon. Aucun de nous ne sera en sécurité tant que vivra cette horrible créature; c'est pourquoi nous tenions conseil et cherchions les mesures à prendre, quand tu es survenu.

Le lion médita un moment, puis demanda :

— Y a-t-il d'autres lions dans cette forêt?

— Il y en avait! mais le monstre les a tous dévorés. D'ailleurs, aucun d'eux n'égalait ta taille et ton courage.

— Si je détruis votre ennemi, vous inclinerez-vous devant moi, et m'obéirez-vous comme au roi de la forêt? interrogea le Lion.

— Avec joie, répondit le tigre.

— Avec joie! rugirent en chœur les autres animaux.

— Alors, où se cache-t-elle, votre grosse araignée? demanda le Lion.

— Là-bas, parmi les chênes, dit le tigre, pointant sa patte de devant dans la direction.

— Je vous confie donc mes amis, et vais de ce pas pourfendre l'ennemi.

Et le Lion dit au revoir à ses compagnons,

et partit bravement livrer bataille au monstre.

Il découvrit la grande araignée en train de dormir sur le sol. Elle était si horrible que son ennemi détourna le museau de dégoût. Ses bras étaient vraiment aussi longs que le tigre l'avait prétendu. Et tout son corps était couvert d'un poil noir et hirsute. Sa bouche immense était armée d'une rangée de dents pointues, d'un pied de long. Mais sa tête se rattachait à son énorme

corps par un cou aussi mince qu'une taille de guêpe. Cette particularité inspira au Lion une bonne tactique pour attaquer cette créature. Et comme il lui était plus facile de la combattre endormie qu'éveillée, il bondit en avant, atterrit en plein sur le dos du monstre, et d'un coup de sa lourde patte aux griffes acérées, décapita l'araignée. Puis il sauta sur le sol, regarda les longs bras se tordre un moment, et retomber inertes : le monstre avait vécu.

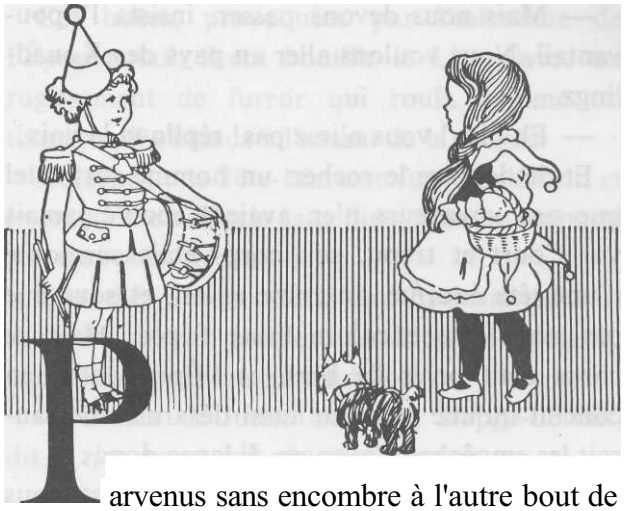
Le Lion revint à la clairière où les animaux attendaient son retour, et dit fièrement :

— Vous n'avez plus rien à redouter de votre ennemi.

Alors les bêtes s'inclinèrent devant le Lion comme devant leur Roi, et il leur promit de revenir les gouverner, dès que Dorothée aurait trouvé le moyen de rentrer au Kansas.

CHAPITRE 22

LE PAYS DES KOUADLINGZ



Parvenus sans encombre à l'autre bout de la forêt, les voyageurs émergèrent de ses ténèbres pour se trouver au pied d'une colline aux pans escarpés et rocheux.

— L'escalade va être rude, dit l'Épouvantail, mais tant pis; il faut franchir cette colline.

Il montra donc le chemin et les autres suivirent. A peine avaient-ils atteint le premier rocher qu'une voix rauque leur cria :

— Arrière!

— Qui êtes-vous? demanda l'Épouvantail.

Une tête surgit derrière les rocs et la même voix dit :

— Cette colline nous appartient, personne n'a le droit de passer.

— Mais nous devons passer, insista l'Épouvantail. Nous voulons aller au pays des Kouadlingz.

— Eh bien ! vous n'irez pas ! répliqua la voix.

Et de derrière le rocher, un homme sortit, tel que nos voyageurs n'en avaient encore jamais vu. Court et trapu, son corps était surmonté d'une tête énorme, au crâne aplati, et soutenue par une forte encolure toute fripée. Mais ce corps était privé de bras, et l'Épouvantail en conclut qu'une créature aussi désarmée ne saurait les empêcher d'avancer. Il lança donc :

— Navré de vous contrarier, mais nous devons franchir votre colline, que cela vous plaise ou non.

Et il avança hardiment.

Plus prompte que l'éclair, la tête de l'homme partit comme un trait, son cou s'étirant jusqu'à ce que son crâne plat vînt frapper l'Épouvantail en plein corps, et l'envoyât rouler au pied de la colline. Aussi vite qu'elle était venue, la tête retourna à sa place et ricana :

— Pas facile, hein?

Un concert de rires moqueurs monta de la colline, et Dorothée vit des centaines de Têtes-Marteaux sans bras se dresser derrière chaque rocher.

Ces huées, provoquées par l'infortune de l'Épouvantail, firent bouillir le Lion; avec un rugissement de fureur qui roula comme un tonnerre, il s'élança à l'assaut de la colline.

Derechef, une Tête-Marteau fusa en sifflant, et le grand Lion dévala la colline, comme emporté par un boulet de canon.

Dorothée accourut et aida l'Épouvantail à se remettre sur ses jambes. Le Lion la rejoignit, encore tout assommé et endolori.

— Inutile de lutter avec ces frappe-devant, dit-il, rien ne saurait résister à leur tir.

— Mais alors, que faire? demanda la fillette.

— Appelez les Singes ailés, suggéra le Bûcheron. Vous avez le droit de les sommer une dernière fois.

— Bonne idée, répondit-elle.

Et mettant la Coiffe d'or sur sa tête, elle proféra les paroles magiques. Les Singes ailés ne se firent pas plus attendre que d'ordinaire, et l'instant d'après, la troupe au complet se tenait devant l'enfant.

— Qu'ordonnez-vous? demanda le Roi des Singes, avec un profond salut.

— Emmenez-nous par-delà cette colline, jusqu'au pays des Kouadlingz, répondit la petite fille.

— Ce sera fait, dit le Roi.

Aussitôt, les Singes ailés prirent les quatre voyageurs et Toto dans leurs bras, et s'envolèrent. Comme ils passaient au-dessus de la colline, les Têtes-Marteaux, avec des hurlements de rage, lancèrent leurs têtes vers le ciel, pour atteindre les Singes, mais en vain. Dorothée et ses compagnons franchirent sans dommage la colline, grâce à leurs sauveteurs qui les déposèrent bientôt dans le beau pays des Kouadlingz.

— C'est la dernière fois que vous nous convoquez, dit le Roi à Dorothée. Adieu donc, et bonne chance !

— Adieu, et mille fois merci, dit en retour la fillette.

Les Singes ailés prirent leur essor et disparurent en un clin d'œil.

Le pays des Kouadlingz semblait prospère et heureux. Les champs de blé mûr succédaient aux champs de blé mûr; des routes bien pavées les délimitaient, et de jolis ruisseaux gargouillaient sous des ponts robustes. Clôtures, maisons et

ponts étaient peints d'un rouge vif, tout comme ils étaient peints en jaune au pays des Ouinkiz, et en bleu au pays des Muntchkinz. Quant aux Kouadlingz, petits gros à l'air joufflu et bon enfant, ils étaient également tout de rouge vêtus, ce qui formait un brillant contraste avec le vert de l'herbe et l'or des épis.

Comme les Singes les avaient déposés non loin d'une ferme, les quatre voyageurs s'approchèrent et frappèrent à la porte. Ce fut la fermière qui vint ouvrir, et quand Dorothée demanda un peu de nourriture, la femme leur offrit à tous un bon souper, assorti de trois sortes de gâteaux et quatre espèces de petits fours, plus un bol de lait pour Toto.

— Sommes-nous encore loin du château de Glinda? se renseigna l'enfant.

— Plus guère, répondit la fermière. Prenez la route du Sud, et vous y serez vite arrivés.

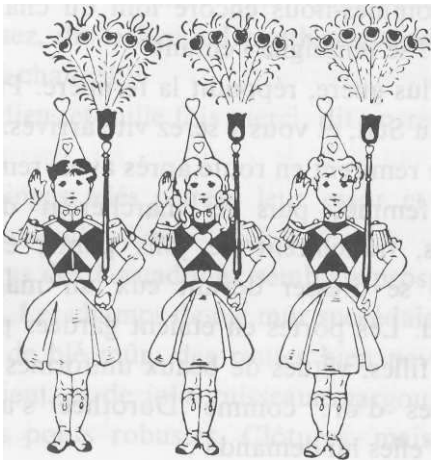
Ils se remirent en route après avoir remercié la brave femme; puis ils marchèrent dans les champs, franchirent de jolis ponts, et virent bientôt se dresser devant eux un magnifique château. Les portes en étaient gardées par trois jeunes filles, vêtues de beaux uniformes rouges, galonnés d'or; comme Dorothée s'avançait, l'une d'elles lui demanda :

— Que venez-vous chercher au pays du Sud?

— Je viens voir la Bonne Sorcière qui règne ici, répondit-elle, pouvez-vous me conduire jusqu'à elle?

— Dites-moi d'abord qui vous êtes, et je demanderai à Glinda si elle accepte de vous recevoir.

Ils se nommèrent donc, et la jeune fille en uniforme entra dans le château. Elle revint au bout d'un moment leur annoncer qu'ils seraient reçus tout à l'heure.



CHAPITRE 23

GLINDA EXAUCE LE VŒU DE DOROTHÉE

Mais avant de voir Glinda, on les emmena dans une pièce du château, où Dorothée put faire un brin de toilette et recoiffer ses cheveux. Le Lion secoua la poussière de sa crinière, et tandis que l'Epouvantail retapait avantageusement sa silhouette, le Bûcheron briquait son fer-blanc et se huilait les jointures.

Quand ils furent enfin présentables, ils suivirent la fille-soldat jusqu'à la salle où siégeait la

Bonne Sorcière Glinda, sur son trône de rubis.

Elle leur parut aussi jeune que belle. Ses cheveux d'un roux splendide ruisselaient en boucles sur ses épaules. Sa robe était d'un blanc immaculé, mais ses yeux étaient bleus et se posèrent avec bienveillance sur la petite fille.

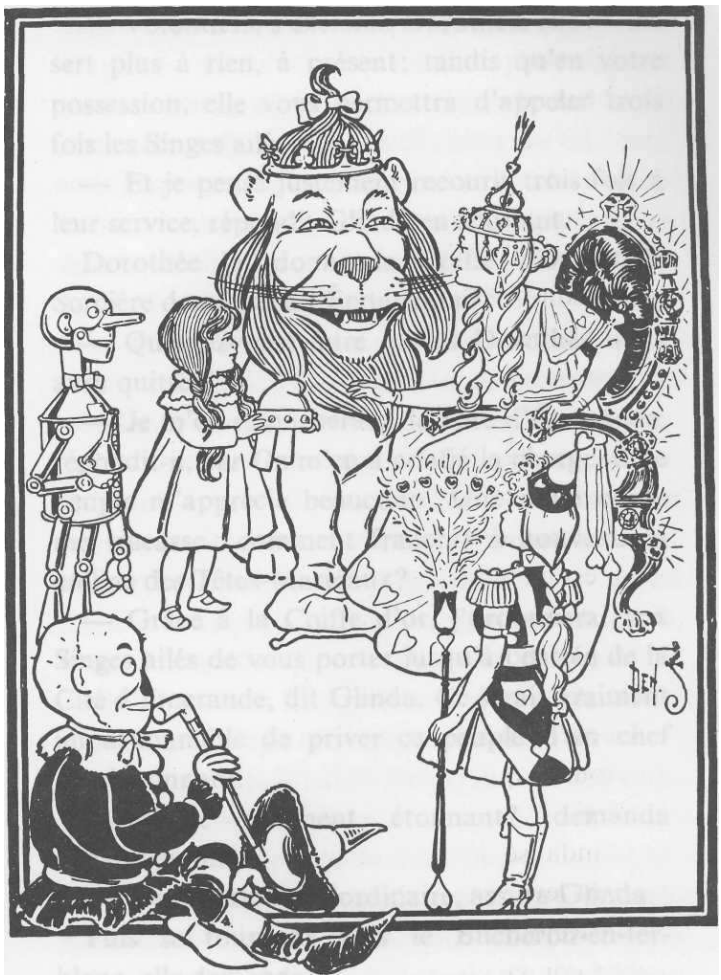
— Que puis-je pour vous, mon enfant? demanda-t-elle.

Dorothée raconta à la Sorcière toute son histoire : comment elle avait été emportée au pays d'Oz, comment elle avait rencontré ses amis, quelles merveilleuses aventures leur étaient survenues.

— Maintenant, conclut-elle, mon vœu le plus cher est de rentrer chez moi au Kansas, car tante Em doit sûrement penser qu'il m'est arrivé quelque chose de terrible et se ronger d'inquiétude. Or, à moins que les récoltes n'aient été meilleures cette année que l'an passé, c'est plus de soucis qu'oncle Henry ne peut se le permettre.

Glinda se pencha pour embrasser le visage aimant levé vers elle :

— Réjouissez-vous, ma chère petite, dit-elle, car je connais le moyen de vous faire retourner au Kansas. Mais, ajouta-t-elle, vous devez me céder la Coiffe d'or.



« Vous devez me céder la Coiffe d'or. »

— Volontiers, s'exclama Dorothée, elle ne me sert plus à rien, à présent; tandis qu'en votre possession, elle vous permettra d'appeler trois fois les Singes ailés.

— Et je pense justement recourir trois fois à leur service, répondit Glinda en souriant.

Dorothée lui donna la Coiffe d'or, et la Sorcière demanda à l'Épouvantail :

— Qu'allez-vous faire quand Dorothée nous aura quittés?

— Je m'en retournerai à la Cité d'Émeraude, répondit-il, car Oz m'en a confié la charge, et le peuple m'apprécie beaucoup. Une seule chose me tracasse : comment franchir à nouveau la colline des Têtes-Marteaux?

— Grâce à la Coiffe d'or, j'ordonnerai aux Singes ailés de vous porter jusqu'à l'entrée de la Cité d'Émeraude, dit Glinda. Ce serait vraiment impardonnable de priver ce peuple d'un chef aussi étonnant.

— Suis-je vraiment étonnant? demanda l'Épouvantail.

— Vous sortez de l'ordinaire, assura Glinda.

Puis se tournant vers le Bûcheron-en-fer-blanc, elle demanda :

— Et vous, qu'adviendra-t-il de vous, quand Dorothée aura quitté le pays?

Il s'appuya sur sa hache pour méditer un instant, et répondit :

— Les Ouinkiz ont été très gentils envers moi, ils auraient désiré que je les gouverne, quand la Méchante Sorcière est morte. J'aime beaucoup les Ouinkiz, et si je pouvais retourner au pays de l'Ouest, rien ne me plairait davantage que de régner sur eux à tout jamais.

— J'ordonnerai donc aux Singes ailés de vous porter sain et sauf au pays des Ouinkiz, ce sera mon deuxième commandement, dit Glinda. Votre cervelle semble plus étroite, à première vue, que celle de l'Épouvantail. Mais à dire vrai, une fois bien poli, vous êtes plus brillant que lui, et je suis sûre que vous administrerez les Ouinkiz avec sagesse et bonté.

Puis la Sorcière se tourna vers le gros Lion et demanda :

— Quand Dorothée sera repartie chez elle, qu'allez-vous devenir?

— De l'autre côté de la colline des Têtes-Marteaux, répondit-il, s'étend une vaste et vieille forêt; toutes les bêtes qui l'habitent m'ont reconnu pour leur Roi. Si je pouvais rejoindre cette forêt, j'y vivrais très heureux.

— Ce sera mon troisième commandement aux Singes ailés, dit Glinda, ils vous transporteront jusqu'à votre forêt. Alors, les pouvoirs magiques de la Coiffe seront épuisés, je la rendrai au Roi des Singes, pour que lui et les siens soient libres à jamais.

L'Épouvantail, le Bûcheron et le Lion exprimèrent toute leur gratitude et remercièrent la Sorcière de sa bienveillance; à son tour, Dorothée s'exclama :

— Certes! vous êtes aussi bonne que belle! Mais vous n'avez pas encore dit comment je rentrerais au Kansas.

— Vos Souliers d'argent vous porteront par-delà le désert, répondit Glinda. Si vous aviez connu leurs pouvoirs, vous auriez pu rentrer chez votre tante Em dès le premier jour de votre arrivée en ce pays.

— Mais alors, je n'aurais pas mon admirable cervelle, s'écria l'Épouvantail, et j'aurais vécu toute ma vie dans le champ de blé du fermier.

— Et moi, je n'aurais pas mon bon cœur, dit le Bûcheron-en-fer-blanc, et j'aurais rouillé sur place jusqu'à la fin du monde, dans la forêt.

— Et moi, j'aurais toujours vécu en poltron, déclara le Lion, et aucune bête de ces bois n'aurait trouvé la moindre parole aimable à m'adresser.

— C'est bien vrai, dit Dorothée, et je suis

heureuse d'avoir rendu service à mes bons amis. Mais à présent que chacun d'eux possède ce qu'il désirait le plus au monde, et qu'il est heureux d'avoir un royaume à gouverner, je crois que j'aimerais retourner au Kansas.

— Les Souliers d'argent, dit la Bonne Sorcière, sont dotés de vertus magiques. L'un de leurs effets les plus étonnants, c'est qu'ils peuvent vous transporter en n'importe quel point de la terre en trois pas, et chaque pas se fait en un clin d'œil. Il vous suffit de frapper trois fois vos talons ensemble, et d'ordonner aux Souliers d'aller où vous le désirez.

— Si c'est aussi simple que cela, dit joyeusement l'enfant, je vais leur demander de m'emporter tout de suite au Kansas.

Elle noua ses bras autour du cou du Lion et l'embrassa en caressant tendrement sa grosse tête. Puis elle embrassa le Bûcheron qui pleurait à chaudes larmes, pour le plus grand péril de ses jointures. Elle n'embrassa pas la face peinte de l'Épouvantail, mais serra sa molle carcasse de paille et s'aperçut qu'elle-même pleurait d'être obligée de quitter ses affectueux compagnons.

Glinda la Bonne descendit de son trône de rubis, donna à l'enfant un baiser d'adieu, et Dorothée la remercia pour toute la générosité

dont elle avait fait preuve envers elle-même et ses amis.

Puis elle prit solennellement Toto dans ses bras, et après un dernier adieu, elle fit claquer trois fois les talons de ses Souliers, leur ordonnant :

— Ramenez-moi chez tante Em !

L'instant d'après, elle tourbillonnait dans les airs, si légèrement qu'elle sentait seulement le vent siffler à ses oreilles.

Les Souliers d'argent ne firent que trois pas, et s'arrêtèrent de façon si brutale que la fillette roula plusieurs fois dans l'herbe, avant de réaliser où elle se trouvait.

A la fin, elle se redressa et regarda les alentours.

— Bonté divine ! s'écria-t-elle.

Elle était assise dans la vaste prairie du

Kansas, et devant elle, s'élevait la nouvelle ferme qu'oncle Henry avait construite quand le cyclone avait emporté l'ancienne. Oncle Henry était occupé à traire les vaches dans la laiterie. Et Toto, qui avait sauté des bras de la fillette, courait vers la ferme en lançant des aboiements joyeux.

Dorothée se releva et s'aperçut qu'elle était en chaussettes. Les Souliers d'argent étaient tombés pendant son vol, et gisaient, perdus pour toujours, dans le désert.

CHAPITRE 24

RETROUVAILLES

Tante Em venait juste de sortir de la maison pour arroser les choux, quand elle releva la tête et vit Dorothée qui accourait.

— Mon enfant chéri ! s'écria-t-elle, entourant la fillette dans ses bras et couvrant son visage de baisers. Pour l'amour du ciel, d'où viens-tu?

— Du pays d'Oz, répondit gravement Dorothée. Et Toto est là, lui aussi. Oh! tante Em! comme je suis heureuse d'être de retour à la maison !

TABLE DES MATIERES

Chapitre 1. — Le cyclone 11
Chapitre 2. — La rencontre avec les Muntchkinz 17
Chapitre 3. — Comment Dorothée sauva l'Épouvantai! 31
Chapitre 4. — A travers la forêt 43
Chapitre 5. — La délivrance du Bûcheron-en-fer-blanc 53
Chapitre 6. — Le Lion Poltron 67
Chapitre 7. — En route vers la Cité d'Émeraude 79
Chapitre 8. — La prairie des pavots maléfiques 89
Chapitre 9. — La Reine des souris des champs 103
Chapitre 10. — Le Gardien des Portes 113
Chapitre 11. — La merveilleuse Cité d'Émeraude 127
Chapitre 12. — A la recherche de la Méchante Sorcière 147
Chapitre 13. — Délivrance 167
Chapitre 14. — Les Singes ailés 177
Chapitre 15. — La rencontre avec Oz le Redoutable 189
Chapitre 16. — L'art magique du Grand Charlatan 207
Chapitre 17. — Comment le ballon fut lancé 215
Chapitre 18. — En route vers le Sud 221
Chapitre 19. — L'attaque des arbres combattants 229
Chapitre 20. — Le pays de porcelaine 235
Chapitre 21. — Le Lion devient le Roi des animaux 247
Chapitre 22. — Le pays des Kouadlingz 253
Chapitre 23. — Glinda exauce le vœu de Dorothée 259
Chapitre 24. — Retrouvailles 269